

Olivier Godechot
Maîtrise d'histoire
Université de Paris I

Le marché du livre philosophique en France de 1945 à nos jours



sous la direction de Jacques Marseille

REMERCIEMENTS

Je voudrais remercier Messieurs Charles Alunni (auteur-traducteur en philosophie), Louis Audibert (directeur du secteur Sciences Humaines de *Flammarion*), Jean-François Courtine (directeur de collection aux éditions *Vrin*), Roger-Pol Droit (journaliste au *Monde des livres*), Michel Prigent (président du directoire des *PUF*), Rémy Rieffel (sociologue des médias), qui ont accepté de m'accorder un entretien, Monsieur François Gèze (directeur des Editions *La Découverte*) qui a accepté de m'envoyer des données concernant les éditions Maspero, Messieurs Charles Soulié et Gabriel-Raphaël Veyret, qui m'ont prêté leurs travaux. Je voudrais remercier aussi Monsieur Frédéric Chatel, Mademoiselle Pascale Privey pour leur aimable relecture.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	2
TABLE DES MATIÈRES	3
INTRODUCTION	5
CHAPITRE I. CERNER LE LIVRE PHILOSOPHIQUE.....	10
I. La philosophie au sein des sciences humaines.....	10
A. De l'érudition aux sciences humaines : naissance d'une catégorie	10
B. Tendances au sein du secteur des sciences humaines	11
C. Dualisme et/ou crise en sciences humaines ?	16
D. Conclusion.....	19
II. Méthodologie de construction	19
A. Un premier indicateur un peu fruste, les données de la bibliothèque nationale.....	19
B. La méthode retenue par Arthur Dela	21
C. Constitution d'un échantillon	22
III. Les grandes évolutions du livre philosophique.....	23
A. Le nombre de titres	23
1. La production.....	23
2. Les livres en ventes	27
B. La taille et les prix	28
1. La taille.....	28
2. Les prix.....	29
C. Essai de reconstitution du chiffre d'affaires.....	32
Conclusion.....	33
CHAPITRE II. DU CÔTÉ DE L'OFFRE.....	34
I. L'offre d'ouvrages	34
A. Stratégies universitaires et stratégies éditoriales	34
1. Constantes.....	34
2. ...et évolutions du champ philosophique	36
B. Les réservoirs de manuscrits et de main d'oeuvre	39
1. Les thèses.....	39
2. Faculté de publier des facultés	42
3. Autres sources.....	45
II. Les instruments de recrutement et de production	46
A. Les collections, lieu de rencontre des stratégies	46
1. L'enjeu éditorial des collections	46
2. Les diverses formes de collections	50
B. Les revues	54
III. De la production à la distribution.....	57
A. Les aides de l'Etat	57
B. Evolution des contraintes de production et de diffusion	59
C. Les circuits de promotion	62
1. Les revues	62
2. Les journaux	63
3. Radio et télévision.....	66
Conclusion.....	67
CHAPITRE III. DU CÔTÉ DE LA DEMANDE.....	69
I. Les acheteurs.....	69
A. Des lecteurs de Sciences humaines aux lecteurs de philosophie.....	69
1. Aspects généraux	69
2. Le public étudiant.....	70
B. Evolution de la demande scolaire	73
1. Les élèves.....	73
2. Les professeurs.....	84

3. Explication du marché par la demande spécialisée	86
4. Les programmes de concours.....	88
C. La demande publique et étrangère.....	91
D. « Le grand public », un élément incertain ?.....	93
II. Les ventes.....	94
A. Achat et alternatives à l'achat	94
B. Typologies des tirages et des ventes.....	97
C. Anthologie des succès philosophiques	102
Conclusion.....	105
CHAPITRE IV. STRATÉGIES ÉDITORIALES.....	107
I. Des éditeurs et des idées	107
A. Editeurs fidèles et éditeurs volages.....	107
B. Les auteurs classiques	115
C. Idées courtes et idées longues	117
II. Profils éditoriaux.....	122
A. Les spécialistes	122
1. Vrin	122
2. PUF.....	125
3. Prosélytismes religieux et politiques	127
4. Les éditeurs institutionnels : une concurrence nouvelle ?.....	129
B. Les généralistes.....	130
C. Les nouveaux venus : outsiders et spécialistes	132
1. Grasset et l'affaire des nouveaux philosophes.....	132
2. Des nouveaux éditeurs philosophes.....	134
Conclusion.....	135
CONCLUSION	137
BIBLIOGRAPHIE.....	140
A. Histoire de France, généralités.....	140
B. Ouvrages et articles sur la culture, les intellectuels, et les philosophes	140
C. Ouvrages généraux sur l'enseignement	141
D. Ouvrages sur l'enseignement de la philosophie	141
E. Ouvrages et articles sur le public	142
F. Ouvrages et articles généraux sur le livre et l'édition.....	143
G. Ouvrages et articles sur certains secteurs de l'édition	146
H. Ouvrages et articles sur des maisons d'édition.....	147
I. Ouvrages et articles sur l'édition en sciences humaines	148
J. Ouvrages et articles sur le marché du livre philosophique.....	149
SOURCES.....	152
INDEX DES PERSONNES ET DES MAISONS D'ÉDITIONS CITÉES	153
TABLE DES ILLUSTRATIONS, TABLEAUX ET GRAPHIQUES	154

INTRODUCTION

1

Lorsqu'un professeur de philosophie accueille ses nouveaux élèves de terminale, il érige bien souvent la figure de Socrate comme prototype du philosophe. C'était avant tout un maître du dialogue, quelqu'un qui par la seule force de son questionnement arrivait à « accoucher la vérité » qui réside en chacun de nous, et surtout qui n'a pas laissé d'écrits. Cette figure est d'autant plus satisfaisante pour le professeur qu'il peut plus facilement l'endosser. Il participe en général plus au marché oral de la philosophie qu'au marché écrit. Mais l'élève studieux apprend qu'il ne peut se contenter de cette parole fournie par l'Etat et qu'il doit la compléter par l'étude des textes consacrés par la tradition des études philosophiques, les livres des grands, les livres de commentaires sur les grands, les synthèses, les manuels, les précis, les encyclopédies et les dictionnaires... S'il continue l'étude de la philosophie, il deviendra un fidèle client du marché du livre philosophique non seulement parce qu'il doit acquérir les ouvrages nécessaires à ses études, ou lire ceux qu'il considère importants, mais aussi parce que la possession de certains livres (plutôt que leur emprunt) est nécessaire à la présentation de soi par la bibliothèque.

2

L'existence d'une discipline enseignée à l'université et a fortiori au lycée crée la possibilité d'un marché des livres pour la matière en question. Cette caractéristique n'est certes pas propre à la philosophie. Mais c'est une discipline du livre. Ses objets d'étude sont des livres (les grands livres de philosophie) et ses moyens d'études sont aussi des livres (les commentaires des livres philosophiques). En outre, le marché philosophique déborde quelque peu la sphère de son enseignement, contrairement à des disciplines plus techniques, confinées dans des universités (la philologie, l'ethnologie, le droit, etc.). On pourrait objecter que les disciplines d'études littéraires partagent ces caractéristiques, cependant les grands livres de littérature ont d'autres finalités que de prendre place au sein d'un corpus disciplinaire, ce sont des romans qui cherchent aussi à distraire les gens, etc., tandis qu'un livre de philosophie vient avant tout s'insérer dans un corpus disciplinaire et se relier aux chaînes de livres de philosophie existants par sa bibliographie, les critiques et les commentaires qu'il contient, etc.. On pourrait en quelque sorte plagier Lacan et dire que le livre philosophique est un signifiant qui vient s'insérer dans une chaîne de signifiants.

3

Schématiquement, dans l'imaginaire de la société, deux images du philosophe qui sont partiellement contradictoires, coexistent : La première que nous avons évoquée au-dessus est celle du philosophe charismatique, qui est avant tout un homme de parole (Socrate, Les Cyniques...), la seconde est celle du philosophe besogneux, qui passe sa vie à écrire une explication (géniale) du monde. Kant incarne le mieux cette image. *La critique de la raison*

pure est abondamment utilisée par la publicité¹, la littérature, la bande dessinée², etc., pour représenter *Le Livre*, à la fois sublime et abscons. Le philosophe professionnel reprend en général cette imagerie naïve à son propre compte. C'est à dire qu'il considère souvent que l'écriture d'une oeuvre – un ou plusieurs livres originaux, qui ne soient pas des commentaires – est ce qui distingue le philosophe du professeur de philosophie.

Jean-Louis Fabiani, remarque qu'à la fin du dix-neuvième siècle déjà « *le philosophe qui n'écrit pas (ce qui est le cas de la plupart des professeurs de philosophie enseignant dans les lycées) ne peut plus prétendre à se faire reconnaître comme l'auteur d'une oeuvre* », et que « *des hommes comme Lagneau et Darlu qui n'écrivent pas ou très peu, caractérisent plutôt le début de la période [le dix-neuvième siècle], et il est clair que, malgré toute la piété qui les entoure, ils ne sont pas considérés comme des grands philosophes* »³. Cette caractéristique s'est probablement renforcée au cours du vingtième siècle.

4

Les philosophes énoncent à la fois des « vérités », qu'ils veulent universelles, c'est à dire non seulement vraies pour tous mais aussi bonnes pour tous, et vendent à un public restreint, solvable, par l'intermédiaire d'éditeurs, de la vérité en feuillets – pour ne pas dire en boîte. Ce type de contradiction entre l'universalité de la pensée et la particularité marchande des conditions de pensée n'intéresse généralement pas les philosophes. Si d'aucuns énoncent aujourd'hui, comme Jacques Derrida, un nouveau « droit créance », *le droit à la philosophie*, il ne s'agit certainement pas d'assurer la fourniture gratuite de livres de philosophie à ceux qui le désirent.

Au contraire, l'ouvrage *Qu'est-ce qu'un livre ?*, paru récemment aux PUF, nous montre que si Kant et Fichte se sont intéressés au livre, c'est pour tenter de fonder à la fin du dix-huitième siècle un droit de propriété intellectuel cohérent qui assure au philosophe et à son éditeur un monopole d'édition et de revenus, et que si Jocelyn Benoist, Dominique Lecourt et la direction des PUF s'y intéressent aujourd'hui c'est aussi pour protéger en cette fin de vingtième siècle le livre et/ou les éditeurs et/ou les auteurs contre la concurrence des nouveaux moyens de reprographie.

5

Connaître le marché du livre philosophique permet donc de connaître à la fois les conditions de la pensée et les modalités de sa diffusion. Mais c'est aussi comprendre comment des entreprises privées arrivent à gagner de l'argent dans un secteur que l'on peut considérer comme non-rentable, et où les rapports marchands sont souvent déniés.

¹On pense ici au bébé qui lit la critique de la raison pure à l'envers.

²Kador, le chien créé par Binet, est un grand lecteur de la critique de la raison pure.

³Jean-Louis Fabiani, *Les philosophes de la République*, Editions de Minuit, 1988.

La période qui va de 1945 à nos jours, est une période particulièrement riche en évolutions et événements qui vont modifier le marché du livre philosophique. Tout d'abord la philosophie ou tout au moins certains courants philosophiques sortent de leur isolement universitaire, se constituent en avant-garde sur le modèle des avant-gardes littéraires et touchent un public beaucoup plus large. Ces courants ont pour nom, « existentialisme », « structuralisme », « nouvelle philosophie »... Ensuite, le public de l'université et de l'école se modifie profondément. La démocratisation du lycée, puis de l'université, élargit considérablement le marché du livre philosophique. Enfin, l'édition connaît d'importants bouleversements. La concentration du marché éditorial se développe, des techniques capitalistes de gestion de la production et de la vente apparaissent, la réduction des coûts, l'augmentation des tirages permettent l'apparition d'un livre à bon marché que l'on appelle le livre de poche.

6

Sont circonscrits la période et les éléments de cet échange de livres qui appartiennent au domaine philosophique. Une notion centrale doit être encore interrogée, celle de « *marché du livre philosophique* ». La présence d'un marché ne fait guère de doute, puisqu'il y a échange marchand. Cependant, comme les produits ne sont pas homogènes, on peut se demander quelle est la limite de la notion de marché. Pour les auteurs en vie, morts depuis moins de 50 ans, ou traduits, il existe un marché monopolistique pour chaque livre. Il n'y aurait alors de marché concurrentiel que pour quelques textes classiques comme *Le discours de la méthode* de Descartes. Mais même pour ce genre de textes l'adjonction de présentations originales plus ou moins importantes tend à rétablir le pouvoir monopolistique de chaque éditeur. La définition walrasienne de marché doit donc être abandonnée au profit des concepts développés par l'économie industrielle⁴. Il y aurait un marché de produits différenciés, avec deux types de différenciation : la différenciation verticale (la qualité objective) et la différenciation horizontale (les propriétés). A la concurrence traditionnelle en prix, l'on ajoute la concurrence en produits⁵, produits qui sont substitués. Le problème devient alors : quelle est la limite de notre marché. La catégorie philosophie est-elle une catégorie pertinente pour

⁴Marco Gambarro, dans « Approches théoriques de l'industrie du Livre », *Cahiers de l'économie du livre* n°8 décembre 1992, montre que la plupart des concepts de l'économie industrielle s'appliquent au livre, asymétrie d'information, coûts fixes, coût marginal décroissant, différenciation. Il montre notamment que le livre est à la fois un bien privé et bien public parce qu'acheté par des institutions publiques comme les bibliothèques, que c'est à la fois un bien de consommation et un bien d'investissement (pour le chercheur, l'étudiant, la bibliothèque) et que c'est à la fois un bien banal et un bien problématique, c'est-à-dire nécessitant des coûts de recherche de l'information.

⁵Comme le montre François Rouet, dans *Le livre, Mutation d'une industrie culturelle*, La Documentation Française, 1992, la concurrence n'est pas toujours une concurrence à la vente mais est aussi une concurrence en amont, au niveau de la production et de la distribution qui détermine pour une large part les conditions de succès.

décrire cet espace de substitution forte⁶ ? Pour certains éditeurs, la catégorie déterminante est celle du livre de poche de sciences humaines, pour d'autres celle du manuel scolaire, pour d'autres les essais, ou le livre d'érudition. On voit bien que la catégorie « philosophie » n'est pas une catégorie naturelle.

Dire « ceci est – ou n'est pas – un livre de philosophie », ce n'est pas seulement mettre en oeuvre une classification. C'est aussi pour une large part émettre un jugement de valeur qui renvoie à la hiérarchie implicite des disciplines universitaires et intellectuelles⁷. Le problème de la pertinence de l'attribut « philosophique » se pose non seulement d'un point de vue économique mais aussi social. Or l'effort d'institutionnalisation de la philosophie entrepris depuis Victor Cousin en France a permis d'imposer une définition sociale assez stricte de ses frontières⁸. Le lecteur, pour s'en convaincre, pourra comparer dans les grandes librairies le degré d'homogénéité des rayons de philosophie à celui d'autres disciplines dont le travail d'institutionnalisation a été moindre (psychologie, sociologie, politique, communication, marketing...). Son enseignement en classe de terminale comme « discipline du couronnement », des titres difficiles et prestigieux comme l'agrégation de philosophie, sa hiérarchie mandarinale et intellectuelle ont donné à la philosophie un contenu social assez net malgré un contenu totalisant particulièrement flou. Le coût d'entrée est cher sur le marché du livre philosophique. Rares sont ceux qui peuvent se passer de titres scolaires prestigieux comme l'agrégation de philosophie, et dans une moindre mesure le passage par l'Ecole Normale Supérieure et/ou l'obtention d'une chaire dans le Supérieur.

Cette homogénéité des producteurs et des acheteurs permet aux éditeurs – ou tout au moins à certains d'entre eux – de considérer que la philosophie est une catégorie économique robuste. D'ailleurs certains « gros » éditeurs comme les PUF ont largement investi dans ce secteur, tandis que la petite maison d'édition Joseph Vrin s'y est spécialisée. Il y a donc un « vécu » de ce marché du livre. Ce n'est pas seulement une reconstitution abstraite. Tous ces éléments permettent de justifier – nous l'espérons – que nous isolions au sein du marché éditorial, au sein du marché des postes de l'éducation nationale et du marché intellectuel, le *marché du livre philosophique*. Le rôle de l'Etat y est, bien sûr, prépondérant. L'Etat fournit les auteurs, les lecteurs, les subventions. Mais les ajustements se font par le marché.

7

Le marché du livre philosophique, petit, fragile, difficile, semble donc au premier abord peu viable et marginal. Les questions que nous allons tenter de résoudre sont les suivantes :

⁶Nous verrons en outre que la substitution peut-être contrebalancée par des effets de complémentarité importants. L'exemple le plus marquant est le classique et son commentaire.

⁷C'est pourquoi de nombreux philosophes et/ou professeurs de philosophie ont tout intérêt à dire que tel ou tel livre de Bernard-Henri Lévy, Marc Sautet, ou André Glucksmann n'est pas « un bouquin de philosophie », pour ne pas voir sa discipline éclaboussée par le champ médiatique.

⁸On pourra consulter sur ce sujet Jean-Louis Fabiani, *op. cit.*.

Comment les éditeurs peuvent-ils gagner de l'argent sur ce marché ? C'est-à-dire à quelles conditions économiques et sociales ce marché est-il viable et peut-il se perpétuer ? Comment le marché fait-il la jonction entre cette offre et cette demande fortement étatique ? Quelles ont été les principales stratégies d'adaptation face à la variation des paramètres exogènes au cours de la période ?

8

Quand, il y a bientôt deux ans, nous avons conçu le sujet, nous avons pensé faire une étude quantitative précise sur les ventes des livres de philosophie, croyant que les sources des éditeurs nous seraient ouvertes sans difficultés. Nous nous faisons plein d'illusions. Sur la période qui nous intéresse – 1945 à nos jours –, elles sont jalousement gardées pour des raisons économiques, juridiques et pratiques⁹. Nous n'avons trouvé sur les ventes que des exemples glanés ici ou là. Les sources que nous avons consultées sont les publications professionnelles de l'édition, en particulier les listes de nouveautés en philosophie à partir desquelles nous avons constitué un fichier représentatif, sur lequel nous avons expérimenté les techniques statistiques un peu sophistiquées apprises au cours d'un cursus parallèle. La littérature historique sur l'édition après 1945 n'est pas très riche. Aussi nous sommes nous inspirés des travaux de Sciences de la communication, d'économistes et de sociologues¹⁰. Ces approches ont peut-être amoindri la dimension historique. Un autre biais peut venir du rapport particulier à l'objet. Beaucoup de travaux de Sciences Humaines sur la philosophie sont souvent les conséquences d'une « rupture amoureuse » avec cette matière. Impossible, bouchée, elle n'en est pas moins prestigieuse et fascinante. Et puis cette prétention à se mettre au-dessus des contingences sociales agace le reconverti... Ce débat entre sciences humaines et philosophie est assez bien figuré dans *Ferdydurke*, le roman de Gombrowicz :

Le docteur et maître en Analyse dit : « coquillettes ». Le synthétisiologue répondit : « Coquille ! ». Anti-Philiphor rugit : « Coquillettes, coquillettes, soit un mélange d'oeufs de farine et d'eau ! ». Philiphor répliqua immédiatement : « Coquille, c'est-à-dire l'essence supérieure de la coquille, la coquille en soi ! ».

9

Le plan de ce travail s'organise de la façon suivante. La première partie détaille les principaux indicateurs pour saisir les évolutions sur le marché du livre et explicite leur construction. Nous utiliserons ensuite une approche dichotomique pour appréhender plus précisément le marché et expliquer les évolutions : nous essayerons d'explicitier les étapes et déterminants de la *fonction d'offre* depuis l'écriture jusqu'à la diffusion en deuxième partie, puis ceux de la *fonction de demande* en troisième partie. Dans la quatrième partie nous tâcherons de comprendre les différentes stratégies éditoriales.

⁹Comme nous le signalons dans la page de remerciements, François Gèze a accepté de nous envoyer des données détaillées pour les ventes des éditions Maspero au cours des années 70.

CHAPITRE I.

CERNER LE LIVRE PHILOSOPHIQUE

« A supposer que Gaarder, Sautet et moi nous ne soyons pas nés, on a le sentiment qu'il n'y aurait pas de retour de la philosophie. »

André Comte-Sponville, *Le Figaro*, Jeudi 21 mars 1996

Emile Durkheim conseille dans *Les règles de la méthode sociologique*, de « ne jamais prendre pour objet de recherches qu'un groupe de phénomènes préalablement définis par certains caractères extérieurs qui leur sont communs et comprendre dans la même recherche tous ceux qui répondent à cette définition ». Cette méthode est certes indispensable pour se débarrasser des prénotions et des pièges du nominalisme, mener à bien des comparaisons spatiales et temporelles et établir des relations objectives entre des faits sociaux. Cependant cette méthode a l'inconvénient de produire des problématiques anhistoriques, c'est-à-dire de déconnecter le fait social des représentations qu'ont pu s'en faire les acteurs. C'est pourquoi avant de proposer « notre définition » du livre de philosophie, de proposer nos données construites à partir de cette définition, il convient de présenter la perception des acteurs et leurs systèmes de classement, et leurs évolutions.

I. La philosophie au sein des sciences humaines

Les premières sources que nous avons interrogées au cours de notre travail de Maîtrise sont les statistiques du SNE, le *Syndicat National de l'Edition*. Ce syndicat, organe de défense d'une profession, serait le lieu privilégié d'observation du marché et d'élaboration des catégories pertinentes du point de vue de l'éditeur pour aborder la réalité du marché éditorial.

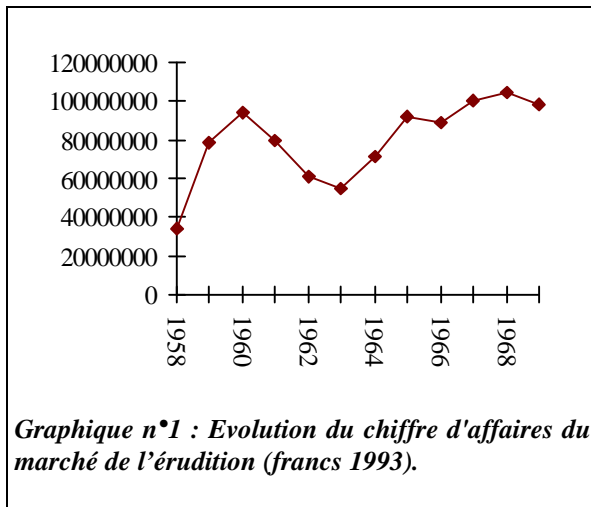
A. De l'érudition aux sciences humaines : naissance d'une catégorie

A partir de 1958, le SNE édite des statistiques. Il adopte un certain nombre de catégories alors peu explicitées, dont trois ont retenu notre attention. La catégorie du *livre scolaire*, celle du *livre scientifique et technique* et puis surtout celle de *l'érudition*. Comme elles sont mal définies dans les documents que nous avons consultés¹¹, nous ne pouvons dire avec précision ce qu'elles contiennent. La majorité des livres philosophiques doit se retrouver dans la catégorie érudition. Il est possible que les ouvrages philosophiques à vocation scolaire soient dans la nomenclature *livre scolaire*. Plus improbable est la présence de livres de

¹⁰La sociologie bourdieusienne s'est beaucoup penchée sur l'économie des biens culturels et sur les philosophes. Cf. les travaux de Bourdieu, Fabiani, Pinto et Soulié dans la bibliographie.

¹¹Voir les sources en fin de mémoire.

philosophie dans la classe des *livres scientifiques et techniques*, si ce n'est des travaux de logique, d'épistémologie ou d'histoire des sciences.



L'évolution ci-jointe assez heurtée dépend en partie de la qualité des statistiques recueillies – alors naissantes. Les changements de nomenclature et la mise en place du système de collecte pour une catégorie très petite – entre 1 et 2% du chiffre d'affaires de l'édition – affecte sans doute la qualité des données pour les premières années. Le livre de François Dosse, *L'histoire du structuralisme*, donne quelques éléments d'interprétation. Le structuralisme connaît ses premiers succès

médiatiques dans le domaine de l'ethnologie notamment au milieu des années 50, et une très forte montée en puissance entre 1963 et 1968. Certes l'érudition ne se limite pas aux travaux d'obédience structuraliste. Cependant l'importance de ce courant dans la vie intellectuelle et l'ampleur de son succès ont très certainement contribué au changement de catégories adopté en 1970. L'idée de livre d'érudition supposait tirages et publics très restreints, maisons d'édition très spécialisées, « poussiéreuses » et universitaires. Cette catégorie n'était plus pertinente pour décrire d'aussi beaux succès que celui de Michel Foucault chez Gallimard avec *Les mots et les choses*, vendu à 20 000 exemplaires entre avril et décembre 1966¹².

Le changement de catégorie est donc bien le résultat d'un changement de taille et de nature du marché. Mais comme bien souvent pour les changements de nomenclature, il est en retard sur le mouvement réel.

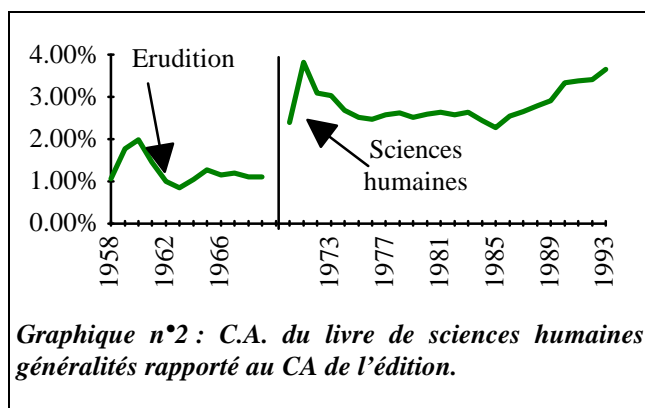
B. Tendances au sein du secteur des sciences humaines

La catégorie *Sciences humaines* contient la plupart des disciplines universitaires (droit, histoire, géographie...) dont une sous catégorie appelée *Sciences humaines généralités*. « Entrent dans cette catégorie, les ouvrages qui traitent des sujets suivants : philosophie, psychologie, sociologie, pédagogie, éducation, les livres du maître, philologie, linguistique, anthropologie, ethnologie... »¹³. Cette catégorie est donc beaucoup plus fine et précise que la précédente et permet d'appréhender non pas la philosophie telle qu'on l'entend au vingtième siècle mais telle qu'on la comprenait au siècle précédent avant son éclatement. Les statistiques sont constituées à partir de questionnaires du syndicat national de l'édition. C'est pourquoi, elles ne sont pas tout à fait homogènes avec celles de la Bibliothèque Nationale (dépôt légal) et

¹²Rapporté par François Dosse, *histoire du structuralisme*, La Découverte, 1992.

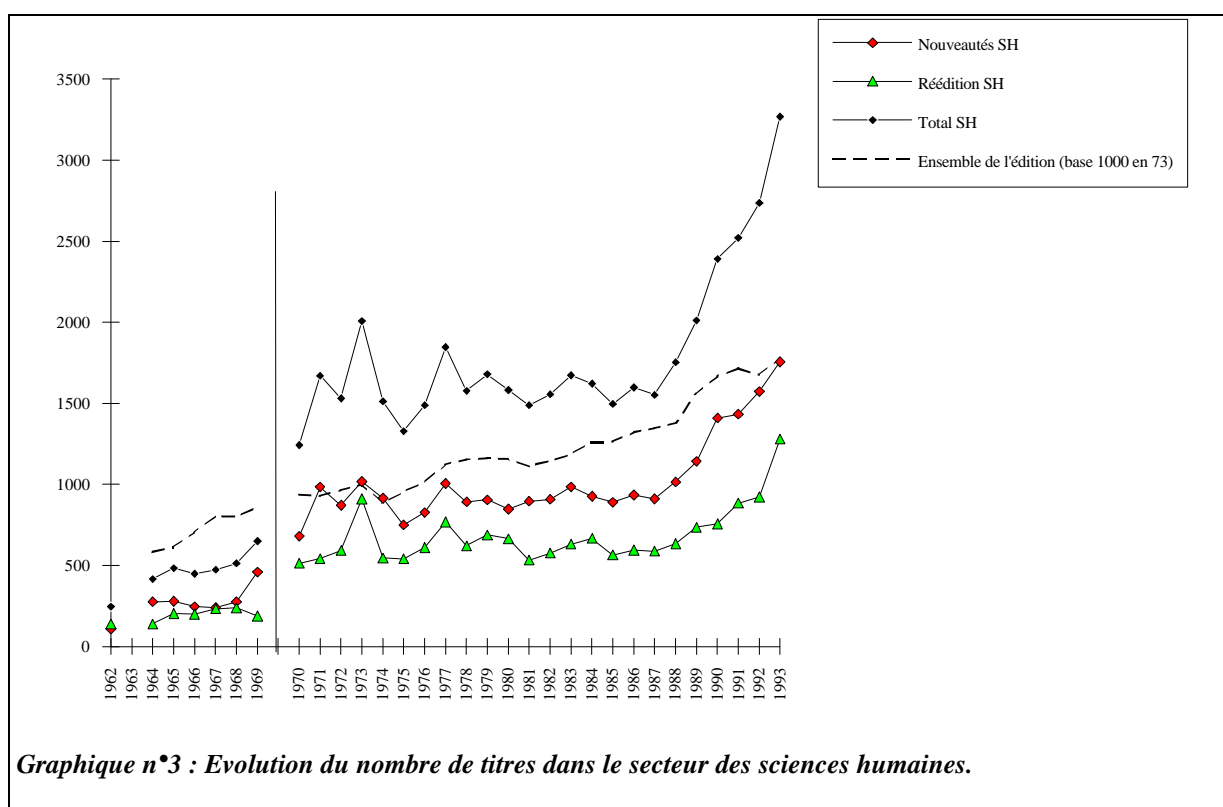
¹³Données statistiques sur l'édition de livre en France, Cercle de la librairie.

celles du cercle de la librairie (livres en vente). Des modifications taxinomiques en 1973 et en 1986 (livres non-ventilés) fragilisent les séries sur longue période.

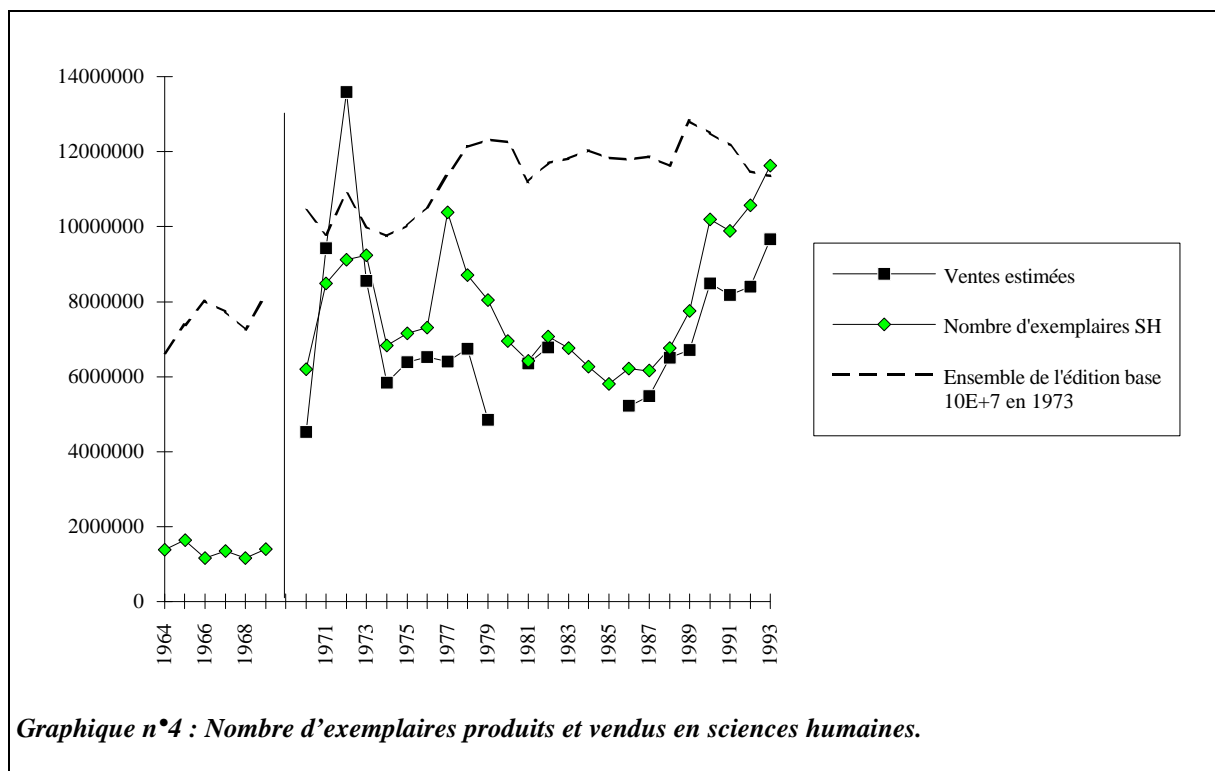


L'évolution du secteur des sciences humaines est beaucoup plus heurtée que celle l'ensemble de la production éditoriale. Après un véritable boom entre 1966 et 1972, le poids des sciences humaines reflue jusqu'en 1985. Une croissance plus régulière ramène la part des sciences humaines à ses niveaux antérieurs.

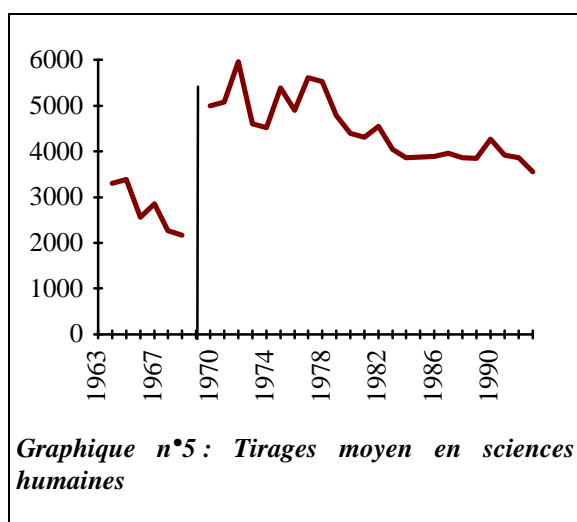
Si l'on regarde le nombre de titres, l'on constate les mêmes tendances :



Beaucoup de titres au début des années 70, baisse et stagnation ensuite, reprise de la hausse du nombre de titres au milieu des années 80. L'augmentation importante du nombre de titres en fin de période pourrait laisser penser que le livre de sciences humaines connaît actuellement une conjoncture très favorable. Toutefois l'évolution des tirages oblige à nuancer le propos.



Alors que le secteur des sciences humaines produit entre 5 et 7% des titres de livres, il ne produit qu'entre 1 et 3% des exemplaires. (Nous avons représenté l'évolution générale pour plus de lisibilité par une série en base 10 millions en 1973 pour le graphique n°4 et en base 1000 pour le graphique n°3). La remontée du nombre d'exemplaires n'est pas du même ordre que celle du nombre de titres. La conséquence est la baisse régulière des tirages. Alors qu'en 1975 on tirait en moyenne une nouveauté à 5180 exemplaires et une réédition à 5700 exemplaires, en 1993 les chiffres sont respectivement de 3200 et 4100.



reste assez stable au cours de la période.

Ce phénomène n'est certes pas spécifique à l'édition de Sciences Humaines. Il frappe l'ensemble de l'édition. Le tirage moyen toutes catégories est ainsi passé dans le même temps de 14000 à 8500. Plusieurs facteurs peuvent expliquer cette évolution : des progrès techniques qui permettent des rééditions plus fréquentes et moins risquées, des tirages plus optimisés et une diversification des produits. On peut remarquer cependant que le poids des nouveautés parmi les titres (autour de 55%)

Parmi les progrès techniques remarquables, on peut mentionner l'informatisation. Elle a d'abord permis des économies sur la composition des pages à imprimer. Puis récemment, à la

fin des années 80, avec la diffusion des micro-ordinateurs individuels, notamment des fameux Macintosh¹⁴, les tâches de saisies ont été reportées en amont sur les auteurs eux-mêmes¹⁵. Jean-François Courtine, directeur de collection aux éditions Vrin, témoigne de l'irréversibilité des transformations en cours¹⁶ :

– Vous avez parlé d'auto-saisie sur informatique, c'est la tendance générale ? Cela fait longtemps ?

– *Oui, je dirais presque malheureusement. C'est un mouvement presque inexorable. Probablement Vrin a été un des premiers à s'occuper de cela activement, précisément parce qu'il travaillait sur des petits tirages. Parce que pour des petits tirages, l'absence de frais de composition constitue une économie considérable. Mais même des grands éditeurs comme PUF, Gallimard ou Le Seuil qui ont parfois leur propre imprimerie demandent de plus en plus à leurs auteurs une disquette. Et parfois c'est tellement naturel qu'ils n'ont même pas besoin de le demander. Quand on remet un manuscrit sans disquette, immédiatement le chef de fabrication vous appelle au téléphone, en vous disant : « vous avez oublié de m'envoyer la disquette, est-ce que vous pouvez me la mettre au courrier ? ». Les imprimeurs ont des machines très puissantes capables de transcoder tous les systèmes de saisie et ils sont capables d'enrichir directement la saisie. Leurs protes ont été remplacés par des clavistes, qui ne sont pas simplement des gens qui font de la saisie au kilomètre mais qui font un travail directement sur le texte pour l'enrichir. Le mouvement est un mouvement de fond. Et puis si les gens travaillent directement sur ordinateur, ce serait absurde de ne pas transmettre la disquette.*

Mais cela a des inconvénients et des effets pervers quant aux qualités d'édition. La compétence qu'avaient les protes tend à disparaître avec la saisie informatique.

Les techniques d'impression se sont aussi améliorées. Les techniques d'offset sont devenues particulièrement performantes. Les presses Cameron par exemple permettent une impression particulièrement rapide (90 secondes par livre) et diminuent l'incertitude temporelle. L'amélioration de la qualité des imprimantes lasers permet plus facilement de recourir – pour des ouvrages difficiles à écouler – aux techniques d'impression par phototypie (fac-similé), etc..

Cependant, d'autres coûts ont eu dans le même temps tendance à augmenter : les frais de stockage, de diffusion, de publicité, de réapprovisionnement des librairies (tarifs postaux)...

La baisse des tirages n'est pas uniquement le résultat des coûts fixes. Elle est peut-être aussi le résultat de la concurrence entre produits. Un nombre accru d'éditeurs se font de la concurrence et proposent des produits fortement substituables. Le nombre d'ouvrages augmente et le marché de chacun des livres tend alors à diminuer. On pourra trouver cette hypothèse peu réaliste puisque les vingt dernières années sont des périodes de forte

¹⁴Le monde universitaire, et éditorial, contrairement au reste des acteurs économiques – qui utilisent les IBM-PC – a été conquis par la « convivialité » du Macintosh. L'équipement Macintosh des laboratoires universitaires et de l'École Normale Supérieure permet à ce particularisme de se perpétuer...

¹⁵Desjeux (Dominique), Orphant (Isabelle), Taponier (Sophie), dans *L'édition en sciences Humaines*, L'Harmattan, 1991, donnent l'exemple suivant de tarif de saisie : 60 francs de l'heure avec 20000 signes par heure. Soit 3000 francs pour une première saisie d'un manuscrit de 500 pages. En supposant que le travail de correction est entièrement à la charge des auteurs, on peut estimer à 5000 francs l'économie réalisée sur des coûts de production de 75 000 F (soit 7%).

¹⁶Entretien. Cf. annexes.

concentration¹⁷. Cependant François Rouet a montré que la concentration est plus financière qu'organisationnelle. Des filiales d'un même groupe n'ont pas hésité à s'affronter très durement¹⁸. Cette concentration n'a pas empêché le nombre de petits éditeurs d'augmenter¹⁹, petits éditeurs qui occupent une place particulièrement importante sur le marché des sciences humaines. Les petits éditeurs qui rencontrent souvent des difficultés de diffusion préfèrent en effet se spécialiser dans les ouvrages de diffusion restreinte et ciblée. Troisième élément, au sein d'une même maison d'édition, chaque livre est susceptible de faire de la concurrence à un autre. Le cas le plus flagrant et le plus connu, c'est quand la diffusion en *poche* fait chuter les ventes de l'édition originale. Mais ce phénomène peut se généraliser aux différents livres d'une même maison, surtout quand à ces phénomènes micro-économiques de concurrence se rajoute une concurrence intellectuelle et universitaire entre directeurs de collection.

A la concurrence entre éditeurs il faut ajouter la possibilité d'une baisse des achats des consommateurs. Olivier Donnat²⁰, montre que si la pratique de la lecture d'un livre par an passe de 70% de la population en 1973 à 77% en 1988, le poids des gros lecteurs (plus de 25 livres par an) passe de 22% à 17%. Or les personnes qui s'intéressent aux essais de sciences humaines sont en général de gros lecteurs.

Age	Tous livres	Sciences humaines
15-19 ans	3,3%	6,2%
20-24 ans	9%	13,2%
25-34 ans	22,5%	18,8%
35-49 ans	28,6%	26,3%
50-64 ans	20,9%	17,5%
65 ans et plus	15,8%	17,9%

Tableau n°1 : Répartition par âge des lecteurs en sciences humaines en 1988²¹

Marc Minon remarque que les jeunes classes d'âge (15-34 ans) ne constituent plus une clientèle privilégiée pour l'achat de livres de sciences humaines. Alors que d'après Marc Minon ils constituaient la moitié des acheteurs au début des années 80, leur part est aujourd'hui inférieure à 40%, malgré la hausse importante du nombre d'étudiants. Il y a donc un vieillissement important de l'âge des lecteurs. Tout se passe comme si les générations des années 60-70 n'avaient pas communiqué aux générations suivantes le goût pour les essais de sciences humaines.

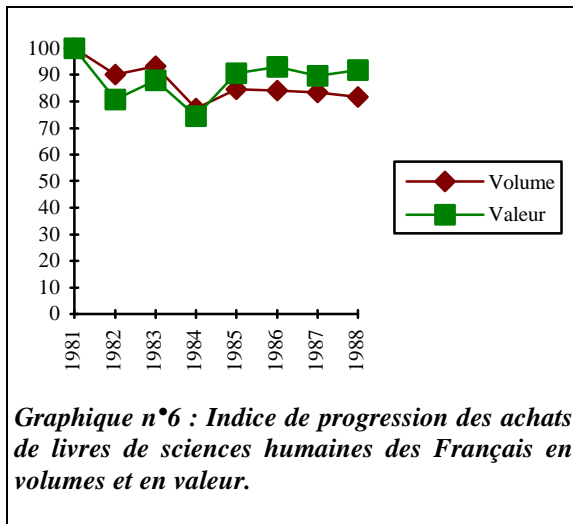
¹⁷On pourra consulter notamment, Rouet (François), *Le livre, Mutation d'une industrie culturelle*, La Documentation Française, 1992.

¹⁸C'est le cas lors de l'accusation de plagiat porté à l'encontre du livre de Jean Guilton et des frères Bogdanov, pour *Dieu et la science*, chez Grasset, où deux éditeurs du même groupe se sont opposés.

¹⁹Bouvaist (Jean Marie), Boin (Guy), *Du printemps des éditeurs à l'âge de raison, 1974-1988*, La Documentation Française, Sofédis.

²⁰Donnat (Olivier), Cogneau (Denis), *Les pratiques culturelles de Français*, La découverte, 1992.

²¹Source : Minon (Marc), « L'état de l'édition en sciences Humaines et Sociales », *Cahiers de l'économie du livre*, N° 4 Décembre 1990 p 47.



Les enquêtes de la SOFRES²² sur les achats de livres des français laissent apparaître une stagnation des achats de livres de sciences humaines au cours des années 80.

La part des livres de sciences humaines au sein des achats de livres passe en volume de 4,9% en 1981 à 3,7% en 1988 (respectivement 5,3 et 4,3 en valeur).

Sans doute que la hausse du prix du livre de sciences humaines, supérieure à celle du livre en général, n'a pas incité les ménages à consommer. En 1981 les prix moyens du livre et du livre de sciences humaines sont respectivement 42,05 et 43,61 francs ; en 1988, 75,22 et 85,69 francs.

Voilà pourquoi à la fin des années 80, alors même que le chiffre d'affaires en sciences humaines recommence à augmenter, les éditeurs s'inquiètent, font faire des études, sollicitent les pouvoirs publics, affichent un grand pessimisme, partent en guerre contre les photocopies, demandent que les bibliothèques leur versent un droit de prêt, etc..

Les éditeurs ont tout intérêt à noircir le tableau pour attirer l'attention de l'Etat interventionniste. C'est tout au long de la période qu'ils répètent que les choses vont mal, que l'Etat ne les aide pas assez... Mais ils le font peut-être avec beaucoup plus d'insistance à la fin des années 80. L'enjeu est aussi plus important, avec la mise en place d'un « *Etat culturel* » par les gouvernements socialistes. L'Etat a mis au point un système d'aide performant par l'intermédiaire du Centre National des Lettres. Il prélève aussi une taxe sur les appareils de reprographie, dont le produit est consacré à la subvention des ouvrages (via le CNL).

De cette agitation, il reste cependant l'affirmation que l'édition en sciences humaines se porte mal, affirmation qu'il faut analyser rigoureusement.

C. Dualisme et/ou crise en sciences humaines ?

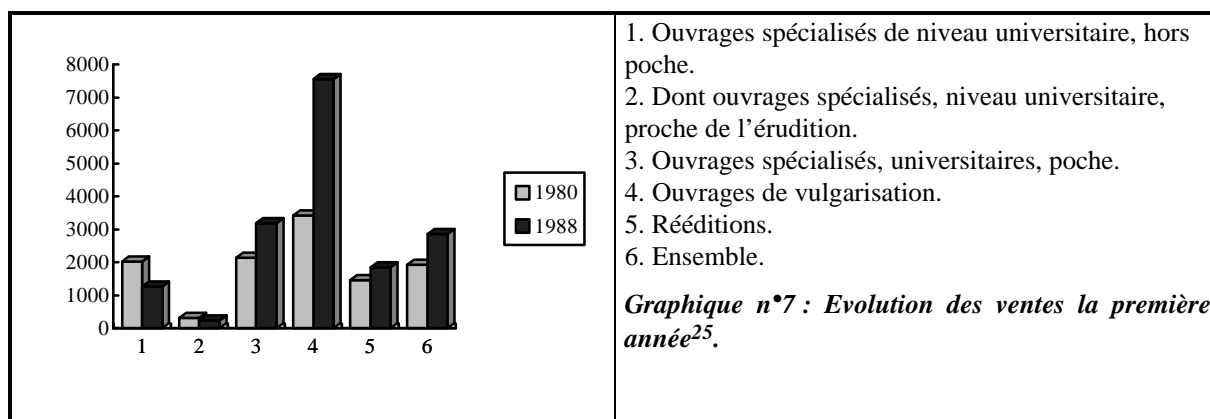
François Gèze²³, directeur des éditions de La Découverte lance une mise en garde : l'édition en sciences humaines, comme d'ailleurs une bonne partie de l'édition, est en situation de surproduction. La quête de profit à court terme a entraîné la multiplication d'ouvrages dont

²²Renard (Henri), « Les achats de livre des Français 81-88. Une première exploitation du panel SOFFRES », *Cahiers de l'économie du livre*, N° 3 Mars 90 p 4-57. Il s'agit de données de panel portant sur un échantillon de 10000 ménages.

²³Gèze (François), « La surproduction de livres de 1981-1990 », *Cahiers de l'économie du livre*, N° 8 Décembre 1992, p 138-144.

l'espérance de vie baisse considérablement. Le résultat est une surproduction de livres peu différenciés.

Marc Minon propose une vision un peu plus nuancée. Il considère que l'augmentation du nombre d'ouvrages est un élément plutôt favorable. Cependant il diagnostique une tendance à une dualisation inquiétante de ce marché. Ainsi 95% des titres représentent moins de 50% du marché. Pour beaucoup d'ouvrages le chiffre d'affaires de la première année est à peine supérieur à 70 000 francs en 1988, soit à peine plus que les frais de fabrication. Alors qu'en 1980, la médiane des ventes des livres du noyau dur des sciences humaines²⁴ s'établissait à 2000 exemplaires, elle tombe à 1256 en 1988. L'étude d'un échantillon plus ciblé lui permet de constater que 56% des titres parus en 1988 avaient des ventes annuelles inférieures au millier ; 2% seulement dépassaient 15 000 exemplaires. Les ventes se concentrent donc de plus en plus sur quelques livres à succès, souvent des essais brillants de vulgarisation ou des essais « journalistiques ».



On peut contester le fait d'avoir pris 1980 comme année de référence, année de récession dans l'édition et a fortiori dans le secteur des sciences humaines, année de réduction de la production (cf. graphiques n°2, 3 et 4). Cependant, la tendance à la baisse des tirages des nouveautés du secteur spécialisé est indéniable (cf. graphique n°5).

Marc Minon pense que l'édition en sciences humaines est menacée par une dualisation croissante, que le secteur restreint (universitaire) est plus particulièrement fragile, la baisse des tirages en étant la preuve. Parmi les causes de cette fragilisation, il met en avant l'accélération de la rotation des ouvrages à tous les niveaux du circuit, les risques importants d'obsolescence des ouvrages et la fragilisation de la distribution, notamment des librairies de taille moyenne qui sont souvent des librairies de fond.

²⁴Ce que Marc Minon appelle le noyau dur des sciences humaines doit correspondre à peu près à la catégorie « sciences humaines » généralités du SNE, avec réaffectation des ouvrages de vulgarisation.

²⁵Source : Minon, *op. cit.*.

Jean-Yves Guiomar²⁶ conteste cette vision. Il considère que le nombre de lecteurs en sciences humaines est constant et qu'il s'agit en fait d'un marché très restreint. La baisse actuelle des tirages n'est pas le symptôme d'une crise mais au contraire correspondrait à une meilleure connaissance du marché.

Dominique Desjeux, Isabelle Orphant et Sophie Taponier²⁷ ont montré que le dualisme était inévitable et nécessaire en sciences humaines. Le marché étroit, typiquement universitaire, permet de pratiquer une édition érudite qui respecte tous les canons de l'habitus universitaire : démonstrations laborieuses, graphiques, annexes, notes en bas de pages, bibliographie..., tandis que le marché large permet une écriture libérée de ces contraintes, des essais plus libres et plus vivants, plus « intellectuels » voire aujourd'hui plus « journalistiques », à succès beaucoup plus rapide. Il est bon, pour les universitaires, que ces deux marchés aient des logiques économiques différentes et soient autonomes, car ce sont les conditions d'accès à l'un comme à l'autre.

De ces divers points de vue sur l'édition en sciences humaines, nous retiendrons les points suivants :

– Le dualisme du marché n'est pas lié à un « mauvais fonctionnement du secteur » mais au mode de production et de diffusion des connaissances en sciences humaines. Le dualisme sera donc pour notre étude sur le secteur de la philosophie une hypothèse de travail.

– La baisse des tirages, phénomène majeur au cours des vingt dernières années, est un phénomène essentiellement ambigu.

– Parmi les chiffres proposés par Marc Minon, nous serons plus particulièrement attentifs au phénomène suivant : pour une nouveauté hors poche du noyau dur des sciences humaines, en 1980, on constatait un tirage moyen de 3837 exemplaires et des ventes de 2028 exemplaires lors de la première année. En 1988, ces chiffres sont respectivement de 3162 et 1268. Le taux de vente lors de la première année est passé de 52% à 40%. Ceci montrerait que le secteur étroit est menacé, d'autant plus que, dans le même temps, la vitesse de rotation des livres dans les librairies et dans les dépôts s'est accélérée et que le calcul de rentabilité se fait de plus en plus à une échelle inférieure à l'année²⁸.

²⁶Guiomar (Jean-Yves), Sciences humaines: tribune: « l'édition en sciences humaines », Livres Hebdo, 1991, n°1 p56.

²⁷Op. Cit.

²⁸« *De plus en plus, on n'a que trois mois pour vendre un ouvrage de sciences humaines. Et s'il ne s'est pas vendu durant les trois premiers mois, il n'y aura aucun espoir à le voir figurer parmi les ouvrages du fond.* », propos d'éditeur rapporté par Marc Minon, op. cit..

D. Conclusion

Ce détour par les sciences humaines (englobant la philosophie) permet d'établir une série de problèmes et de résultats. Nous avons essayé de montrer comment à la faveur de certains succès, une nouvelle catégorie s'imposait pour les institutions éditoriales et aussi comment avec le retour des « difficultés », avec la naissance d'un *Etat Culturel* généreux, cette catégorie est devenue un cadre d'interrogation, d'enquête et d'accumulation de connaissances.

Cette catégorie est le niveau statistique le plus précis pour obtenir des résultats généraux sur les ventes, tirages, nombres d'exemplaires des livres de philosophie. Elle nous servira donc de base d'estimation pour reconstituer des séries sur le marché du livre philosophique.

Retrouve-t-on les mêmes évolutions que pour le livre de sciences humaines ? Si, oui, à quoi sont-elles dues ? La philosophie est-elle menacée par le dualisme ? Voici quelques unes des questions que nous serons amené à étudier.

II. Méthodologie de construction

Comme la catégorie la plus précise du SNE était celle du livre de « Sciences Humaines Généralités », nous avons essayé d'obtenir une reconstruction du nombre de titres²⁹ mis sur le marché chaque année. Il nous a fallu construire une catégorie livres philosophiques. Or construire, classer n'est pas un geste neutre, surtout quand il s'agit de la discipline reine, discipline générale du général. Dès lors le problème pour nous va être de ne pas rester un simple « *classeur classé par notre classement* »³⁰. Il est en effet tout aussi difficile de trouver une définition du livre de philosophie que de la discipline elle-même...

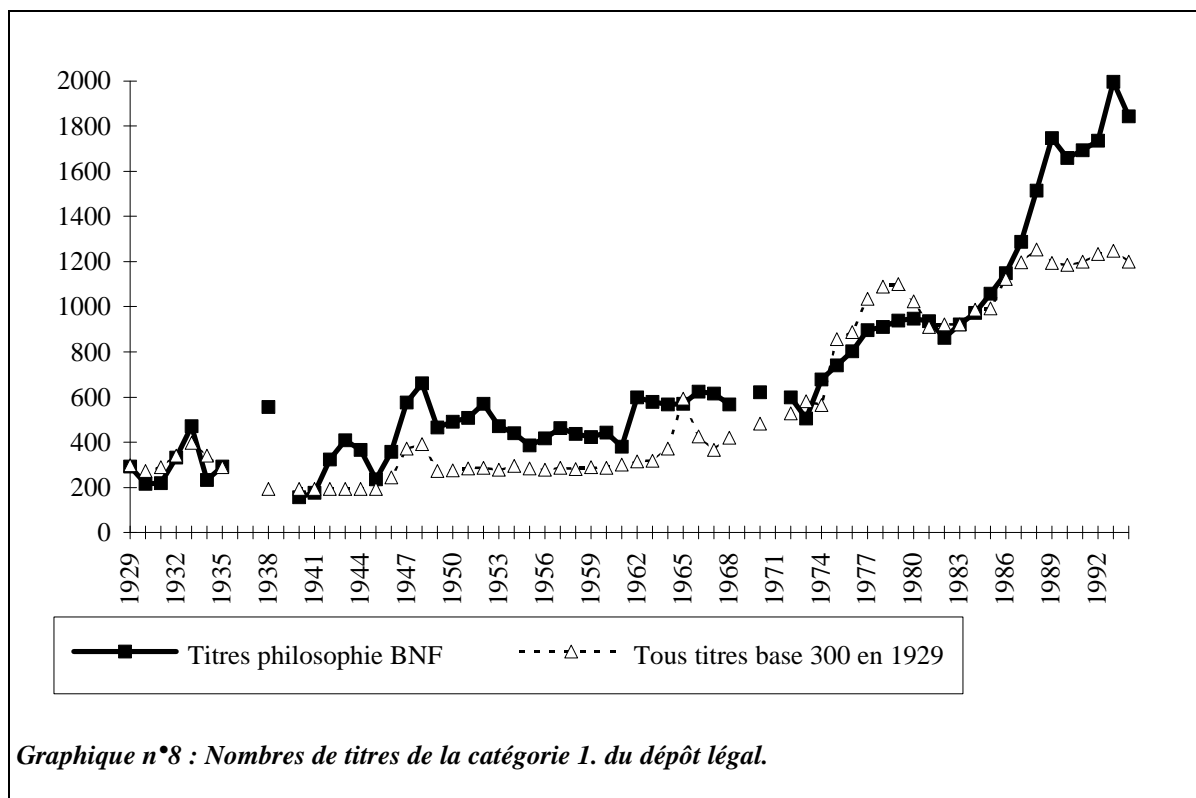
A. Un premier indicateur un peu fruste, les données de la bibliothèque nationale

Chaque éditeur qui publie un ouvrage à plus d'un certain nombre d'exemplaires (200) est obligé d'en déposer quatre au dépôt légal. Le dépôt légal pourrait être donc la mémoire de l'édition. Nous avons relevé les statistiques du dépôt légal publiées dans *Bibliographie de la France, Chronique*. Celui-ci utilise la classification de bibliothèque CDU³¹ où la côte *I.* comprend les ouvrages de philosophie.

²⁹Le nombre d'exemplaires est difficile à connaître. Le dépôt légal a refusé de nous communiquer ces données sur les tirages qui sont d'une part confidentielles, d'autre part fausses –disent-ils.

³⁰Bourdieu (Pierre), *La distinction*, Minuit, 1980.

³¹Classification décimale universelle.



Graphique n°8 : Nombres de titres de la catégorie 1. du dépôt légal.

On constate une forte augmentation du nombre de titres après guerre, une baisse ensuite au milieu des années 50 et une reprise d'abord lente puis très forte du nombre de titres. Ce qui peut frapper au premier abord, c'est le caractère très heurté des évolutions pour un marché à forte composante scolaire, et que les chiffres obtenus sont très élevés, si on les compare aux niveaux atteints par le livre d'érudition et le livre de sciences humaines.

Deux explications permettent de comprendre cela. Le dépôt légal comptabilise aussi les revues, les brochures et autres livres qui ne sont quasiment pas mis sur le marché. Les données du dépôt légal ont tendance à fortement diverger au cours du temps : en 1982, le dépôt légal a reçu 42318 ouvrages, 20360 ont été recensés par *Bibliographie de la France*, 18000 par *Livres Hebdo*, 13634 nouveautés et 12000 rééditions l'ont été par le SNE.

D'autre part la CDU ne contient pas uniquement des livres de philosophie. Elle contient aussi des livres de sciences occultes³² (catégorie 13) et des livres de psychologie et psychanalyse (catégorie 15). A un moment où nous pensions utiliser cette base³³ pour constituer des échantillons, nous avons été particulièrement frappé par l'importance grandissante de ces livres de sciences occultes, phénomène éditorial intéressant sur lequel il n'existe pas de littérature scientifique. D'après Arthur Dela, au début du siècle les livres d'occultisme n'étaient pas classés avec les livres de philosophie. Nous avons pu constater aussi

³²On trouve entre autres, les domaines suivants : parapsychologie, astrologie, scientologie, numérologie, spiritisme, ésotérisme, alchimie, télépathie, sorcellerie, divinologie, magie...

³³Nous avons fait une demande pour une extraction de leur CD-ROM qui n'a pas abouti.

que l'intitulé de la catégorie changeait souvent dans les statistiques du dépôt légal. En 1945, on parle de *philosophie et enseignement*, en 1967 de *philosophie et psychologie*...

Les données du dépôt légal sont donc, paradoxalement, de très mauvaise qualité. On peut se demander quel genre de validité l'on peut donner aux comparaisons internationales de l'UNESCO, laquelle se fonde sur cette classification. La France se retrouve en tête : Elle dispose certes d'un enseignement de philosophie dans le secondaire assez spécifique, mais il faudrait vérifier cette prééminence par l'étude des diverses méthodes de classement à l'étranger.

	URSS	USA	GB	Allemagne	Japon	France	Espagne	Inde	Pays-Bas
Philo	304	777	578	623	726	896	433	222	275
% Total	0,40%	2,70%	2,20%	2,40%	3,00%	4,20%	2,50%	1,70%	2,70%
Total	76101	28795	26314	25996	24203	21351	17342	13094	10193

Tableau n°2 : Production de titres de philosophie dans le monde en 1967³⁴.

B. La méthode retenue par Arthur Dela³⁵

Arthur Dela, dans un mémoire de sciences de la communication sur la production de livres philosophiques, compare les différentes sources possibles pour approcher cette dernière le plus exactement possible. Il relève les données de deux revues professionnelles : la *Bibliographie de la philosophie*, éditée depuis la fin des années 60 par l'Institut International de Philosophie, publiée par les éditions Vrin, avec le concours du CNRS et de l'UNESCO, et le *Répertoire bibliographique de la philosophie*, éditée conjointement depuis le début du siècle avec la *Revue Philosophique de Louvain*, par l'institut du même nom. Il relève aussi les données fournies par le *Bulletin du livre*, publié par le Cercle de la librairie, et celles contenues dans la partie officielle de la *Bibliographie de la France*, fondée sur les notices du dépôt légal.

Nombre de livres publiés en : (nombre de titres)	1975	1976	1977
<i>Bibliographie de la France</i> ³⁶	178	161	196
<i>Bulletin du livre</i>	88	99	128
<i>Bibliographie de la philosophie</i>	149	147	81
<i>Répertoire bibliographique de la philosophie</i>	173	172	178
<i>Fichier final constitué par Arthur Dela</i>	277	281	284

Tableau n°3 : Comparaison de la production de livres de philosophie à partir de différentes sources.

Il en conclut qu'aucune des sources n'est vraiment satisfaisante. Les bibliographies spécialisées sont souvent en retard, la *Bibliographie de la France* utilise une classification inadéquate, et le *Bulletin du livre* bimensuel ne recense pas assez d'ouvrages.

³⁴Source : « le livre dans le monde », *Bibliographie de la France, Chronique*, 1968, n°42 p 134.

³⁵Dela (Arthur), *Le livre de philosophie en France, une approche de la production 1975-1978*, Mémoire de maîtrise d'édition de Paris XIII Villetaneuse, 1979.

³⁶Il s'agit de données triées, dont sont éliminés tous les ouvrages ne relevant pas de la philosophie.

Le travail de tri et de confrontations des données était trop fastidieux à une échelle plus importante. Nous n'avions pas le temps d'effectuer ce type de comparaison sur une période de 50 ans. Pour cerner les évolutions sur période longue, il nous fallait des données d'une certaine homogénéité, qui puissent être représentatives à défaut d'être totalement exhaustives. Or parmi les sources qu'Arthur Dela a étudiées, il oublie curieusement les *Livres du mois*, liste publiée par la *Bibliographie de la France*, mais constituée non pas à partir des notices du dépôt légal mais à partir des annonces des éditeurs qui signalent aux acheteurs et aux libraires la parution de leurs ouvrages. Les notices des *Livres du mois*, bien plus précises que celles du *Bulletin du livre*³⁷, sont donc celles de livres mis effectivement sur le marché. Le classement, bien meilleur que celui du dépôt légal, sépare l'ésotérisme de la philosophie sur toute la période et sépare philosophie et psychologie à partir de 1977.

Années :	1975	1976	1977	1978
Les livres du mois :	352	385	424	519
Philosophie et psychologie				
Les livres du mois : philosophie	.	.	256	302
Les livres du mois après notre tri :	.	.	.	239
Comptage d'Arthur Dela	277	281	284	.

Tableau n°4 : Comparaison de la production de livres de philosophies à partir de différentes sources.

C. Constitution d'un échantillon

Nous nous sommes donc fondés sur les *Livres du mois* qui recensent les livres réellement en vente. C'est à partir de cette base que sont d'ailleurs constitués aujourd'hui les listes des *Livres de l'année* et des *Livres disponibles*, ainsi que la base de données *Electre*.

Nous faisons en quelque sorte le pari qu'ils permettent d'établir une série assez homogène et assez proche d'une possible réalité. Cependant nous avons contrôlé ces données par un tri supplémentaire. Nos données sont donc de deux types :

Nous avons compté le nombre de livres tous les mois à partir de 1945.

Tous les cinq ans à partir de 1948, nous avons trié les notices sur toute l'année pour constituer une base de données qui comporte les auteurs, le titre, la collection, l'éditeur, le prix, la taille (longueur, largeur, nombre de pages). Cette base de données constitue la source principale pour étudier l'évolution des prix, les stratégies d'éditeurs et en rapport avec l'évolution des idées.

Le tri est une opération délicate. Nous avons essayé d'écarter les livres de psychologie et de psychanalyse, sauf ceux qui sont très proches du domaine ou du lectorat philosophique

³⁷Avant la fusion de la deuxième partie de la *Bibliographie de la France* et de *Bulletin du Livre* en un journal unique : *Livres Hebdo*.

(par exemple, nous avons conservé les titres de Freud et de Lacan). Nous avons enlevé les livres répertoriés écrits dans une langue étrangère ainsi que les revues, considérant que même si elles ont un format proche du livre, les modalités de production et de diffusion sont fort différentes. Nous avons été amené à enlever des livres qui semblaient être plutôt des livres de sagesse, des livres du maître, ou de spiritualité orientale qui peuvent certes contenir beaucoup de « philosophie » mais sans être de la *Philosophie* – telle qu’elle est définie par la pratique des philosophes professionnels.

Ce tri, comme toute saisie informatique longue et fatigante, est sûrement loin d’être parfaitement rigoureux et systématique. Nous espérons que nos erreurs sont des bruits blancs de variance faible et de moyenne nulle, qui ne modifient pas fondamentalement les données. Nous comptons en quelque sorte sur notre « *habitus universitaire* » constitué dans un milieu familial favorisé et au cours de plusieurs années de préparation littéraire pour obtenir un objet bien adapté à son lectorat.

Une incertitude demeure sur l’extension des données. On ne sait pas très bien s’il s’agit des nouveautés au sens strict ou des nouveautés et des rééditions. Certains éditeurs par exemple mentionnent plusieurs fois le même titre, en particulier les PUF, qui signalent qu’il s’agit par exemple de la dixième édition d’un *Que-sais-je ?*. Cette importance des rééditions pour les PUF nous a peut-être conduit à surestimer leur poids dans les années 60. La faible présence des titres réédités (pour le secteur des sciences humaines, il y a quasiment autant de titres réédités que de titres nouveaux) nous conduit à considérer que cette base contient les nouveautés au sens large, c’est à dire les nouveautés et les nouvelles éditions, celles pour lesquelles certains éléments du livre ont été modifiés (préface, refonte, etc.) qui justifient un effort de commercialisation spécifique, que prouve la publication d’une notice à l’attention des libraires.

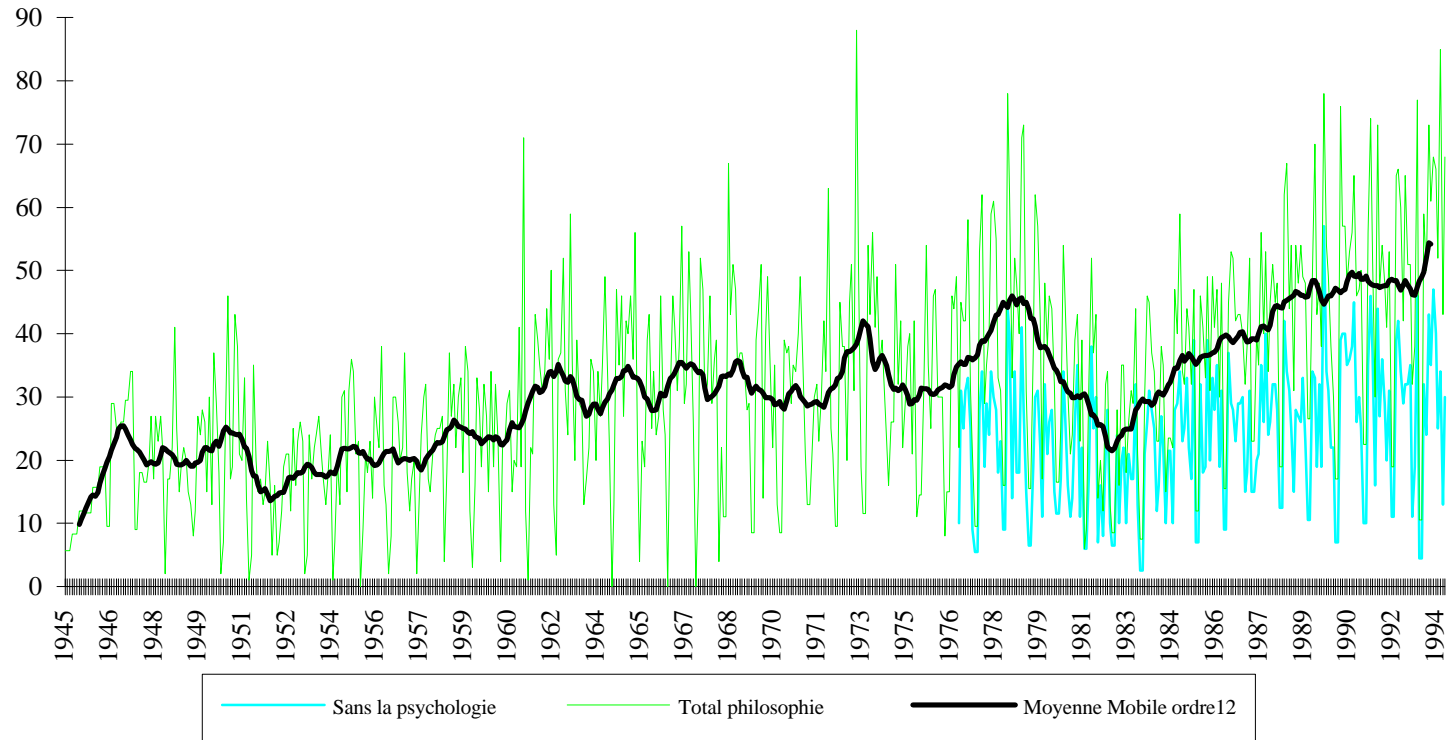
III. Les grandes évolutions du livre philosophique

A. Le nombre de titres

1. La production

L’évolution mensuelle ci-jointe (graphique n°9) est très heurtée.

Livres de philosophie, production mensuelle



Graphique n°9 : Production de nouveautés en philosophie et psychologie par mois depuis 1945. (Source : les livres du mois).

Mois	Coefficients saisonniers
Janvier	95,931
Février	113,254
Mars	114,410
Avril	114,580
Mai	118,806
Juin	107,307
Juillet	63,930
Août	29,994
Septembre	73,237
Octobre	126,896
Novembre	123,760
Décembre	117,895

Tableau n°5 : Coefficients saisonniers

Une partie de ces accidents est liée aux variations saisonnières. Les coefficients saisonniers³⁸ montrent qu'une grande partie de la production paraît au moment de la rentrée universitaire au mois d'octobre et de novembre. Pour les ouvrages très scolaires, le succès dépend du choix optimal de la date de parution. Certains petits éditeurs se plaignent d'ailleurs de cet impératif temporel car ils ne peuvent imposer les rythmes mais au contraire les subissent.

La moyenne mobile d'ordre 12 nous indique plus clairement la tendance générale. La production remonte fortement dans l'après-guerre et décline au milieu des années 50. Après une forte montée au cours des années 60, la production de livres de philosophie connaît de brusques variations orientées à la baisse. A partir de 1982, on constate une hausse régulière de la production de livres philosophiques.

Pour mesurer le chemin parcouru par l'édition philosophique depuis le dix-neuvième, on pourra comparer ces données avec celles recueillies par Jean-Louis Fabiani³⁹. Il a compté entre 1876 et 1910 « le nombre de livres de philosophie produits pendant des périodes de cinq ans, d'après le Catalogue de la librairie d'Otto Lorenz (*Comptage incluant les traductions et les rééditions*) », source comparable avec celle que nous avons utilisée.

Années	1876-1880	1891-1895	1906-1910	1946-1950	1961-1965	1976-1980	1990-1993
Moyenne annuelle	47	81	142	251	368	456	579

Tableau n°6 : Comparaison avec la production de la Belle Epoque.

Les données brutes du *Cercle de la librairie* ne sont pas parfaitement calibrées. Elles contiennent des livres relevant d'autres disciplines (la psychologie et la psychanalyse) dont l'autonomisation est avancée au cours de notre période, ainsi que d'autres ouvrages qui ne relèvent pas exactement du contexte disciplinaire. A partir du tri et du relevé des notices de philosophie que nous avons effectué tous les cinq ans de 1948 à 1993, nous obtenons les chiffres annuels suivants :

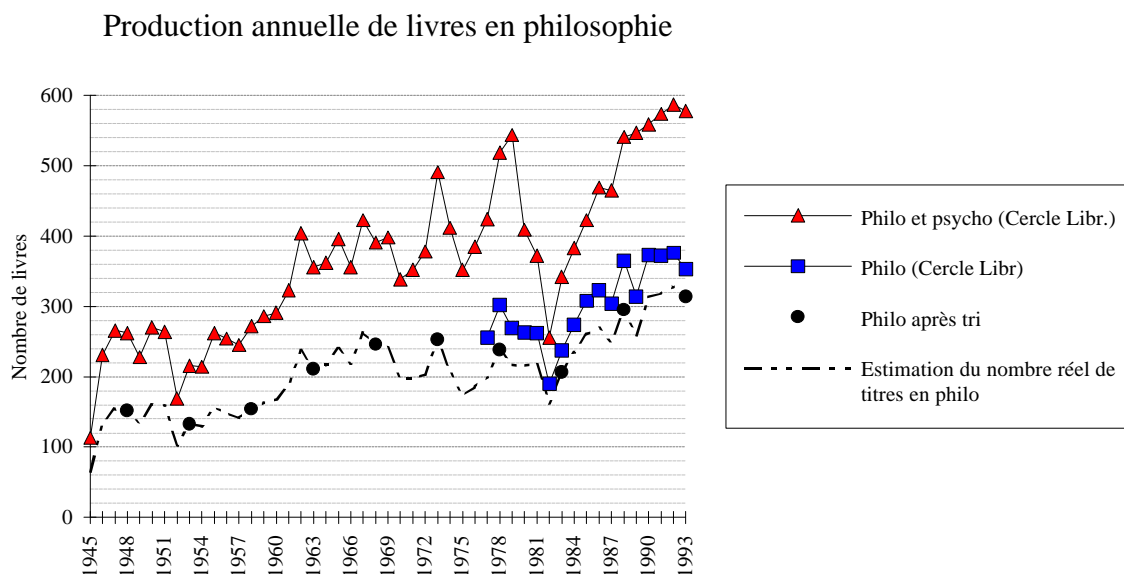
Années	1948	1953	1958	1963	1968	1973	1978	1983	1988	1993
N :	153	132	154	211	246	253	239	207	295	314

Tableau n°7 : Nombre de nouveautés en philosophie par année après tri des livres du mois.

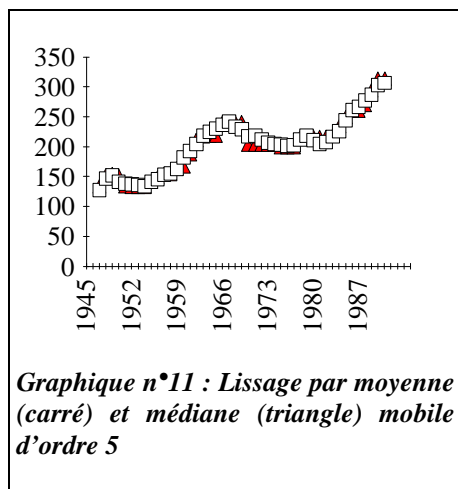
³⁸Ils ont été calculés à l'aide du logiciel SPSS par désaisonnalisation multiplicative de la série sur toute la période.

³⁹*Op. Cit.*

Nous nous fondons sur ces données pour estimer une série complète en appliquant aux années non triées le taux de perte des années triées les plus proches. Nous obtenons alors le graphique annuel suivant :



Graphique n°10 : Production de nouveautés en philosophie par an depuis 1945. (Source : les livres du mois).



Graphique n°11 : Lissage par moyenne (carré) et médiane (triangle) mobile d'ordre 5

Un lissage de la série corrigée à l'aide d'une moyenne mobile d'ordre 5 et une médiane mobile d'ordre 5 nous permet de localiser les tendances suivantes : croissance entre 1945 et 1949, baisse entre 1950 et 1954, croissance entre 1955 et 1970, baisse entre 1970 et 1981, reprise de la croissance à partir de 1982.

Jacques Breton, dans un article intitulé *Edition et économie*⁴⁰, montre que l'on peut distinguer cinq phases pour caractériser l'histoire économique de l'édition :

Une phase de redémarrage entre 1945 et 1949, de stagnation entre 1950 et 1958, de croissance forte et régulière entre 1959 et 1967, de croissance moins forte et de turbulence entre 1968 et 1981, et la reprise d'une croissance lente et régulière à partir de 1982.

Pour Jacques Breton, même s'il y a des corrélations empiriques avec le mouvement de l'économie globale, il ne s'agit pas de relations déterminantes, puisque le marché éditorial est

⁴⁰Rapporté par François Libère dans *Le livre, mutations actuelles*, Problèmes politiques et sociaux, n°628, 16 Mars 1990, La Documentation Française.

un tout petit marché que l'on peut estimer à 0,3% du PIB, marché qui fonctionne un peu comme le secteur du luxe.

D'après Jacques Breton, la phase de stagnation des années 50 s'expliquerait par le maintien le maintien du personnel et des stratégies d'avant guerre, la croissance de 1959-1967 par la modernisation de la distribution, en particulier par les éditions Hachette et les Presses de la Cité. Entre 1968 et 1981, on assiste à un développement des techniques de « best-sellerisations » et de gestion « à l'américaine », et aux fortes perturbations entraînées par la libération du prix du livre. Au cours des années 80, se manifeste une dualisation du marché entre des grandes librairies spécialisées et des points de grandes ventes et apparaît un duopole (Hachette, Presses de la Cité) dominé par une logique non éditoriale.

Micro-marché au sein du marché éditorial – elle publie autour de 1,5% des nouveautés – la philosophie n'est que peu concernée par les causes de croissance mentionnées ci-dessus. Ce micro-marché n'est cependant pas totalement autonome par rapport à la santé de l'édition générale. En effet, en période de crise, les éditeurs généralistes peuvent modifier leur orientation au profit d'investissements à court terme. Les ouvrages de longue durée comme les ouvrages de philosophie sont en quelque sorte sacrifiés. On peut expliquer comme cela la tendance à la surréaction du marché du livre philosophique et du marché des sciences humaines en général aux difficultés de l'édition.

2. Les livres en ventes

Le cercle de la librairie publie depuis 1969 *Les livres en vente*. Il a constitué plus récemment un CD-Rom consultable dans les grandes bibliothèques ainsi qu'une adresse Minitel sous le nom d'*Electre*. Cet annuaire dispose d'un classement par matière assez précis, fondé sur la classification Dewey depuis 1978. Nous pouvons ainsi, après l'étude des flux, considérer l'étude des stocks. Malheureusement, l'annuaire ne numérote pas les données ce qui rend le comptage particulièrement fastidieux⁴¹. Au départ nous voulions utiliser les sous-catégories pour voir si le stock de philosophie morale augmentait plus que le stock de philosophie des sciences ou vice versa, cependant la variation des modalités de classement ôte toute significativité à ce genre de comparaisons.

En 1995, on trouve 16 015 livres en vente sur le CD-Rom *Electre* dans la catégorie 1, dont 3957 dans la catégorie 13 (sciences occultes) et 5450 dans la catégorie 15 (psychologie). Nous avons essayé d'estimer ce chiffre pour les quinze années qui précédaient. Nous avons appliqué le taux d'une notice tous les 8,9 millimètres, taux moyen que nous avons pu vérifier sur quelques échantillons.

⁴¹Nous avons d'ailleurs choisi de compter en mm avec une règle et ensuite d'estimer le nombre de livres. La stabilité de la mise en page et de la police dans les différentes versions papier diminuent le risque d'erreur.

Années	1978	1983	1988	1993
Nombre de mm	22135	29630	39414	53460
Estimation du stock de livres	2487	3329	4429	6007
Somme des flux des cinq années qui précèdent		1286	1447	1800
Estimations des disparitions ⁴²		444	348	222

Tableau n°8 : Estimation du stock de livres de philosophie.

La baisse de la production entre 1978 et 1983 n'a donc pas entraîné de diminution du stock des livres en vente. Ceci permet de relativiser l'importance de la crise. La baisse des disparitions estimées au cours de la période permet de considérer qu'il y a une amélioration de la santé du livre philosophique. Alors qu'au maximum⁴³ un tiers de la production disparaissait dans les cinq ans entre 1978 et 1983, c'est au maximum un sixième qui disparaît entre 1988 et 1993. Ce résultat semble donc infirmer, pour l'ensemble du livre philosophique, l'idée émise à propos du livre de sciences humaines selon laquelle il y a un raccourcissement du cycle de vie d'un livre⁴⁴.

B. La taille et les prix

1. La taille

L'étude de la taille pouvait, pensait-on, permettre d'évaluer la place que l'on supposait croissante des livres au format 12°, format des livres de poche. Une étude de la largeur moyenne sur les 10 périodes, montre que celle-ci varie très peu. Elle est comprise entre 13,4 cm en 1968 et 14 cm en 1958. Une étude de l'autocorrélogramme⁴⁵ montre d'ailleurs que l'évolution de la largeur moyenne suit un processus stationnaire.

On peut dire la même chose de la longueur comprise en moyenne entre 20 et 21 cm. On remarque cependant que les variations sont légèrement corrélées au nombre de titres sur le marché. Quand le nombre de titres baisse, c'est que les livres de petite taille – donc en général moins chers – qui sont moins nombreux.

L'évolution du nombre de pages n'est guère significative. Il varie en moyenne entre 237 et 294 pages avec une médiane à 275. Là encore, les variations ne sont pas assez significatives pour pouvoir en tirer des conclusions sur la place des ouvrages lourds et des ouvrages de

⁴²Pour les disparitions nous avons procédé ainsi : $disparition\ 83 = stock\ 78 + production\ 78\ à\ 83 - stock\ 83$.

⁴³Au maximum, car les disparitions viennent généralement du stock ancien.

⁴⁴Les données sur les stocks sont cependant un peu trompeuses. En effet d'après certains auteurs rencontrés, les éditeurs raccourcissent de plus en plus leur temps de diffusion et gardent des titres en stocks pour faire face à d'éventuelles commandes sans mener pour autant de politiques commerciales.

⁴⁵Sur le logiciel SPSS.

vulgarisation qui comportent peu de pages (Que-sais-je, Initiation, Quintette, Philosophes, Profil Hatier...).

2. Les prix

Evolution globale

La théorie économique classique considère que les ajustements se font par les prix. Une baisse de la demande devrait faire baisser les prix pour rétablir l'équilibre. De même une hausse de l'offre a tendance à faire baisser les prix. Ces idées sont valables pour un marché pur et parfait considéré de manière synchronique. Si ces tendances existent sur le marché éditorial, elles peuvent être contrebalancées par d'autres tendances. L'évolution des coûts de production et de distribution se répercutent aussi sur les prix. Or certains de ces coûts sont exogènes au marché considéré (le prix du papier, du transport, les tarifs postaux, etc.). Autre point crucial, nous avons là affaire à un marché imparfait avec des coûts fixes particulièrement importants. Or une baisse de la demande implique une hausse du coût moyen de chaque exemplaire, tendance qui est répercutée sur les prix et qui contrebalance largement la tendance à la baisse des prix.

Nous ne pouvons établir d'indice des prix du livre philosophique au sens strict du terme car pour cela il faudrait connaître les ventes, ou le nombre d'exemplaires tirés par ouvrage pour pondérer le prix de l'objet en vente par son poids « dans le panier de la ménagère philosophe ». Nous n'avons que des indications sur le prix moyen de l'ouvrage de philosophie. Il s'agit tout de même d'un indicateur sur le prix auquel peut s'attendre un acheteur et un référent de tarification pour l'éditeur.

Pour pouvoir donner sens à l'évolution des prix, nous avons utilisé plusieurs techniques de déflation, l'indice général des prix de détail l'INSEE, et l'indice de branche, *édition-presse*. Nous avons aussi calculé des ratios à partir du revenu moyen d'un professeur⁴⁶. Nous pouvons ainsi savoir en quelque sorte combien de livres – excellente nourriture – le professeur de philosophie peut s'acheter par jour de travail.

⁴⁶Comme le revenu moyen des professeurs est assez mal connu avant les années 80, nous l'avons estimé à partir d'une fraction déterminée du revenu moyen du cadre supérieur. Pour évaluer la journée de travail, nous compté 200 jours de travail par an.

Années	Prix courant moyen	Prix constant 93 moyen	Prix de branche 93	Prix constant du premier quartile	Nombre de livres qu'un professeur pourrait s'acheter par jour de travail
1948	348,95	55,83	103,78	32	.
1953	865,44	86,54	160,87	39	4,19
1958	981,67	78,53	140,48	32	.
1963	16,7	109,56	179,59	32,8	5,39
1968	22,85	126,83	166,84	44,4	5,64
1973	28,72	118,07	150,49	49,32	7,17
1978	63,86	157,73	188,49	86,45	5,81
1983	100,28	142,4	159,56	73,84	6,38
1988	119,29	137,07	141,33	66,7	6,24
1993	133,72	133,72	133,72	59	6,35

Tableau n°9 : Evolution des prix du livre de philosophie.

On peut voir assez nettement pour le prix constant du livre de philosophie, et ainsi que pour le premier quartile (les livres les moins chers qui contiennent les livres de poche), que le prix est orienté à la hausse entre 1948 et 1978. Cette tendance est peut-être un peu moins nette si l'on considère le prix de branche. Par contre à partir de 1978, les différents indicateurs sont orientés à la baisse.

La concentration

Certaines théories économiques – concurrence à la Cournot – mettent en avant pour expliquer l'évolution des prix, la concentration d'un secteur. Plus il est concentré, plus les prix sont orientés à la hausse. On peut donc essayer de vérifier si cette hausse des prix au cours de la première période est liée à la concentration sur ce marché.

Années	1948	1953	1958	1963	1968	1973	1978	1983	1988	1993
INDICE DE GINI	0,53	0,55	0,57	0,65	0,66	0,58	0,59	0,52	0,53	0,58
INDICE DE THEIL	0,79	0,67	0,82	1,20	1,14	0,80	0,79	0,63	0,64	0,77
Part des 5 premiers éditeurs (en titres)	51%	54%	55%	64%	60%	47%	45%	38%	36%	42%

Tableau n°10 : Indices de concentration.

La concentration augmente fortement pendant les années 60⁴⁷, qu'elle soit mesurée par l'indice de Gini ou de Theil, ce qui concorde avec la hausse du prix constant pendant cette période. Elle semble par contre plutôt stationnaire au cours des autres périodes. La part des cinq premiers éditeurs augmente fortement jusqu'en 1963 et décroît à partir de 1968. Le marché du livre philosophique est beaucoup moins concentré qu'à la fin du dix-neuvième siècle. Jean-Louis Fabiani rapporte qu'entre 1890 et 1900, trois-quart des livres étaient publiés chez Alcan.

⁴⁷Il est possible que la concentration soit un peu surestimée pendant les années 60 en raison de la forte tendance des PUF à mentionner les rééditions.

Cette série de résultats permet de proposer le scénario suivant. Au cours des années 50-60, une évolution des prix à la hausse et un mouvement de concentration, conjugués à une hausse du pouvoir d'achat du consommateur représentatif semblent être les signes d'une croissance du marché stimulée par la demande. En effet, malgré la hausse des prix, malgré la plus forte concentration, le nombre de titres continue à augmenter. La demande est donc fortement croissante. Au contraire, au cours des années 70, les hausses de prix semblent déprimer le marché, le nombre de titres ne peut augmenter qu'à la faveur d'une baisse des prix du livre. L'augmentation du nombre d'éditeurs, à la faveur du « *printemps des éditeurs*⁴⁸ », accompagne cette baisse des prix. Le marché est dès lors contraint par le pouvoir d'achat de la demande.

Le livre de poche

La baisse du coût moyen par l'augmentation du tirage est une solution pour obtenir une baisse du prix. Les livres à petits prix sont généralement des « livres de poche », au format 12°. Bien que ce format existât déjà, on date généralement en 1953 l'apparition du livre de poche (naissance de la collection *Le livre de poche* chez Hachette). Ce format a été utilisé pour le livre universitaire en 1962⁴⁹. Simultanément plusieurs éditeurs ont lancé des collections universitaires au format de poche : *Idées* chez Gallimard, *PBP* chez Payot, *10-18* chez UGE, *Médiations* chez Denoël-Gonthier. Ce déferlement des livres à bas prix sur la scène culturelle, « *livres que l'on jette* »⁵⁰, provoque de nombreux débats⁵¹. D'autres collections s'ouvrent autour des années 60 et se multiplient au cours des années 80. Même les éditions d'érudition Vrin lancent une collection de poche à la fin des années 80 (*BTP*). Il s'agit en général de collections généralistes de *Sciences Humaines*, mais qui publient assez abondamment de la philosophie, en particulier les classiques susceptibles de figurer au programme des classes de lycée, mais aussi des textes contemporains qui connaissent un fort succès. La multiplication des collections de poche est donc un facteur d'évolution du nombre d'exemplaires produits et du prix, donc de l'impact général du livre de philosophie. On remarquera ainsi qu'après 1978, la baisse du prix constant du premier quartile (tableau n°9) est proportionnellement plus importante que la baisse du prix moyen.

On peut vérifier plus précisément l'importance croissante du livre de poche en philosophie en consultant, les *livres en vente au format de poche*. On obtient les résultats suivants :

⁴⁸Bouvaist (Jean Marie), Boin (Guy), *Du printemps des éditeurs à l'âge de raison, 1974-1988*, La Documentation Française, Sofédis, 222p.

⁴⁹Il existait cependant les *Que-sais-je ?* des PUF depuis les années 1940, collection dont les ouvrages s'apparentent par leur prix à des livres de poche.

⁵⁰Cité par Jean-Paul Sartre.

⁵¹On pourra lire les points de vue divergents contenus dans le dossier des *Temps modernes*, n°227 avril 65, consacré au livre de poche.

Années	1973	1979	1984	1989	1994
Philosophie	322 ⁵²	376	463	570	764
Total 100 (philosophie, psychologie, ésotérisme)	558	665	979	986	1349

Tableau n°11 : Stocks de titres de philosophie en vente au format de poche.

Rapporté au stock de livres de philosophie, on obtient certes un taux stable de l'ordre de 12-13% de titres au format de poche. La croissance absolue du nombre de livres de poche est cependant frappante. Louis Audibert, nous explique qu'il est important de faire des livres de poche pour toucher un public étudiant qui n'achèterait pas sans cela :

« C'est vrai que nous choisissons parfois de faire directement des livres en poche lorsque nous pensons qu'il y a un marché suffisant, même si on perd de l'argent lors des premières éditions. C'est évident que lorsque vous retraduez le Gorgias, c'est un investissement, mais vous pensez que le Gorgias va être lu longtemps lorsque vous avez une belle traduction du Gorgias. »

Cependant le recours au poche n'est pas la solution pour augmenter les ventes.

« Pour le passage en poche, il faut d'abord qu'une oeuvre se soit vendue correctement. En plus il faut qu'elle ait un avenir en poche. Il y a des oeuvres dont on vendra 500 exemplaires par an, ce qui est bien. Mais vous le passez en poche et vous en vendrez mille, pas plus, parce qu'il y a un public qui existe mais qui est limité. Quand on passe en poche, c'est que l'on estime qu'il existe un second public, un public d'étudiants ou autre. »

L'augmentation récente du nombre de titres en poche profite d'ailleurs essentiellement au livre classique. Un échantillon de 18 auteurs classiques constitue 30% des livres de philosophie au format de poche en 1984, et 35% en 1994. Pour certains auteurs comme Kant, l'augmentation est spectaculaire : 4 livres de poche étaient répertoriés en 1989, contre 34 en 1994. Sur la même période, Aristote passe de 4 à 24, Leibniz de 1 à 9 et Marx de 22 à 4⁵³.

C. Essai de reconstitution du chiffre d'affaires

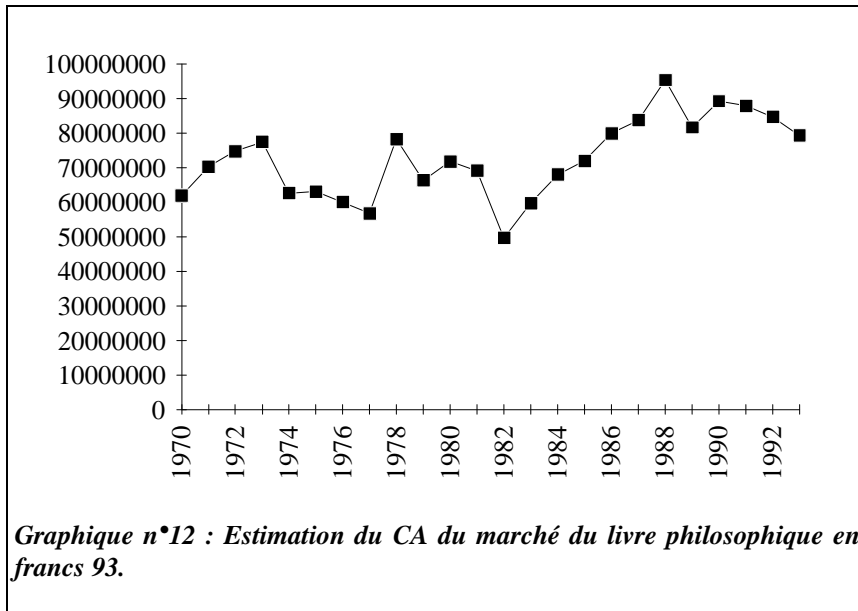
Pour essayer de cerner de manière encore plus précise l'évolution du marché du livre philosophique, nous proposons l'hypothèse suivante : on considère que le profil d'un livre de philosophie est en moyenne semblable à celui d'un livre de la catégorie sciences humaines généralités telle qu'elle a été définie en première partie. On peut alors considérer que la part des nouveautés en philosophie parmi les nouveautés sciences humaines est un bon estimateur de la part au sein du chiffre d'affaires. On obtient ainsi un profil possible d'une série de chiffres d'affaires.

Cette reconstitution est certes en partie artificielle : il y a peu de raisons pour que les profils de vente des ouvrages des deux catégories soient semblables tout au long de la période. Toutefois cette reconstitution permet de se faire une idée de ce qu'a pu être le marché du livre

⁵²Estimation pour 1973 et 1979.

⁵³En raison essentiellement de la faillite des Editions Sociales.

philosophique entre 1970 et 1993. De 1970 à 1974, le chiffre d'affaires serait croissant et atteindrait 77 millions de francs. Ensuite il connaîtrait une évolution chaotique et décroissante jusqu'en 1982 (49 millions). Un mouvement de croissance le porterait ensuite à 95 millions de francs en 1988.



Le déclin de fin de période est plus difficile à interpréter. En effet, l'expansion du nombre de titres, la baisse du nombre de disparitions laissent penser que le marché était florissant. S'agit-il d'une erreur due à notre méthode de calcul ? Ou bien peut-on penser que la philosophie est touchée par la crise de

surproduction comme le reste de l'édition française à la même époque ?

Conclusion

Cette première partie, laborieuse, quantitative, comprenant force tableaux que l'on aurait pu reléguer aux annexes, était nécessaire pour établir à la fois les tendances générales et pour montrer que nous n'étions pas dupes de la fragilité de ce genre construction. Nous avons pu établir des faits globaux suivants :

- Après une reprise après-guerre et un déclin au début des années cinquante, le marché du livre philosophique connaît une importante progression, progression tirée par la demande, jusqu'au début des années 70.

- Au cours des années 70, l'évolution est turbulente et déclinante. La demande faiblirait. La croissance retrouvée des années 80 serait plus fragile et permise par la baisse des prix.

Quels sont les causes de ces évolutions ? Quel est le rôle de l'offre ? Quel est le rôle de la demande ? Comment les différents acteurs du marché s'adaptent-ils à la modification de conjoncture ? Telles sont les questions que nous aborderons dans les trois parties suivantes.

CHAPITRE II. DU CÔTÉ DE L'OFFRE

Loin d'être monolithique, la fonction d'offre dépend de multiples paramètres qui connaissent des évolutions tantôt corrélées, tantôt indépendantes tout au long de la période. C'est pourquoi nous adoptons ici encore une approche thématique en décomposant les diverses étapes, échanges, tractations entre les protagonistes, qui jalonnent la production d'un livre de la rédaction de l'ouvrage à sa sortie en librairie et sa signalisation éventuelle par les médias et que d'aucuns assimilent à une véritable course d'obstacles.

I. L'offre d'ouvrages

A. Stratégies universitaires et stratégies éditoriales

1. Constantes...

Aujourd'hui comme hier, la publication d'ouvrages philosophiques est un élément stratégique qui répond à plusieurs finalités. La quête du profit monétaire reste souvent, vu l'ampleur du marché, une motivation secondaire. C'est le désir d'être reconnu par ses pairs qui constitue généralement un des principaux stimuli. Il aiguillonne la passion pour l'écriture philosophique. Désir imaginaire et symbolique, il peut prendre comme horizon de réception un temps long : être lu et compris au bout de plusieurs générations. Le philosophe professionnel s'oriente dans un univers écrit et ne peut obtenir, comme le montre Jean-Louis Fabiani, une véritable considération que s'il y contribue par écrit, et de préférence au sein d'un livre personnalisé plutôt qu'au sein de revues : « *Il se constitue ainsi une distinction entre « ceux qui écrivent » et « ceux qui n'écrivent pas ». Des modèles différents de l'excellence philosophique se constituent : on peut être philosophe à la fois comme auteur et comme enseignant* » contrairement au début du dix-neuvième siècle où le philosophe écrivain (Proudhon, Renan, Comte...) n'était pas un philosophe professeur.

Obtenir la reconnaissance des pairs est une rétribution symbolique qui peut avoir des incidences réelles. Le slogan des universités américaines « *Publish or perish* » s'applique – quoique avec moins d'intensité – aussi dans les universités françaises. Le recrutement universitaire se faisant par cooptation, les publications éditoriales sont des atouts pour se faire nommer maître de conférence, professeur, pour se faire nommer dans les universités parisiennes, à l'Institut, au Collège de France, etc.. Comme le principal but recherché est la reconnaissance par le public spécialisé, les universitaires ont une certaine conception de ce que doit être un ouvrage de philosophie. Comme le signalent Dominique Desjeux *et alii.*, il doit répondre aux attentes de l'*habitus universitaire*, en présentant les signes extérieurs de sérieux universitaire : une bibliographie fournie, des notes en bas de page, une table des matières

détaillée, autant de signes que les éditeurs trouvent onéreux et rébarbatifs (« *Ça fait intellectuel-chiant* »⁵⁴) mais dont l'abandon scandalise l'auteur.

Au désir d'obtenir la reconnaissance des pairs s'ajoute aussi celui d'être reconnu auprès d'un public plus large, considération qui soit conforterait la première soit s'y substituerait. Ainsi Claude Lévi-Strauss publie en 1955 *Tristes Tropiques* pour en quelque sorte se consoler d'avoir été débouté deux fois du Collège de France, livre « *que je n'aurais jamais osé publier si j'avais été dans une compétition quelconque pour une position universitaire* »⁵⁵. Le livre connaît un fort succès auprès du grand public. Cette stratégie de contournement des critères de « l'habitus » universitaire a toutefois été payante, puisque Lévi-Strauss s'est fait élire sans difficulté au Collège de France cinq ans plus tard. Si l'écriture universitaire est soumise à des critères implicites et explicites précis, l'écriture en direction du grand public obéit à des normes opposées. Une écriture brillante et cinglante plutôt qu'une prudence scientifique, un ton apocalyptique, peu de références, pas de notes ni de bibliographie sont les éléments qui contribuent souvent au succès des essais auprès du grand public. Comme le montre Anna Boschetti⁵⁶ à propos de l'existentialisme, l'abandon des normes universitaires d'écriture, aussi douloureuse soit-elle, est sans doute plus aisé en philosophie que dans d'autres disciplines. La dissertation générale de philosophie, si pratiquée dans les khâgnes, privilégie les références allusives, le ton « grand seigneur », l'utilisation d'arguments d'autorité, une écriture brillante, etc., autant de propriétés qui sont potentiellement reconvertibles pour l'écriture d'un essai voire pour le journalisme.

Tous les ouvrages de philosophie ne sont pas équivalents. Il existe une hiérarchie des contributions. Bien que cette hiérarchie soit empiriquement fluctuante, on peut distinguer dans l'ordre les niveaux suivants : la création, l'interprétation, la traduction et la vulgarisation. Le travail le plus prestigieux est l'élaboration d'un système métaphysique original et le moins gratifiant est sans doute l'élaboration d'un ouvrage d'annales pour le baccalauréat. Si les universitaires reconnaissent que les ouvrages de « création » sont supérieurs aux ouvrages d'interprétation, ne serait-ce parce que le corpus philosophique les privilégie, il ne faut pas croire cependant que les ouvrages d'interprétation, c'est-à-dire d'histoire de la philosophie, sont pour la période contemporaine dans un rapport de subordination hiérarchique simple vis-à-vis des premiers. Pierre Bourdieu a montré dans *Homo Academicus* l'importance du hiatus entre pouvoir temporel et pouvoir spirituel. L'orientation stratégique vers le pôle créatif ou interprétatif peut se comprendre à partir de l'opposition des deux formes de pouvoir. La création d'une oeuvre originale ne trouve pas forcément d'aboutissement institutionnel au sein de l'organisation existante des matières, des certificats des UFR de philosophie. La maîtrise de

⁵⁴Propos d'un éditeur rapporté par Rémi Lenoir (sociologue).

⁵⁵Rapporté par François Dosse, *Op. Cit.*

⁵⁶Boschetti (Anna), *Sartre et les temps modernes*, Minuit, 1985.

la reproduction institutionnelle de sa pensée dépend du pouvoir temporel qui préside les jurys de thèse et définit les postes. Plus fondamentalement, il est difficile pour un *créateur* de toucher un public large sans prestige charismatique. En effet, comme le montre Charles Soulié, l'agrégation joue un rôle structurant très fort en philosophie. Les programmes privilégient essentiellement la philosophie classique. Les élèves (surtout les mieux dotés scolairement) orientent stratégiquement leurs travaux de maîtrise en fonction du concours. La définition des postes dans les UFR et la sélection des candidats sont largement dépendante de l'orientation du concours. Il faut avoir dans tout UFR qui se respecte au moins un spécialiste de l'Antiquité, du Moyen Age. Les spécialistes de l'*interprétation*, les gardiens de l'histoire de la philosophie, bénéficient donc d'un avantage institutionnel important sur leurs collègues créateurs. Aussi les principaux détenteurs de pouvoir temporel (par exemple la présidence des jurys d'agrégation) sont-ils plutôt des auteurs qui se sont illustrés par leurs travaux d'histoire de la philosophie (Bourgeois, Dagognet...).

2. ...et évolutions du champ philosophique

La sociologie bourdieusienne a mis au jour des oppositions qui structurent le champ philosophique : oppositions entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, le pôle mondain et le pôle docte, les philosophies du sujet et les philosophies du concept. Ces oppositions structurantes n'ont pas toujours eu la même intensité au cours de la période envisagée, et ces évolutions influent sur l'attitude à l'égard de l'édition et de la publication.

Jean-Louis Fabiani explique qu'au milieu du dix-neuvième siècle l'opposition constitutive du champ philosophique était l'opposition entre les philosophes (non-professeurs) et les professeurs (non-philosophes). Les premiers accédaient largement au marché éditorial, n'enseignaient pas ou dans des positions précaires (Auguste Comte), tandis que les seconds disposaient d'un fort pouvoir au sein de l'université sans véritable contrepartie au sein de la sphère publique et éditoriale. L'institutionnalisation de la philosophie sous la Troisième République a développé un public autonome pour lesquels les professeurs de philosophie ont pu écrire des livres. L'opposition entre professeur et philosophe s'est atténuée pour laisser place à des professeurs-philosophes, universitaires qui s'illustraient par de nombreux travaux d'histoire de la philosophie, voire des créations originales. Même si l'opposition entre pouvoir temporel et pouvoir spirituel, entre pôle mondain et pôle docte reste pertinente, le champ philosophique tend à se constituer en corps, c'est-à-dire en groupe social unifié et hiérarchisé où les oppositions sont voilées, et il est possible à des professeurs de philosophie de cumuler les deux formes de pouvoir et de naviguer entre les deux pôles. La distance sociale qui sépare alors Jules Lachelier (pouvoir temporel) de Henri Bergson (pouvoir spirituel) est alors peu importante. Les deux auteurs publient chez Alcan, éditeur alors monopolistique qui unifie la philosophie française.

Les philosophes restent cependant dominés par rapport au modèle de l'intellectuel illustré par Zola. L'écrivain n'est pas alors un professeur qui doit son prestige à ses titres, sa subsistance aux gages de l'Etat. C'est un bourgeois qui vit de sa fortune personnelle, qui accède à la renommée tant par la reconnaissance de ses pairs que par la publication au sein de maisons d'édition prestigieuses (la NRF, Grasset, etc.), par lesquelles il se fait connaître auprès du grand public cultivé. Bergson a certes largement dépassé l'audience spécialisée de la philosophie. Il est alors considéré comme le modèle indépassable de renommée pour un philosophe universitaire. Cependant comme le montre Anna Boschetti, les jeunes normaliens Sartre et Nizan répudient ces modèles (*les chiens de garde*) et se socialisent par anticipation à l'avant-garde littéraire.

L'action de Jean-Paul Sartre a eu un effet très durable sur le champ philosophique. C'est le modèle accompli de diversification profitable des capitaux. Il accède sans perdre le prestige de ses titres philosophiques à l'avant-garde littéraire, en son saint des saints, les éditions Gallimard. Là, il ouvre son public et son éditeur à la philosophie. La collection *Bibliothèque de philosophie* qu'il fonde avec Maurice Merleau-Ponty attire à elle les oeuvres les plus importantes, constitue un modèle pour la création des autres collections de Gallimard. La boutade « *je serais Sartre sinon rien* » de la génération suivante est tout à fait intéressante. Elle signifie que Sartre avait aboli le fossé entre professeur et écrivain, qu'il constitue le nouveau modèle de l'excellence intellectuelle. Avec Sartre, le modèle de l'intellectuel diplômé va supplanter celui de l'écrivain bourgeois dilettante. Se faire éditer chez Gallimard est devenu le symbole de la consécration intellectuelle pour un philosophe. Michel Foucault essaye d'ailleurs de publier en 1960 sa thèse d'Etat *Folie et déraison (Histoire de la folie à l'âge classique)* chez Gallimard. « *Michel Foucault propose son travail à Brice Parain, qui pouvait le publier chez Gallimard. Il est assez confiant, d'autant que Brice Parain a publié les ouvrages de Georges Dumézil, mais on se souvient que Claude Lévi-Strauss a dû trouver refuge chez Plon, après le refus de Brice Parain d'éditer Les structures élémentaires de la parenté. Michel Foucault se heurte au même refus catégorique. Jean Delay lui propose alors sa collection aux PUF, mais Michel Foucault « aimerait justement que son livre échappe au ghetto des thèses* ». Il souhaite suivre sur ce plan la voie empruntée par Lévi-Strauss qui, avec *Tristes Tropiques*, a réussi à dépasser le cénacle des spécialistes pour atteindre plus largement le grand public intellectuel. Michel Foucault tente sa chance chez Plon où il connaît Jacques Bellefroid, qui donne à lire sa thèse à l'historien Philippe Ariès, directeur de la collection *Civilisations d'hier et d'aujourd'hui*. »⁵⁷

L'attraction du pôle médiatique a été plus ou moins importante au cours de la période selon le fonctionnement du champ philosophique, de l'importance et des modalités de la concurrence en son sein.

⁵⁷François Dosse, *Op. Cit.*, p. 186.

Probabilités d'accès à	Agrégation (et CAPES)	Cadre B (assistant, maître assistant)/sachant agrégation	Cadre A (Maître de conférence, professeur)/ sachant Cadre B	Conséquences
Né avant 29	« Moyenne »	« Moyenne »	« Moyenne »	Fonctionnement normal du corps, édition spécialisée
Né entre 30-41	« Forte »	« Forte »	« Faible »	Contestation, reconversion sciences humaines, contournement, éditeurs contestataires
Né entre 41-51	« Forte »	« Faible »	« Moyenne »	Reconversion édition-presse, essayisme, nouvelle philosophie
Né entre 51-61	« Faible »	« Faible »	« Moyenne »	ENA, lycée, abandon de la discipline.
Né entre 61-71	« Moyenne »	« Moyenne »	« Moyenne »	Retour à un fonctionnement plus normal du corps, édition spécialisée

Tableau n°12 : Probabilités d'accès au divers titres par génération et conséquences éditoriales.

Le tableau ci-dessus résume la théorie du goulot d'étranglement que nous avons esquissée dans un autre travail⁵⁸. Nous avons repris l'idée émise par Pierre Bourdieu, d'une influence importante des probabilités d'accès aux diverses places d'un champ pour expliquer la structuration d'un champ. A un recrutement traditionnel stable au sein de l'université, où l'agent pouvait anticiper une probabilité et un temps d'attente stables d'accéder à tel ou tel niveau de carrière, va succéder un recrutement beaucoup plus heurté, qui va contrevenir aux attentes des individus. On peut mettre en évidence un goulot d'étranglement qui se déplace et modifie la physionomie du champ tout au long de la période. Il explique la constitution de générations dans le champ philosophique qui ont connu les mêmes difficultés à une étape donnée de leur carrière et ont une probabilité plus ou moins grande d'adopter telle ou telle stratégie.

Le goulot d'étranglement se situe comme le montre Pierre Bourdieu dans les années 50-60 entre cadres B et cadres A. Les modalités de recrutement restent traditionnelles et parcimonieuses pour ces derniers, alors que pour faire face à l'augmentation du nombre d'élèves, elles gonflent la catégorie des professeurs du secondaire et des assistants universitaires. Les assistants rejoignent d'autant plus volontiers la contestation des étudiants qu'ils contestent une université qui ne leur donne pas de places correspondant à leurs attentes. Ils investissent les institutions de contournement (Paris VIII, EHESS, CNRS). Du point de vue éditorial, cette génération s'éloigne (dans la mesure où elle en a la possibilité) des éditeurs professionnels et essaye de capter l'attention du public intellectuel par des théories contestataires. Les symboles les plus représentatifs de ces stratégies éditoriales sont les éditions *Minuit* et *Maspero*. Les facultés embauchent beaucoup pendant les deux années consécutives à

⁵⁸Chatel (Frédéric), Godechot (Olivier), *Les professeurs de philosophie entre champ et corps, pour un regard sociologique*, Mémoire ENSAE de sociologie sous la direction de Rémi Lenoir.

1968, mais le recrutement se tarit brusquement ensuite, tant pour des raisons de démographie interne (structure d'âge des professeurs) que de démographie externe (stagnation et baisse des effectifs étudiants en philosophie). Les nombreuses promotions d'agrégés ne trouvent pas de postes dans les facultés et certains reconvertissent leurs capitaux dans des secteurs, où leur titre d'agrégé de philosophie conserve de la valeur comme la presse et l'édition. L'audience spécifiquement universitaire est négligée au profit du grand public. L'éditeur qui symbolise le mieux cette médiatisation de la philosophie est *Grasset*, qui accueille les ouvrages des *nouveaux philosophes*. Enfin la réforme Haby a fortement diminué le nombre de postes aux concours et l'attrait de la discipline. On peut considérer que les élèves qui passent l'agrégation entre 1977 et 1985 sont « sacrifiés ». Après 1985 une certaine stabilisation des chances d'accéder aux divers postes semble s'opérer – au profit des normaliens essentiellement dont l'accès à l'université est garanti par des statuts dérogatoires comme l'AND (allocation normalien doctorant) en 1985 et le statut d'AMN (allocataire moniteur normalien) en 1989. Ce que l'on peut considérer comme une résorption du goulot d'étranglement entraîne un retour à un fonctionnement du champ universitaire plus traditionnel, avec le recours à des éditions plus spécialisées (PUF). Bien entendue, cette présentation par génération est très simplificatrice. Il s'agit d'un déterminisme probabiliste. L'espace des positions reste ouvert aux stratégies mais celles-ci sont affectées d'une probabilité déterminée. Enfin à un même moment coexistent plusieurs générations dans le champ philosophique ce qui rend l'analyse encore plus complexe.

B. Les réservoirs de manuscrits et de main d'oeuvre

Les éditeurs disposent de réservoirs de main d'oeuvre pour la production de livres philosophiques, main d'oeuvre largement subventionnée par l'Etat.

1. Les thèses

Le cursus universitaire produit des travaux finis, les thèses, qui ont en apparence directement la forme d'un livre. Leurs auteurs sont en situation de demander la publication de leurs travaux. Jusqu'en 1969, les thèses d'Etat devaient obligatoirement être publiées pour être soutenue. Pour certains, la publication de la thèse d'Etat constituait l'étape stratégique pour se faire remarquer tant dans l'Université que dans le monde éditorial (cf. Foucault, Lévi-Strauss). Mais pour beaucoup cette obligation était très coûteuse. Les éditeurs étaient difficiles à trouver et beaucoup devaient se résoudre à publier leur thèse à compte d'auteur. C'est pourquoi l'arrêté de juillet 1969 a confié à l'*Atelier National de Reproduction des Thèses* de Lille le soin de reproduire les thèses d'abord en offset puis sous forme de microfilm (plus pratique pour le stockage et le prêt interbibliothécaire).

Les thèses étaient extrêmement coûteuses à publier en raison du respect scrupuleux des critères universitaires et de l'étroitesse du marché. Le fait que les thèses ne puissent être

remaniées pour l'édition publique constituait une contrainte supplémentaire. A partir de 1969, le nouveau régime permet aux éditeurs d'utiliser les thèses avec plus de souplesse. Des travaux fouillés leur sont spontanément envoyés à partir desquels ils peuvent envisager plusieurs formes d'édition. Soit ils publient la thèse et lui font subir au préalable des travaux de réécriture et d'élagage plus ou moins importants. Soit ils commandent un ouvrage plus succinct sur le même thème sous la forme d'une monographie, d'un manuel ou d'un précis. La publication d'une thèse est un investissement assez lourd dont la rentabilité est aléatoire, le seuil de rentabilité n'étant pas toujours atteint au bout d'une année. Elles sont cependant une source de revenus dans la mesure où l'auteur acquiert une renommée, où le sujet est au programme d'un concours ou d'intitulés d'UFR, où l'auteur est fidélisé et publie ensuite des ouvrages d'introduction et des essais plus rentables dans la même maison.

La suppression de la thèse d'Etat à partir de 1984, tend aussi à réduire le nombre d'ouvrages prêts à être publiés. Les thèses d'Etat demandaient souvent autour de dix ans de travail et étaient souvent mieux « finies » que les thèses de nouveau régime actuel. Jean-François Courtine semble confirmer cette tendance.

« – Au niveau des thèses, vous en publiez plutôt plus ou plutôt moins ?

– En un sens je dirais plutôt moins. Dans le temps, il y avait moins de thèses, mais il arrivait que les thèses soient pratiquement toutes publiables en l'état sans changements considérables. Il apparaît maintenant que devant une thèse intéressante éditorialement, il faut demander à l'auteur de retravailler beaucoup plus pour en faire un livre. Parmi les thèses acceptées telles quelles, il y en a moins. »

A partir de 1970, on dispose d'un catalogue des thèses soutenues, au classement assez pertinent. Nous avons relevé les auteurs des thèses en 1972, 1978, 1984 et 1989 et nous avons comparé avec le fichier des livres publiés (BNF) pour voir quelle était l'évolution des publications de thèses. 26 sur 75 des thèses soutenues en 1972 ont été publiés, 14 sur 76 pour celles de 1978, 9 sur 129 pour celles de 1984 et 16 sur 106 pour 1989. Le retard moyen à la publication est en général de trois ans. La publication des thèses suit avec retard la tendance que nous avons observée pour l'ensemble du livre philosophique. Les années 1979 et 1984 sont des années moins propices à la publication. La conjoncture plus favorable à partir de 1989 permet un retour de la croissance du nombre de thèses publiées.

Charles Soulié a mené le même genre d'enquête sur un échantillon un peu plus important que le nôtre, à savoir les thèses soutenues entre 1984 et 1992. A partir de cet échantillon plus étoffé, on peut mettre en évidence les caractéristiques d'une thèse publiée. 23% des thésards français arrivent à faire publier une thèse, 26% des hommes contre 17,8% des femmes, 52% des normaliens y arrivent contre 20% des non-normaliens, 43,4% des agrégés contre 16% des non agrégés, 38% des docteurs d'Etat contre moins de 20% des autres. Un certain nombre de caractéristiques universitaires et sociales favorisent donc la

publication. On peut trouver plusieurs raisons à cela. Ce sont les personnes qui ont le plus de chance de faire une carrière universitaire qui mettent en oeuvre les stratégies les plus élaborées pour se faire publier. Les éditeurs, directeurs de collections sont aussi sûrement sensibles à l'information contenue dans les titres sur la qualité intrinsèque et sociale du travail. D'ailleurs les personnes qui ont un directeur bien placé publient plus facilement que les autres. 25% des étudiants ayant un directeur masculin ont publié contre 13% ayant un directeur féminin, 32% des étudiants ayant un directeur faisant partie d'un jury d'agrégation contre 21,7% des autres. Dans notre fichier, les deux thèses publiées par des élèves d'Henri Gouhier l'ont été dans la collection qu'il dirigeait chez Vrin, la *Bibliothèque d'histoire de la philosophie*. Un jeune maître de conférence que nous avons interrogé dans le cadre du travail que nous avons effectué précédemment, nous a expliqué que c'est un membre du Conseil National des Universités qui avait remarqué son travail lors des commissions d'habilitation au poste de maître de conférence et qui lui avait proposé de le publier dans le cadre de la collection qu'il dirigeait.

La nature du sujet choisi influe sur les possibilités de publication. 16% des thèses portant sur un auteur canonique l'ont été, 29% des thèses portant sur un auteur non-canonique avant 1900, 26,5% des thèses sur un auteur d'après 1900 et 22,5% des thèses qui ne concernent pas l'histoire de la philosophie. La sous-représentation des thèses portant sur un auteur canonique est due à la concurrence des ouvrages déjà publiés sur ces auteurs. La carrière idéale en philosophie est de faire sa maîtrise sur un auteur canonique pour préparer son agrégation et faire sa thèse sur un auteur mineur pour pouvoir se faire publier et s'imposer au sein de l'université comme spécialiste d'une question méconnue.

Parmi les thèses publiées, il n'est pas étonnant de les retrouver chez les éditeurs spécialisés en philosophie, PUF et Vrin : 23% le sont chez le premier, 18% chez le second. Si l'on compare avec nos résultats, il semble que les PUF ont renforcé sensiblement leur présence au cours des années 80. En 1973, et 1979 ils ne publiaient quasiment aucune thèse. Les deux éditeurs s'intéressent principalement aux thèses d'histoire de la philosophie, Vrin surtout avant 1900 et PUF après 1900. 6% des thèses publiées le sont au Cerf, 4% dans des Presses universitaires, 3,5% à l'Harmattan et chez d'autres éditeurs. Ces éditeurs non spécialisés publient surtout des thèses qui ne sont pas de l'histoire de la philosophie.

Les thèses sont donc un réservoir de manuscrits particulier pour les éditeurs. Même si l'auteur, dans une situation de dépendance forte à l'égard de l'éditeur, ne peut imposer beaucoup de conditions, la thèse reste chère et risquée à publier. La publication des thèses dépend assez largement des anticipations des éditeurs sur l'ensemble du marché. Anticipations déterminées à la fois à court terme par la vente des autres ouvrages du même domaine et à long terme par la viabilité de la discipline. C'est pourquoi quand la discipline semble menacée

d'extinction (réforme Haby), la rentabilité à long terme des thèses semble alors compromise, et le nombre de thèses publiées diminue.

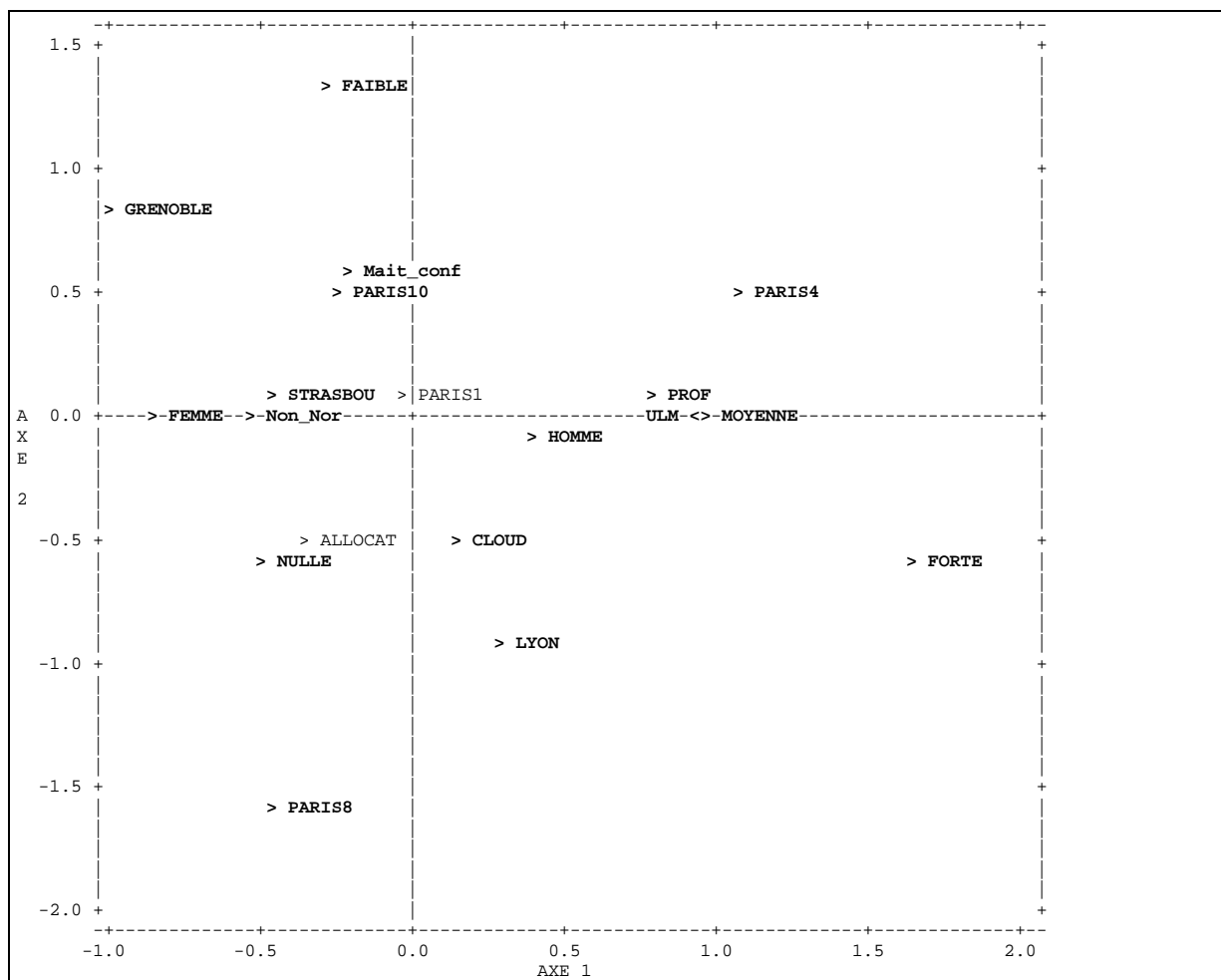
2. Faculté de publier des facultés

Les facultés constituent le principal foyer de recrutement d'auteurs universitaires. Alors qu'ils étaient assez importants au dix-neuvième siècle, les écrivains-philosophes sans titres universitaires sont devenus très rares. Cependant le titre universitaire, l'enseignement dans une faculté n'est pas neutre. Nous avons essayé de marquer les grandes évolutions du champ intellectuel dans le chapitre précédent. Nous avons remarqué que des oppositions sociales et intellectuelles traversaient ce champ. Nous avons vérifié l'importance de ces oppositions pour la période actuelle : nous avons cherché sur *Electre* les publications⁵⁹ des professeurs dont le nom apparaissait sur les plaquettes de présentation des UFR de philosophie des facultés de Paris I, Paris IV, Paris VIII, Paris X, Strasbourg; Lyon, Grenoble.

On retrouve les propriétés sociales que nous avons mises en évidence pour les thèses. Une analyse factorielle de correspondance⁶⁰ permet de résumer les principales propriétés :

⁵⁹Ce peut être aussi les traductions et les préfaces.

⁶⁰Nous rappelons que l'analyse factorielle de correspondance est une technique de traitement des tableaux multidimensionnels. Il s'agit de trouver le sous-espace qui déforme le moins le nuage de points, sur lequel on le projette. Si deux points sont proches sur le premier plan, ceci veut dire que ce sont des variables qui en moyenne ont des profils semblables (des statistiques supplémentaires en annexe permettent de vérifier la pertinence des projections).

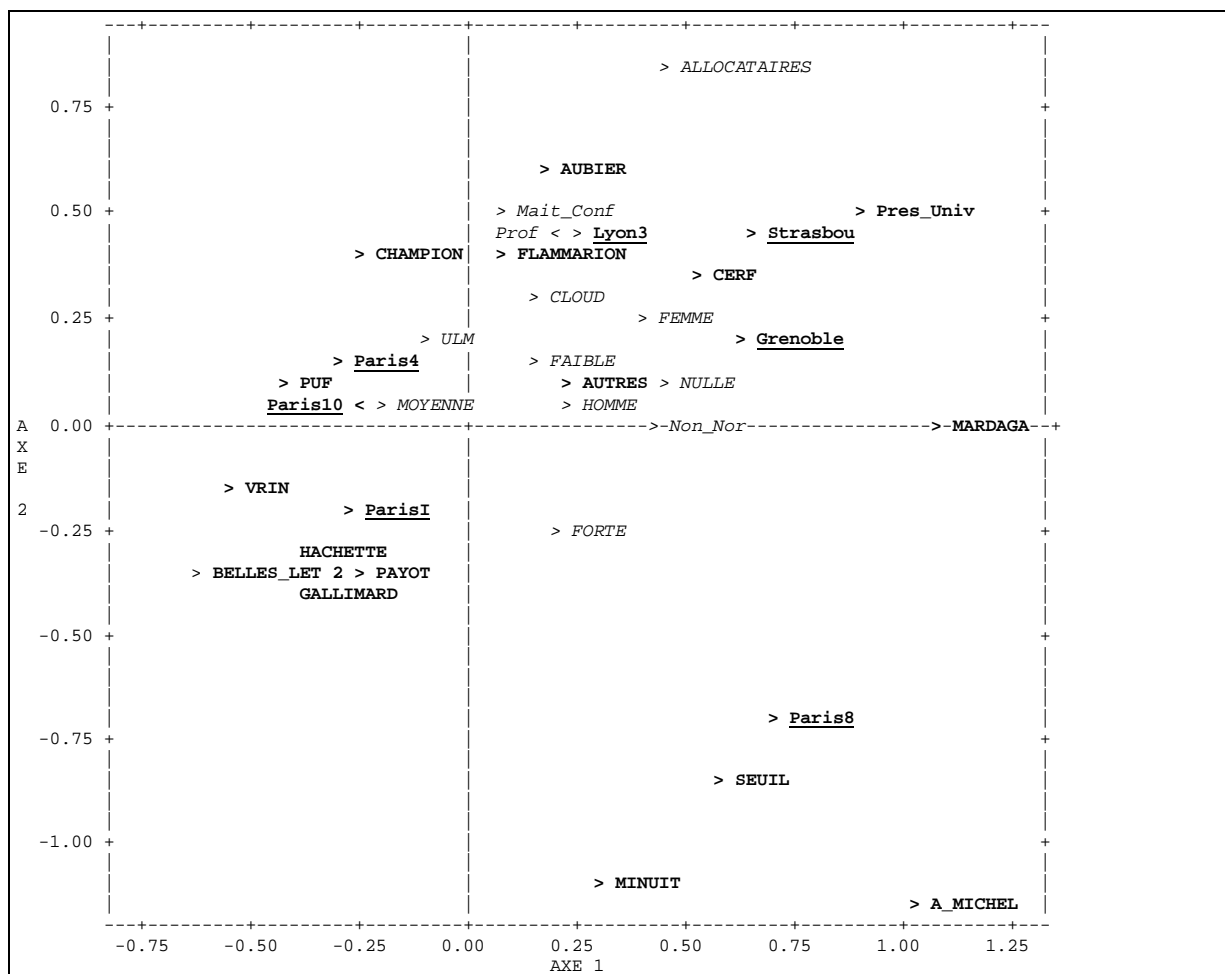


Graphique n°13 : AFC, caractéristiques des auteurs universitaires et publication.

Le plan ci-dessus permet de mettre en rapport les contributions à l'édition : nulle, faible (entre 1 et 3 livres), moyenne (4 à 7 livres) et forte (plus de 8 livres) et d'autres caractéristiques sociales. Ainsi les maîtres de conférence, les allocataires ont moins publié que les professeurs. Ceci ne surprendra pas puisque l'importance des publications dépend de l'âge. Par contre, il peut être intéressant de voir que les femmes publient moins que les hommes, les non-normaliens moins que les normaliens de Fontenay-Saint-Cloud et a fortiori d'Ulm et surtout que les universités ne sont pas égales devant la publication. Grenoble et Strasbourg ont une contribution à l'édition soit faible soit nulle, les universitaires Paris IV ont en général une contribution « moyenne » à l'édition. Paris I et Lyon occupent une position intermédiaire entre les publications importantes de Paris IV et les publications faibles des facultés dominées de province. La situation de Paris VIII est un peu paradoxale. Le point est situé sur le graphique entre les « contributions nulles » et les « contributions fortes ». Ceci peut s'expliquer par le fait qu'un certain nombre de ces membres (les plus prestigieux) ont réussi à se faire une renommée souvent en développant des options originales et contestataires (pôle spirituel) et à publier beaucoup tandis que les autres membres sans renommée, dans une université suspecte et dominée, ont beaucoup plus de difficultés à publier.

Etant donné que l'appartenance à l'université jouait sensiblement sur la contribution à la publication, nous avons procédé à une deuxième analyse de correspondance dont les individus sont les universités et les variables actives les principaux éditeurs pour voir si l'appartenance universitaire était corrélée à l'appartenance éditoriale. Effectivement, on peut voir dans le tableau ci-dessous que les universités parisiennes dominantes (Paris I, IV et X) éditent chez PUF et Vrin, tandis que les universités de province publient plutôt dans des presses universitaires locales, ou chez des petits éditeurs moins spécialisés comme Mardaga ou le Cerf. Paris VIII se distingue nettement des autres facultés en publiant plus spécifiquement au Seuil, chez Minuit ou Albin Michel. Les deux premiers éditeurs étaient très liés dans les années soixante-dix au milieu vincennois. Minuit publiait Deleuze, Lyotard, Châtelet, etc., le Seuil a publié les lacaniens dans la collection *Le champ freudien*, et des philosophes de la mouvance structuraliste au sein de la collection *L'ordre philosophique* de François Wahl. La présence d'Albin Michel s'explique en partie par l'arrivée de la collection *La bibliothèque du collègue international de philosophie*, qui publie les travaux du collège, et dont les membres sont souvent originaires de Paris VIII. De manière générale sous l'impulsion de Richard Figuier, le secteur sciences humaines d'Albin Michel mène depuis quelques années une politique dynamique d'ouverture vers le « pôle spirituel » de la philosophie.

Il faudrait pour être plus précis faire le même travail pour plusieurs époques de la période étudiée. Les sources sont un peu plus difficiles à obtenir. Nous pensons cependant que les grandes lignes d'opposition n'ont pas changé au cours de la période, voire qu'elles étaient plus fortes notamment à la fin des années 60, alors que Minuit, Maspero, Vincennes s'opposait au pôle Sorbonne, PUF, Vrin. Il nous reste à comprendre comment cette partition de l'espace éditorial et universitaire s'effectue.



Graphique n°14 : AFC, Universités et éditeurs, (en gras les variables actives).⁶¹

3. Autres sources

Le CNRS

Il existe actuellement un à deux postes de philosophie par an au CNRS, le nombre de chercheurs s'établit autour de la cinquantaine. En tant que membres du CNRS, ils ont obligation de chercher et de publier le résultat de leurs recherches. Une des finalités du CNRS est donc la production de manuscrits. La tendance générale au CNRS semble plutôt la production d'articles dans des revues spécialisées, financées et contrôlées par le CNRS que la production de livres. D'autre part beaucoup sont enseignants chercheurs, ce qui nous laisse penser que le profil éditorial ne diffère guère du profil universitaire.

Le lycée

Jean-Louis Fabiani remarquait qu'au début du siècle les professeurs de lycée publiaient très peu. Cette propriété est toujours vérifiée pour notre période. Elle semble plus liée à la

⁶¹Les points en gras soulignés sont des individus, les points en gras sont les variables actives, et les points en italiques sont les variables supplémentaires.

place dominée du lycée dans le champ intellectuel qu'aux propriétés des membres de l'université. En effet, à la fin des années soixante-dix, lorsque les postes s'étaient considérablement raréfiés, les professeurs recrutés étaient essentiellement des normaliens, normaliens qui se sont retrouvés par la suite à travailler dans des lycées. Leur contribution à l'édition est beaucoup plus faible que celles des autres générations de normaliens. Au lycée, une position dominée intellectuellement, un emploi du temps chargé, et un programme strict et répétitif laisse peu de temps pour une réflexion spécialisée susceptible d'aboutir à une publication. Au contraire les enseignants des universités disposent d'un temps de recherche plus important et organisent leur cours en fonction de leur sujet de recherche et vice-versa. Le lycée fournit cependant une main-d'oeuvre importante pour les ouvrages de vulgarisation. Les éditeurs scolaires, comme Hatier pour ses *Profils*, passent ainsi des commandes auprès des professeurs de lycée pour la rédaction d'ouvrages destinés aux élèves du secondaire. Les éditeurs scolaires aiment confier la direction d'un manuel à un inspecteur général ou régional, car celui-ci peut le conseiller aux professeurs et il est susceptible de trouver facilement des collaborateurs parmi ceux-ci.

Les professeurs de classe préparatoire occupent une place intermédiaire entre les professeurs de terminale et ceux de la faculté. Ils disposent de plus de temps et de latitude dans la définition de leur cours et donc de leurs recherches. Ils sont souvent sollicités par les éditeurs pour contribuer aux manuels de classe préparatoire ou de premier cycle. La mention « professeur de classe préparatoire » sur le manuel est mise en évidence comme un signe de clarté, de qualité et d'efficacité de la synthèse.

II. Les instruments de recrutement et de production

A. Les collections, lieu de rencontre des stratégies

1. L'enjeu éditorial des collections

Le concept de collection, comme catégorie éditoriale, se généralise à la fin du dix-neuvième au cours des transformations de l'édition en raison de la diversification des produits des éditeurs et de la croissance de la taille des maisons d'édition. La collection permet de donner une unité aux objets que l'on met sur le marché. Les premières collections prennent d'ailleurs le nom de *Bibliothèque* (en philosophie la plus célèbre est la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* créée à la fin du dix-neuvième siècle par Félix Alcan), comme si pour avoir une bibliothèque cohérente il fallait acheter tous les ouvrages que la collection comprend. Argument de vente, instrument de fidélisation du public auprès duquel on s'engage à fournir certaines caractéristiques de fabrication, de genre et de qualité, la collection est aussi devenue un argument économique dans l'organisation de la production éditoriale. Elle permet d'externaliser une partie de la tâche éditoriale et de la confier à des éléments du champ

philosophique qui ont tout intérêt à maîtriser ces instruments de contrôle du champ et qui exercent ces fonctions sans quasiment être dédommagés. En général, les directeurs de collection reçoivent 1 à 2% de droits sur les livres vendus dans leur collections. Emmanuel Mounier⁶², en 1934, signe un contrat avec Ferdinand Aubier pour développer la collection *Esprit*, pendant de la revue publiée chez Desclée de Brouwer. Les auteurs touchent 8% de droits, et le directeur de collection 2%. La collection s'arrête au bout de 8 titres, à cause de la mévente et aussi de la mésentente entre Mounier et ses collaborateurs. Il leur avait parlé en effet de 10% de droit d'auteurs sans signaler qu'il fallait déduire 2% pour le directeur. Mounier était en outre en négociation chez Gallimard – maison beaucoup plus prestigieuse – pour développer une autre collection.

Interrogé sur le coût d'un directeur de collection, Louis Audibert répond aujourd'hui :

« – Un directeur de collection c'est quelqu'un qui reçoit une rémunération pour chaque livre qu'il apporte. Et en plus il a des droits sur la vente de ses livres. Si la vente de ce livre est un succès, il est récompensé largement. »

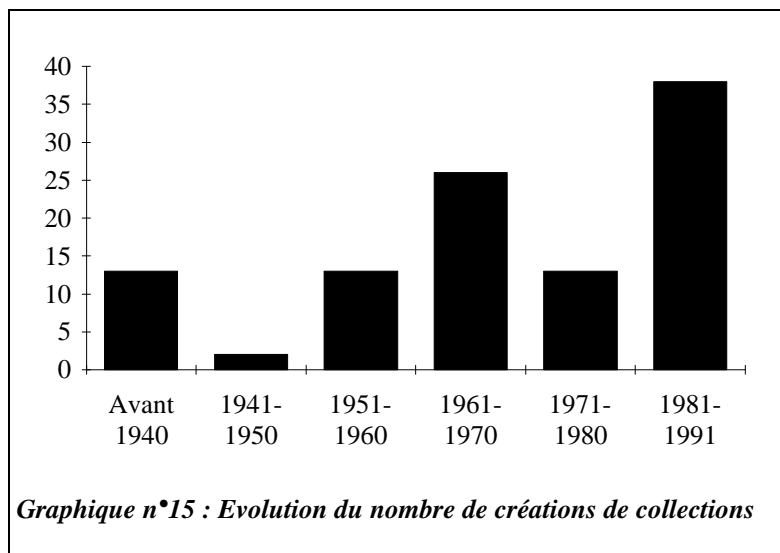
La collection permet donc d'externaliser à peu de frais une partie du travail éditorial. Le directeur s'occupe du choix des manuscrits, du recrutement des auteurs, travail d'autant plus difficile pour un éditeur que le milieu est spécialisé. Pour les commandes, les traductions, les ouvrages collectifs il a une connaissance du milieu qui lui permet de repérer les auteurs, et de leur passer commande. Bien souvent s'agit-il d'ailleurs de commandes informelles qui ne se présentent pas sous la forme dénudée d'un « contrat capitaliste » mais qui passe par les formes subtiles de l'échange personnel, du don/contre-don : « *Dire à Untel, cela serait bien si vous faisiez cela* » (Jean-François Courtine)...

La collection est bien souvent l'unité de compte de la maison d'édition. Les livres sont en effet des produits risqués. L'ajustement ne peut vraiment se faire par les prix pour des raisons économiques, institutionnelles et sociales, il se fait alors par les stocks avec des risques importants de surproduction. Chaque livre a une probabilité spécifique de succès ou d'échec. L'échec d'un livre n'est pas un bon indicateur pour savoir si ce genre de livres peut connaître un succès ou non. La collection est une unité de produits semblables à partir de laquelle on peut se faire une idée du marché potentiel des ouvrages. Aussi de nombreux éditeurs ont l'habitude de compenser les pertes d'un livre par les recettes d'un autre. L'idée de pratiques compensatoires entre ouvrages peut être la source d'ambiguïtés. En effet il peut y avoir compensation a priori ou compensation a posteriori. Nous considérons qu'il y a compensation a priori si l'éditeur élabore le projet cohérent de publier un ouvrage qu'il sait ne pas devoir être rentable dans l'horizon de temps habituel, qu'il s'agisse d'investissement à beaucoup plus long terme, ou bien d'ouvrages de prestige pour satisfaire le prosélytisme culturel de l'éditeur et/ou

⁶²Ces renseignements ont été relevés par Valérie Tesnières in *Les éditions Montaigne, Ferdinand Aubier éditeur, 1924-1940*, Thèse de l'Ecole Nationale des Chartes, Paris [1983].

qui serve de coup publicitaire pour attirer les auteurs et les lecteurs (« *Il a publié un ouvrage difficile...* »). Ce type d'investissement risqué est particulièrement valorisé par les auteurs comme relevant d'une politique courageuse. Minuit a symbolisé dans les années 50 et 60 cette stratégie de la difficulté, stratégie qui s'est révélée finalement payante (le cas le plus connu est Beckett). Gallimard a mené aussi assez systématiquement une politique de recrutement d'auteurs. Les auteurs ont toujours tendance à surestimer les « politiques courageuses » du passé et à déplorer les politiques de rentabilité à tout prix du présent. Cependant, il est vrai que la tendance dans l'édition est de publier essentiellement des ouvrages qui pourraient devenir rentables dans un horizon court ou assez court (pour la philosophie deux ou trois ans) et d'éviter les ouvrages de long terme, ce qui n'empêche pas le cas échéant de mener une politique de compensation a posteriori entre ouvrages de la même collection.

Il n'est donc pas étonnant que les collections et les projets de collection abondent et se renouvellent rapidement, même si l'essentiel de la production se fait au travers d'une dizaine de grandes collections. Au lancement, une collection affiche des objectifs ambitieux, un nombre de parutions annuelles élevé, des tirages importants, et se fonde parfois sur un manifeste éditorial-philosophique (cf. les manifestes en annexe). Au bout de plusieurs années, soit la collection a réussi à trouver son public et elle continue son activité, soit le public n'est pas trouvé, ou le renouvellement des auteurs et des sujets ne se produit pas, et la collection arrête de produire et ne subsiste qu'à l'état de stock.



A deux reprises au cours de la période, le magazine professionnel *Bulletin du livre* en 1968 et *Livres Hebdo* en 1991 recensent les collections de philosophie actives sur le marché et donnent pour la plupart l'année de création. Le graphique ci-dessus permet de cerner la politique éditoriale au cours de la période. Ces deux recensements sur-représentent

les années 66-68 (14 collections) et 90-91 (15 collections), puisqu'elles détaillent l'ensemble des collections qui se montent et qui feront long feu, alors que nous ne les avons pas pour les autres périodes. Cependant, le fait même que la revue professionnelle les recense montre la fébrilité de l'activité éditoriale de l'époque. On retrouve ainsi les constats que l'on avait pu faire sur la production de titres au cours de la période. La restriction du nombre de collections est peut-être en partie une réponse à un affaiblissement de la demande. Mais elle est peut-être

aussi le résultat d'une appréciation générale sur la discipline et son évolution. La réforme Haby (1974-1975), qui menaçait l'enseignement philosophique dans le secondaire, a introduit ainsi des anticipations défavorables sur l'évolution de la discipline et de nombreux éditeurs ont apparemment désinvesti comme les PUF. C'est le constat de Jean-François Courtine :

« Ces douze dernières années ont été très favorables à la philosophie, si on compare avec les années 70. Beaucoup d'éditeurs, à commencer par les PUF, fermaient alors à tour de bras les collections de philosophie, pensaient que c'était terminé, qu'ils allaient s'enfermer dans un petit ghetto éditorial sans réussir à trouver un public plus large. Et ils publiaient des Sciences Humaines, de la psychanalyse, etc.. Puis ce pari là s'est trouvé totalement erroné et on voit bien que les collections se sont multipliées, se sont rajeunies. Même chez Vrin, qui n'est pas la maison la plus entreprenante, des nouvelles collections se sont créées. »

Michel Prigent donne une autre vision de cette période. Les PUF loin de se désengager auraient privilégié au contraire les projets éditoriaux longs :

« J'ai le sentiment – il faudrait vérifier les chiffres – que beaucoup d'éditeurs se sont plus ou moins désengagés à ce moment-là [lors de la réforme Haby] de la philosophie, par crainte que le public ne s'amenuise. C'est à ce moment-là qu'on a pris exactement l'option contraire, c'est-à-dire à ce moment-là qu'on a pris l'option et de l'Encyclopédie Philosophique et de l'objet que j'aurai pu citer, Le Dictionnaire des Philosophes, dont nous venons de publier la deuxième édition. »

La baisse du nombre de collections au cours des années 70 est un phénomène assez certain. Mais la divergence de ces points de vue nous permet de voir que la production des livres et de collections n'est pas un simple effet d'ajustement à la demande constatée sur le marché. Nous verrons certes en troisième partie que la demande baisse dans les années 70. Mais il est aussi possible que les éditeurs aient surréagi à la baisse de la demande. Or le marché du livre est un marché où l'offre est très active. La demande est dispersée, informulée, inconsciente. Elle ne « s'actualise » qu'une fois qu'un ouvrage ou une collection effective sur le marché peut en devenir l'objet. Parce que la philosophie n'était plus à la mode, parce que les médias, les intellectuels, en parlaient moins, une offre peut-être insuffisante a fourni moins d'objets à une demande diffuse qui pourtant subsiste. Cette surréaction est peut-être plus manifeste pour les éditeurs généralistes. Dans les collections généralistes de *Sciences Humaines*, l'on est très sensible à « l'air du temps ». Si l'air du temps est plus favorable à l'histoire (nouvelle) et aux sciences humaines, c'est autant de titres en moins pour la philosophie.

Depuis 1985, la période est très favorable à la création de collections. On pourrait presque parler d'activisme, d'activisme qui justifie une approche du marché où l'offre joue le rôle moteur :

« La création de collections nouvelles n'induit pas un essoufflement ou un effritement. Il y a une vivacité, j'allais dire il y a une « démultiplication cellulaire » – si vous me permettez la métaphore biologique – extrêmement forte, qui porte des collections nouvelles, et qui couvre des champs. » (Michel Prigent).

2. Les diverses formes de collections

Toutes les collections ne sont pas semblables. On peut faire une première typologie en fonction de la composante disciplinaire et une deuxième en fonction de la nature de la direction.

On peut distinguer les collections de sciences humaines généralistes, et les collections spécialisées en philosophie ou dans tel ou tel domaine de la philosophie. Il est assez frappant que les éditeurs choisissent presque toujours des philosophes pour diriger des collections de sciences humaines. La philosophie conserve donc sur le marché éditorial ses attributs de « *discipline reine* ». Dirigées par des philosophes, ces collections sont d'autant plus tentées de favoriser des textes philosophiques par rapport à ceux d'autres disciplines.

La nature du statut du directeur de collection a souvent un effet sur la nature de la collection. Certaines collections ont des directeurs littéraires à plein temps, d'autres des directeurs à mi-temps, d'autres enfin ont des directeurs de collection au sens traditionnel du terme, qui le plus souvent occupent des positions au sein de la faculté. Ces différences statutaires ne concernent pas seulement la nature des revenus versés au directeur de collection mais aussi son degré d'intériorisation des contraintes éditoriales et universitaires. Les collections à directeur universitaire sont généralement des collections spécialisées d'histoire de la philosophie. Les collections intellectuelles, plus charismatiques, fonctionnent en réseaux autour d'un intellectuel intermédiaire souvent employé à mi-temps, qui fait le pont entre un pôle spécifique du champ intellectuel et un pôle du champ éditorial (ce type de directeur serait Pierre Nora). Les directeurs littéraires à plein temps intègrent parfaitement les responsabilités et les contraintes éditoriales. Ils sont souvent directeurs des collections à forts rendements comme les collections de poche ou les collections d'essais à succès comme celles de Grasset ou de François Bourin. La nécessité de couvrir tous les champs de la production rentable les rend moins intellectuellement engagés que ceux décrits précédemment.

Collections spécialisées

Il est très avantageux pour un éditeur qui a des collections de philosophie spécialisée de choisir pour ses collections un universitaire qui occupe une position de pouvoir et de surplomb au sein de l'université française. Ainsi le profil type des directeurs de collection des PUF ou Vrin est constitué par des hommes, professeurs, normaliens et de la Sorbonne. Ceci concorde avec l'orientation éditoriale des auteurs. Si les directeurs de collection acceptent si facilement une charge si lourde, ce n'est généralement pas pour des motivations économiques.

« Je pense que si l'on faisait un calcul entre le temps consacré et la rentabilité, alors le résultat serait alors absolument désespérant. C'est probablement différent lorsque l'on est directeur littéraire à plein temps ou à mi-temps. A ce moment là cela devient un métier. Mais les directeurs de collection sont payés par un forfait très léger, ou bien c'est un pourcentage des ventes et cela

représente une ressource tout à fait marginale. Ce n'est pas par souci économique que l'on peut accepter des responsabilités de ce genre. » (Jean-François Courtine).

La passion, la volonté de mettre en oeuvre certains projets philosophiques sont plus souvent évoquées pour rendre compte de cette position. Celle-ci est aussi plus trivialement motivée par la structure de l'économie du pouvoir au sein de l'université française. Le contrôle de l'édition, c'est aussi le contrôle de la reproduction universitaire en permettant aux prétendants aux postes de publier leurs travaux. Toutefois le centre du champ philosophique est plutôt constitué en corps, les directeurs de collection semblent soucieux de respecter les équilibres en son sein, de ne pas transformer la collection en écurie pour telle ou telle mouvance. Le critère est le sérieux disciplinaire.

Au départ, nous pensions que les options philosophiques et politiques importaient beaucoup dans la définition des collections universitaires. En fait il s'agissait d'une prénotion, comme le montre les propos du père Marcel Régnier⁶³ (jésuite et directeur de la *Revue des archives de philosophie*) qui explique assez bien le mode d'être du monde universitaire :

« Président de la fondation [Societas Hegelianas], j'ai remarqué que le deuxième personnage à ma droite était le secrétaire général du parti communiste ouest-allemand. Mais les relations avec cette nouvelle association à dominante marxiste sont excellentes. (...) Nous avons toujours évité les polémiques et nous avons des amis non seulement dans les pays les plus divers, mais aussi dans les courants philosophiques les plus divers. »

Les collections universitaires privilégient le sérieux, la retenue, la compréhension mutuelle, un éclectisme philosophique sous contrainte de respect des canons universitaires et de sa hiérarchie.

Le directeur sert de pôle d'aimantation pour les travaux de ses collègues et de ses élèves, et c'est là le grand avantage de ce type de directeur pour les éditeurs. Comme l'explique Jean-François Courtine *« on a affaire à un très petit milieu universitaire dans lequel, pas tout le monde se connaît mais au bout du compte presque »*. Le directeur de collection peut donc d'autant mieux servir d'aiguilleur dans ce petit milieu.

Soucieux de respecter les critères universitaires de ses pairs, il n'en est pas moins soumis aux contraintes éditoriales. Il propose des travaux à l'éditeur qui dispose. Comme le montre Jean-François Courtine, cette situation oblige à intérioriser les contraintes éditoriales.

«– Parmi les manuscrits que vous sélectionnez, la direction se donne le droit de refuser ?

– Ce n'est pas un droit de veto, mais il est très réel et insidieux. Cela ne m'arrive quasiment jamais pour la bonne raison que j'intériorise l'interdit. Par contre, il y a des contraintes qui sont des contraintes économiques. Un excellent travail qui comporterait une édition savante sur un élève peu connu de Thomas d'Aquin sur un point concernant la connaissance béatifique avec un immense commentaire de 500 pages, ce n'est pas la peine. Ce sera refusé pour des raisons économiques. Il faut

⁶³Rapporté par la Joël Roman, « Les revues de philosophie », *La revue des revues*, n°8, hiver 89-90.

d'autre part faire preuve d'autocensure dans le rythme de ce que l'on propose. Une collection peut publier 3, 4, ou 5 ouvrages par an, elle ne peut pas en publier 12. Le veto, je ne l'ai pas vraiment rencontré, il y a des projets que je n'ai pas pu faire et que j'aurais aimé faire. La direction financière et commerciale a dit : « cela on ne va pas y arriver ». On essaye de discuter avant. Il ne m'est jamais arrivé, et cela serait très gênant, d'avoir un projet ficelé et qu'il soit refusé. Mais en principe, c'est possible. Je ne sais pas ce que je ferais dans ce cas là »

Pendant longtemps, ce type de collection était essentiellement développé aux PUF, chez Vrin et Aubier, qui avaient une politique spécifique en philosophie spécialisée. Le développement de nombreux petits éditeurs qui s'intéressent à la philosophie au cours des années 80 (*Eclat, Millon, Verdier, Actes Sud, TER...*), a permis à ce type de collections de se généraliser et de prendre des profils diversifiés.

Collections intellectuelles

Contrairement aux collections universitaires, les collections intellectuelles entretiennent un rapport problématique avec les normes universitaires. Développées par des individus en marge de l'université (Axelos, Piel, Nora...), elles ont pour vocation de publier pour un public plus large, pour qui le respect des contraintes universitaires est un facteur éventuellement répulsif et elles attirent des auteurs qui veulent prendre place dans le champ intellectuel et qui occupent une position paradoxale vis-à-vis de l'institution. En outre, ces directeurs étaient souvent dans les années 60-70 dans une posture de contestation. Cependant une position critique à l'égard des normes et des canons universitaires ne veut pas dire adoptions des règles de la sphère éditoriale, bien au contraire⁶⁴ : Un certain culte élitiste de la difficulté et de l'opacité était souvent de mise avec les collections intellectuelles.

Ce type de collection joue sur l'équilibre entre le public spécialisé universitaire et le public plus large, équilibre fragile, qui peut être rompu en faveur d'un public ou d'un autre. Dans les années 60, cet équilibre était plus facile à trouver tant à cause des dispositions du champ universitaires que de celles du public. De nombreuses collections prestigieuses se sont développées sur ce modèle, chez les grands éditeurs littéraires comme *Le Seuil, Gallimard*, ou chez de plus petits éditeurs innovants comme *Minuit* ou *Maspero*.

L'idéal pour développer ce genre de collections est de faire appel à un intellectuel de renom comme Sartre, ou Foucault. A part certains auteurs comme Pierre Bourdieu⁶⁵ ou Louis

⁶⁴Athur Dela rapporte que Kostas Axelos prétendait avoir pour règle de ne proposer pour sa collection que les travaux qui avaient été refusés par d'autres éditeurs.

⁶⁵La politique philosophique de Pierre Bourdieu à la tête de la collection *Le Sens Commun*, est tout à fait intéressante. Alors qu'il s'agit d'une collection de Sciences Sociales, Pierre Bourdieu a pris soin de publier des ouvrages de philosophie qui montraient que la sociologie avait des objets, des auteurs (Cassirer, Lucrèce), des fondements communs (le matérialisme, l'épistémologie) avec la discipline mère. Un bruit court même qu'un certain nombre d'ouvrages ont été publiés parce que leurs auteurs pouvaient favoriser l'élection de son directeur au Collège de France (*Individu et communauté chez Spinoza* de Alexandre Matheron (?)). Cette anecdote (à vérifier) qui n'est sans doute pas spécifique à cette collection montre bien la complexité des enjeux de la direction d'une collection.

Althusser qui ont compris l'enjeu institutionnel d'une collection pour favoriser le développement d'une école durable de pensée, les grands intellectuels s'investissent peu dans le travail prosaïque et quotidien de la direction de collection. S'ils inscrivent leur nom sur la collection comme fondateur (*La bibliothèque de philosophie*, de Jean-Paul Sartre, *Des Travaux* au Seuil, de Foucault), ils préfèrent souvent laisser la direction effective à un de leurs épigones ou à un représentant de la maison d'édition, et ils ne gardent qu'un contrôle surplombant sur l'activité de la collection (censure et apport de quelques livres).

Les éditeurs pour développer ce genre de collections ont plutôt eu recours à des intellectuels intermédiaires qui avaient un pied dans le champ éditorial et un autre dans le champ intellectuel et universitaire. Ce sont par exemple Pierre Nora, Jean Piel, Kostas Axelos ou François Wahl... Souvent peu productifs eux-mêmes, ils étaient par contre au centre d'un réseau d'amis et de relations intellectuelles, qui avait pour noyau, une revue, un paradigme intellectuel, ou même une position institutionnelle contestataire (Vincennes, EHESS...). Collections qui fonctionnaient avec une forte cohésion intellectuelle et sociale, elles étaient aussi des lieux où naissaient les polémiques, les engagements. Les auteurs de la collection, liés par des forts liens de solidarité se soutenaient mutuellement en prenant part aux attaques dans des médias à public important (*Le Nouvel Observateur*). Contrairement aux domaines spécialisés, la polémique, l'anathème, les excommunications, les scandales font partie du mode de fonctionnement de ces collections. En effet, les intellectuels ont intérêt à montrer par des frasques qu'ils diffèrent du monde universitaire conservateur, qu'ils n'y sont pas admis et qu'ils ne veulent pas y être admis, qu'ils font partie de l'avant-garde intransigeante et mettent au premier plan l'intelligence critique et non la routine du labeur quotidien de l'histoire de la philosophie. Du côté des éditeurs, la polémique est bonne, parce qu'elle met en avant la hardiesse intellectuelle du directeur, et permet de donner plus de visibilité aux ouvrages. Une polémique dans les journaux qui suit la publication, un ouvrage de dénonciation ensuite : voilà des éléments qui peuvent assurer le succès d'un livre. Les collections intellectuelles ne sont pas cependant des collections d'ouvrages à scandale. Elles doivent privilégier l'intellectualité et ne recueillir qu'après les dividendes de l'éventuel scandale.

Il semble que ce type de collections est en perte de vitesse pour plusieurs raisons. Il y a d'une part des raisons liées à la physionomie du champ. Les anciennes avant-gardes soit sont en voie d'institutionnalisation (les althusseriens), soit disparaissent ou partent à la retraite. La constitution actuelle du champ ne permet pas tellement l'irruption du pôle dominé du champ philosophique sous la forme d'avant-garde comme dans les années 60. Le public aussi a évolué (voir troisième partie) et est en phase de « rescolarisation », ce qui ne favorise pas ce type d'ouvrage. Enfin la politique éditoriale a changé. La situation des maisons d'édition est plus précaire que dans les années 60, ce qui pousse les éditeurs à adopter des procédures de rationalisation et de rentabilisation de l'activité dans tous les secteurs de l'édition. Les éditeurs

généralistes comme Minit, Gallimard, Seuil, Flammarion, ont par conséquent réduit leur sphère d'intervention en philosophie. Ou bien s'ils ont persisté en philosophie, ils ont attribué plus de poids à une des deux composantes du public : le public universitaire, et dans ce cas il y alignement sur les éditeurs spécialisés comme Vrin (c'est le cas de Minit) ou le grand public (Gallimard, Grasset).

Collections professionnelles

Les éditeurs professionnels s'occupent plus généralement de collections concernant des investissements lourds et risqués mais qui sont fortement rentables comme les collections de poche ou de manuels scolaires. Pour les poches, il s'agit souvent d'estimer le public élargi à partir des performances du public restreint quand le livre était au format « *normal* ». Il faut aussi innover et risquer de mettre sur le marché des inédits.

Les éditeurs à succès comme Grasset ou François Bourin ont aussi des collections avec des directeurs très professionnalisés (Françoise Verny). L'orientation vers le grand public nécessite l'emploi de moyens importants de médiatisation que l'on ne doit pas investir au hasard. Ils ont retenu des collections intellectuelles des années 60-70 que la polémique suscitait le succès, pouvant aller à l'extrême, jusqu'à susciter artificiellement la polémique même si elle ne fait pas forcément illusion.

B. Les revues

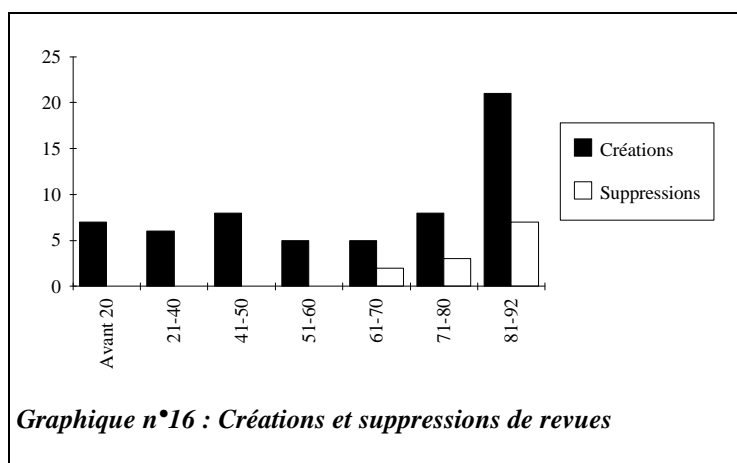
La revue est un objet particulier pour un éditeur. Quand il s'agit de revues spécialisées qui paraissent toutes deux ou trois fois par an, ni la forme, ni le contenu, ne semblent les différencier d'un ouvrage collectif. Cependant si elles ressemblent extérieurement à des livres ou à certaines formes de livres, elles diffèrent fortement du livre par de nombreux aspects.

Les modalités de diffusion et de ventes sont différentes. Une grande partie de la vente se fait par abonnement et ce n'est que marginalement qu'un certain nombre de numéros (souvent les numéros spéciaux) est vendu dans des librairies bien choisies.

D'autre part le contrôle de la sphère éditoriale sur l'organisation des numéros est beaucoup plus faible que pour les livres. C'est en quelque sorte un lieu d'autonomie du monde intellectuel et universitaire.

Malgré leur faible rentabilité financière au sens strict, la plupart des revues ont une durabilité étonnante. Les éditeurs conservent des revues déficitaires parce qu'elles sont le lieu de maturation des idées et des auteurs et servent ensuite de matériel pour des ouvrages de compilation d'articles d'un même auteur, ou de préambule pour des essais plus fournis ou pour des ouvrages de vulgarisation. Les revues sont en quelque sorte un laboratoire expérimental

que les éditeurs laissent aux mains des intellectuels et des universitaires. Même si elles sont déficitaires, les tirages (faibles) sont calculés au plus juste en fonction des abonnements, et les frais de diffusion sont très limités.



Le graphique ci-joint, construit essentiellement à partir de recensement de revues de philosophie existantes⁶⁶, surestime l'activité au cours de la dernière décennie. Cependant on peut penser que malgré les difficultés financières des revues, leur faible impact, le revuisme est actuellement en plein essor, en raison notamment de la

croissance des effectifs universitaires. Ces derniers cherchent, pour des raisons d'intérêts personnels et professionnels, à créer les lieux d'une expression philosophique écrite qui soit plus accessible et plus autonome que l'édition. Ceci explique pourquoi de nombreuses revues se créent et pourquoi certaines meurent à intervalles réguliers.

Par exemple, la revue *La liberté de l'esprit* s'est arrêtée au bout de six ans d'existence. Cette revue, créée en 1982, trouva refuge chez trois éditeurs successifs avant de s'arrêter : Balland, Hachette, La manufacture.

Ce sont en général les revues intellectuelles et politiques qui sont les plus fragiles. Si elles atteignent une fréquence et des tirages élevés (mensuel tiré à 5000 exemplaires pour *Les Temps Modernes*, 8000 pour *Esprit*), elles dépendent fortement de l'entente des animateurs, du charisme de son dirigeant et de la conjoncture idéologique. Les revues intellectuelles entretiennent un rapport particulier avec la philosophie. La philosophie conserve auprès de ses revues tout son prestige comme « reine des disciplines », soit que ses membres aient eu une formation philosophique, soit qu'ils prétendent, à partir de leur spécialité, établir un dialogue avec la « spécialité du général ». Certes, s'il y est peu question d'histoire de la philosophie, des références à la philosophie sont courantes comme point de vue critique et surplombant face à tout problème intellectuel, et aussi parce que ces revues sont le lieu d'élaboration et de suivi de débats intellectuels à fort contenu philosophique.

Les revues spécialisées, à fonctionnement beaucoup plus universitaire, sont des publications beaucoup plus confidentielles (la très ancienne et prestigieuse *Revue de*

⁶⁶Nous nous sommes servi des ouvrages suivants, « Les revues de philosophie », *La revue des revues*, n°8, hiver 89-90 ; « Revues de philosophie » *Le guide de la presse*, ALPHOM, 1994 ; « Revues de philosophie » *Le catalogue des revues*, ainsi que du CD-Rom *Myriade*.

métaphysique et de morale, trimestrielle, est tirée à 1700 exemplaires). Cependant leur pérennité est assurée tant par leur mode de fonctionnement universitaire et leur gestion consensuelle de la succession des directions que par l'importance des subventions du CNRS (en 1989 le CNRS a versé 197 000 F d'aides aux revues de philosophie) et du CNL et des abonnements des bibliothèques spécialisées du monde entier.

La revue est enfin un instrument de recrutement pour les éditeurs. Le fonctionnement de ce recrutement est très différent selon les périodes et le type de revue. Les éditions de Minuit ont réussi à faire fructifier le capital relationnel élaboré avec ses revues intellectuelles comme *Arguments* (1956-1962) et *Critique* (1946).

Le lien est cependant moins évident pour les revues spécialisées. Nous avons observé les contributions dans les livres des auteurs des *Archives de philosophie* (revue fondée par des Jésuites) pour trois années de la revue, 1947, 1969, et 1989. Parmi les dix intervenants, cinq publient ou ont publié aux environs de 1947 (à 5 ans près), 7 sur 23 en 1969 et 13 sur 28 en 1989. Le taux est donc plutôt en baisse. Les éditeurs Beauchesne sont certes importants comme débouché (6 contributions) comparé à leur poids dans l'édition globale. On peut reconstituer à partir des intervenants à la revue des éditions Beauchesne deux types de réseaux non exclusifs : le réseau religieux et le réseau universitaire. Le réseau universitaire a à peu près les mêmes caractéristiques que celui décrit dans les paragraphes précédents : PUF, Vrin, Aubier, Belles Lettres. Le réseau religieux se compose des éditeurs universitaires et religieux, Beauchesne, Desclée de Brouwer, Cerf et des religieux purs, Labor y Fides, La Pensée Catholique, Prière et Vie. On peut noter l'importance en 1989 des contributions des auteurs de la revue *Archives de philosophie* chez de nouveaux petits éditeurs. Ceci veut dire que les nouveaux éditeurs comme L'Eclat, Millon, etc., ont noué rapidement des liens avec des universitaires.

Les contributions chez de multiples éditeurs, directeurs de collections, revues, se mêlent et s'entrecroisent pour former un réseau universitaire. Nous avons déjà remarqué que les membres du noyau universitaire ne conservent que rarement un lien exclusif avec un éditeur et ont des attaches éditoriales très diversifiées. On constate la même chose pour les intervenants des revues spécialisées. Elles ne servent pas tant de lieu de recrutement pour un éditeur que de lieu de constitution du réseau universitaire, réseau de dons/contre-dons, interventions/sollicitations, réseau souple et complexe d'affinités intellectuelles, institutionnelles et éditoriales qui permettent d'effectuer des investissements éditoriaux diversifiés dans la nébuleuse des revues et des collections.

III. De la production à la distribution

A. Les aides de l'Etat

Non seulement l'Etat subventionne l'édition en entretenant des cohortes de professeurs de philosophie, en parrainant un système de recrutement où la publication est un avantage différentiel de taille, en créant un public captif dans les lycées et les universités auquel il impose des programmes structurants de l'agrégation au baccalauréat, mais aussi il subventionne les ouvrages par l'intermédiaire de divers organismes. Le marché du livre philosophique reste donc fragile et l'Etat considère qu'il est nécessaire (développement de la recherche, du rayonnement intellectuel français ?) d'aider en plus les éditeurs pour le développement de l'édition philosophique.

Le CNRS est l'organe le plus ancien d'aide à l'édition scientifique en général et à l'édition philosophique en particulier. Son action commence en 1945. En 1959, un décret oblige le CNRS à « *assurer soit directement, soit par souscriptions, ou octroi de subventions, la publication des travaux scientifiques dignes d'intérêt* ». En 1968⁶⁷, il accordait à l'édition universitaire deux types d'aides : des subventions, à hauteur de 40% du devis de fabrication et des avances remboursables (à taux 0%) à hauteur de 60% du devis de fabrication. En 1966, sur 404 demandes de subventions, 279 sont satisfaites, soit à l'époque un montant global 1 082 750 F (6 485 680 francs 1993). Soixante-cinq contrats d'avances sont signés et bénéficient d'une enveloppe totale de 349 000 F (2 090 510 francs 1993). Parmi ces ouvrages universitaires nous ne savons malheureusement pas quelle est la part des livres de philosophie.

En philosophie⁶⁸, la section 45 des Sciences de l'homme – qui se réunit deux fois par an pour décider de l'attribution des subventions – a accepté, en 1986, 12 dossiers sur 29, en 1987, 9 sur 17, en 1988, 11 sur 20 et en 1989, 20 sur 28. La subvention totale pour les sciences humaines s'élevait en 1989 à 4,1 millions de francs dont 13,3% pour la section philosophie (600 000 F au prix 1993).

Le CNL (Centre National des Lettres), a remplacé en 1973 l'ancienne Caisse Nationale des Lettres dont la finalité était d'aider les écrivains et leur famille. A partir de 1976 il prend charge aussi l'aide à la traduction, à la diffusion du livre et à la promotion de la lecture. En 1982, des commissions disciplinaires se structurent pour déterminer l'attribution des bourses. Une commission philosophie est créée, composée de neuf membres, choisis dans le champ

⁶⁷Ces informations sont tirées de « L'édition universitaire », *Bulletin du livre*, 15 janvier 1968, n°152, p 24-60.

⁶⁸Les informations viennent des mémoires de Gabriel-Raphaël Veyret, *De l'édition philosophique, Eléments pour un état des lieux et exemples d'innovations, 1985-1990*, Paris XIII, Villette et celui de Fvard (Hélène), *Etude du secteur de l'édition d'ouvrages d'érudition*, Mémoire de maîtrise de l'université de Paris VII, 1988. Nous aurions aimé compléter ces chiffres malheureusement le service de publication du CNRS n'a pas donné suite à notre demande.

universitaire. En 1987 les ressources totales du CNL étaient constituées d'une taxe de 0,20% sur la plupart des livres, une taxe de 3% sur les appareils de reprographie, d'une subvention d'Etat de 14 millions de francs et des recettes de remboursement de prêts. En 1987, le total des recettes était de 114 millions de francs. La moitié était versée aux bibliothèques, 23 millions aux éditeurs, 12,6 millions aux auteurs et 10,8 millions aux activités littéraires. Le nombre de prêts en philosophie a beaucoup augmenté au cours des années 80 : 20 en 1982, 40 en 1983, 30 en 1984, 55 en 1985, 60 en 1986, 50 en 1987 et 55 en 1988. La section philosophie a versé 1,80 millions de francs de prêts aux éditeurs en 85, 1,95 millions en 1986, 1,90 millions 1987 et 2,7 millions en 1988⁶⁹.

Il existe d'autres formes d'aides au CNL et dans d'autres organismes institutionnels. Le CNL verse par exemple des bourses de 57 à 100 000 F aux auteurs en 1987 pour leur permettre de prendre un congé pour la rédaction d'un livre et de 37 000 F pour la traduction d'un livre étranger.

La DLL (Direction du livre et de la lecture) subventionne la traduction des ouvrages français à l'étranger. Elle participe jusqu'à 70% du montant coûts de traduction. En 1989, la DLL a aidé 257 titres en littérature et sciences humaines pour une valeur de 5 766 150 F. L'Allemagne vient en tête (40 titres), puis la Grande-Bretagne et les Etats-Unis (36 titres chacun). Ces aides accordées profitent surtout aux grands éditeurs (Gallimard, Flammarion, Seuil, PUF) et mais des plus petits (Minuit, Galilée, La Découverte) en obtiennent aussi.

Ce sont les valeurs sûres de la philosophie française qui se font le plus souvent traduire, en 1990, des classiques comme Bachelard, Bergson, ou des « grands » d'aujourd'hui comme Derrida, Deleuze, Foucault...

Le ministère de l'Education Nationale accordait des aides pour l'édition des thèses d'Etat. Mais ces bourses ont été de plus en plus maigres au fur et à mesure de l'augmentation du nombre de thèses soutenues (3000 en 1948) et (10500 en 1972). Les bourses à la fin des années 70 ne couvraient plus que le cinquième des frais de fabrication, contre près de la totalité après la guerre. La suppression de l'obligation d'éditer les thèses d'Etat en 1969 et la généralisation du microfichage au frais de l'Etat par intermédiaire de l'ANRT en 1984 ont modifié le contexte.

La présence d'un système d'aide important a largement contribué à modifier le marché du livre philosophique. Elle rend compte en partie de la croissance du nombre de livres offerts sur le marché. En 1988, 66 livres de philosophie ont été aidés par des prêts et des subventions

⁶⁹Nous avons demandé au CNL une série complète, malheureusement cette demande sans doute démesurée n'a pas abouti. Nous n'avons pas pu vérifier l'hypothèse suivante, à savoir que les subventions augmentent fortement au cours des années 80 et diminuent dans les années 90. C'est ce qu'affirme Charles Alunni au cours de notre entretien (cf. annexes).

du CNRS et du CNL. Sur la base des 295 livres que nous avons dénombrés, cela fait plus d'un cinquième.

Si le système d'aide a introduit des différences quantitatives, difficiles à mesurer, il a aussi introduit des différences qualitatives. Les commissions d'attribution sont présidées par des membres du champ philosophique qui ont intégré assez profondément les critères de sérieux universitaire. Les livres subventionnés ne sont pas forcément des livres d'érudition, ce peut être les nouvelles traductions de Platon chez Garnier-Flammarion, mais ce sont toujours des livres qui ont un certain rapport avec un niveau donné du système scolaire et universitaire. L'éditeur qui a un projet de livre devra choisir soit d'essayer de mettre en avant ses critères de sérieux universitaire pour obtenir le prêt ou la subvention, soit au contraire les mettre en sourdine et faire confiance au grand public. Le système d'aide favorise donc la polarisation de l'édition en deux pôles, le pôle public large vulgarisation et le pôle spécialisé. Certains éditeurs prestigieux et commerciaux se plaignent d'ailleurs d'avoir maintenant du mal à recruter. « *De plus en plus de chercheurs préfèrent voir leur oeuvre paraître chez un éditeur de recherche pure plutôt que d'être confondu avec un essayiste brillant dont les ouvrages sont publiés par une grande maison d'édition* » affirme Pierre Nora chez Gallimard. D'autres éditeurs comme L'Harmattan utilisent largement le système d'aides ce qui leur permet d'éditer beaucoup de titres et de constituer un fonds très important, au point que certains auteurs affirment que L'Harmattan ne publie de livres que s'ils sont entièrement subventionnés, et qu'ensuite il ne s'occupe pas du tout de les diffuser (alors qu'en fait il s'agit d'une diffusion très calculée et parcimonieuse).

B. Evolution des contraintes de production et de diffusion

Les contraintes de production et de diffusion ne sont pas spécifiques à l'édition philosophique. Cependant l'interaction entre les contraintes économiques et l'habitus philosophique peut avoir des effets particuliers.

Les contraintes de production (colles, reliures, types de presses...) n'ont pas tellement de conséquences spécifiques, si ce n'est sur le coût des ouvrages, leur qualité, et leur publiabilité. Dans les années 60, la multiplication des livres de poche philosophiques avait entraîné un certain malaise. Les spécialistes de *L'Ethique* de Spinoza pouvaient en effet se demander ce que les 20000 acheteurs pouvaient comprendre au texte publié au format de poche chez Flammarion. La crainte de la vulgarisation de la culture, et de la dévalorisation de la philosophie par sa vulgarisation permise par l'abaissement des coûts de production, étaient très forte. Cependant les fantasmes sur le livre de poche ne se sont pas vraiment réalisés et l'on s'est rendu compte que la différence entre l'édition traditionnelle et le poche n'était pas si importante.

L'informatisation de la production éditoriale a modifié les rapports entre auteurs et éditeurs. Le travail sur le manuscrit est reporté en amont au niveau de l'auteur. C'est lui qui saisit, voire maintenant dispose, met en page et corrige son manuscrit. Cette externalisation de la saisie contribue à modifier le rapport avec l'éditeur. Charles Alunni constate par exemple qu'il y a une perte de compétence des éditeurs.

« [François Wahl] est l'un des derniers que j'aie vu faire un véritable travail par rapport à la traduction. Il travaillait les manuscrits, on en débattait, les rapports étaient très constructifs car il y avait de la confrontation. C'était une personnalité qui faisait un vrai travail de fond. (...) Par ailleurs quelque chose s'engage chez Albin Michel avec Richard Figuière. Celui-ci est le premier que je rencontre qui réponde au profil de ce que l'on pouvait imaginer être un directeur de collection à l'époque où ils connaissaient vraiment bien leur métier. Il connaît très bien l'histoire des idées, la philosophie, l'anthropologie, etc., et il prend des risques pour faire connaître des choses qui effraient généralement les éditeurs. »

Cette perte de compétence est peut-être due aux conditions de travail. Avant on apportait un manuscrit, qui était discuté, saisi, corrigé, recorrecté... Toutes ces étapes étaient l'occasion d'échanges de vues et de propos entre l'éditeur (ou le directeur de collections) qui donnaient à l'auteur l'impression à la fois d'un travail éditorial et d'une proximité intellectuelle. Avec l'informatisation de l'écriture, une partie de ce travail est reportée en amont, et les affinités intellectuelles entre l'auteur et l'éditeur se délient.

L'informatisation est aussi un moyen d'obtenir des gains de productivité à tous les niveaux, en particulier pour les commandes.

« Je viens de recevoir un papier de l'Association des Traducteurs Littéraires de France, dont je suis membre, où ils mettent en garde sur le fait que les éditeurs sont en train de réclamer des textes sur disquette, au format. Donc, en gros, ce qui était le travail de l'imprimeur devient le travail du traducteur, de l'auteur. Normalement ils nous payaient en tant que traducteurs à la page standard, de 1500 signes, ou 25 lignes de 60 caractères. Maintenant, les éditeurs raffinent. Ils payent les traducteurs par calcul informatique du nombre de caractères. Avant, on comptait en lignes réelles, c'est à dire avec les titres de paragraphes, les têtes de chapitre, les sauts de ligne, etc.. Aujourd'hui, ils comptent au caractère, et les espaces ne sont plus comptés. Ainsi, ils gagnent facilement un tiers de moins à payer à l'auteur-traducteur. » (Charles Alunni)

L'informatisation risque de modifier aussi les possibilités de contourner l'édition comme moyen de se rendre visible. Avec les imprimantes lasers, le courrier électronique, la photocopie, Internet, il est facile de reproduire des travaux pour les 300 lecteurs de l'horizon de réception sans mener une coûteuse stratégie éditoriale. Ce mode de circulation fonctionne déjà pour les thèses avec le système des microfiches. Il est possible qu'il se généralise d'ici l'an 2000.

La diffusion du livre philosophique comme celle du livre universitaire est coûteuse. On peut penser qu'elle est de plus en plus coûteuse au cours de la période, en raison de la hausse très importante des tarifs postaux et surtout de l'apparition de techniques importantes de rationalisation du linéaire dans les librairies. Le livre spécialisé s'écoule essentiellement dans

des librairies moyennes généralistes ou des petites librairies spécialisées des villes universitaires françaises. Ces librairies ont été fragilisées par la concurrence des grandes surfaces dans les années 70 qui ont vendu les best-sellers à des prix beaucoup plus compétitifs. Beaucoup de libraires ont fermé ou ont connu des difficultés et ont réduit le stock des livres de fond qui se vendent plus lentement comme la philosophie. La loi Lang de 1982, ne permet plus au libraire de baisser le prix du livre plus de 5% par rapport à celui fixé par les éditeurs, elle a du coup permis de freiner le démantèlement des librairies petites et moyennes.

Les libraires ont aussi introduit des techniques de rentabilisation du linéaire. Chaque ouvrage sur un rayon est considéré comme un coût. S'il ne s'écoule pas à une vitesse suffisante, le libraire va considérer que le livre n'est pas rentable et qu'il ne faut pas le renouveler une fois qu'il est acheté, voire qu'il faut le renvoyer à l'éditeur au bout d'un temps de plus en plus court. Les librairies sont approvisionnées par le système de l'office. Les éditeurs ont une liste de librairies inscrites sur une grille d'office auxquels ils envoient une quantité déterminée des ouvrages qui viennent de paraître. Ce système est semble-t-il favorable aux éditeurs qui réussissent ainsi à faire connaître leurs ouvrages. Cependant les libraires ont tendance à renvoyer de plus en plus rapidement les ouvrages aux éditeurs en considérant qu'ils sont invendus, ce qui est extrêmement coûteux pour l'éditeur. Les libraires, pour rentabiliser le linéaire, préfèrent faire des commandes très ajustées à leur demande, ouvrage par ouvrage. Cette technique est plus onéreuse pour l'éditeur puisqu'il doit supporter les coûts fixes de sortie du livre de ses stocks (qui sont souvent chez un grossiste) et ceux liés au frais d'envois. Les « ouvrages » anciens restent donc de moins en moins longtemps en librairie et sont donc moins souvent l'objet d'achat de la part « d'acheteurs-fouineurs » qui viennent non pas acheter un livre spécifique mais un livre susceptible de capter leur attention dans le magasin⁷⁰. Certes la forte tendance à la rescolarisation du public et l'importance de la prescription compense toutefois cette raréfaction des possibilités d'achat-découverte.

Pour les grands éditeurs, le raccourcissement de la temporalité de la vente réelle les oblige à donner au livre un maximum de visibilité. Il faut rendre le livre attrayant, du point de vue de ses caractéristiques matérielles, notamment le titre, le sous-titre, la couverture et le quatrième de couverture. Considérant que l'auteur n'est pas toujours la personne qui sait le mieux trouver les stimuli qui déclenchent l'achat du lecteur, l'emprise de l'éditeur sur ces domaines est grandissante. Charles Alunni exprime bien le sentiment de dépossession que les auteurs éprouvent à l'égard de ces techniques de commercialisation.

« Il y a une professionnalisation au sens de la primauté du marketing. Sur Regard et Destin c'est significatif. A propos des quatrièmes de couverture par exemple ! Avant, on les demandait au traducteur. Aujourd'hui, on trouve des livres édités, publiés en France dont le quatrième de couverture a été fait par le V.R.P. qui va démarcher les libraires, et qui peut refuser certains

⁷⁰Notre professeur de khâgne nous expliquait que *fouiner dans les librairies* faisait partie de notre travail philosophique.

quatrièmes de couverture qui ne constitueraient pas un argument de vente. Les directeurs de collection sont obligés de faire avec. Ils n'ont même plus de droit de regard sur ce qui est devenu un argument de vente, la phase visible de la marchandise. En ce qui concerne celui-ci [il montre l'ouvrage], il a été fait à la fois par un représentant et par le directeur de collection, mais c'est un style très « représentant ». Quand on lit le livre et quand on voit ce qu'il a écrit, il y a de quoi tomber par terre. Pour le directeur de collection, ce que j'avais écrit était trop pénible à lire pour le lecteur, trop ennuyeux, trop philosophique et que c'était un mauvais argument de vente. Mais cette couverture est épouvantable. Et j'ai des témoignages d'auteurs et de traducteurs qui se sont retrouvés dans cette situation. Il y a donc cet aspect « marché de savonnettes » et l'autre aspect qui est celui du suivi des ouvrages : le travail du service de presse, la présence au Cercle de Minuit ou chez Pivot, etc.. Il y a aussi le problème de la temporalité : temporalité de la vente, qui est de plus en plus tendue et de l'ordre de l'immédiat, et la durée du livre. »

C. Les circuits de promotion

Les techniques de publicité sont rares en philosophie. La plupart du temps les éditeurs se contentent de provoquer une promotion indirecte, celles des médias, en envoyant des livres, en mobilisant l'attaché de presse auprès des journalistes et des libraires. Les médias sont un lieu privilégié où les livres deviennent visibles. Cependant on peut noter que des techniques de promotion directe, encarts publicitaires dans les journaux, voire ciblage par mailing commencent à apparaître dans les années 70. A l'occasion de l'affaire des nouveaux philosophes, Aubral et Delcourt révèlent que Bernard-Henri Lévy avait présenté en juin 1976 dans un dossier des *Nouvelles littéraires* sous le nom de « nouveaux philosophes » ou de « nouvelle philosophie », quelques auteurs qu'il avait publié la même année dans les collections *Figures* et *Théoriciens*, qu'il dirige aux éditions Grasset. Pour être sûr qu'il ne manquât pas son effet, le dossier avait été envoyé à de nombreux professeurs de philosophie. Dans la lettre d'accompagnement, on pouvait lire : « *Une nouvelle génération de philosophe est née. Les Nouvelles Littéraires leur consacrent un dossier cette semaine. (...) Nous voudrions que notre dossier sur les nouveaux philosophes provoque de nombreuses réactions dans les semaines à venir...* ». On retrouve là les habiles techniques du ciblage et du marketing, techniques qui ont été considérées comme choquantes dans le domaine des idées. Cependant ces techniques de publicité et de ciblage restent très marginales, la promotion repose sur la réceptivité des médias aux oeuvres philosophiques.

1. Les revues

Les revues spécialisées, intellectuelles ou philosophiques sont particulièrement intéressées par les nouveautés en philosophie, puisqu'elles cherchent à rendre compte de l'état des recherches ou de l'état d'un débat dans le champ philosophique.

Les éditeurs spécialisés envoient assez systématiquement les nouveaux ouvrages aux principales revues philosophiques, pour qu'elles en fassent un compte-rendu. Cependant la temporalité des revues est très différente de celle des autres média et l'encombrement y est important. Ainsi, les revues rendent uniquement compte d'un très petit nombre de livres avec

beaucoup de retard. Nous avons relevé les comptes-rendus de la *Revue de métaphysique et de morale* à trois dates (1946, 1966, 1986). Le retard entre la date de publication était en moyenne de trois ans et demi en 1946, de deux ans en 1966 et de trois ans en 1986. Le nombre de livres recensés a par contre augmenté : 39 en 1946, 43 en 1966, 52 en 1983. Pour pallier à ce problème du retard des comptes-rendus, certaines revues publient la liste brute des ouvrages qu'elles ont reçus chaque trimestre.

Parmi les ouvrages recensés, on constate la forte dominance des ouvrages universitaires qui traitent d'histoire de la philosophie avec une référence explicite à un auteur. En conséquence, les éditeurs spécialisés sont beaucoup plus souvent cités (PUF, Vrin, Aubier...) que les éditeurs généralistes (Gallimard, Minuit). Les productions des éditeurs étrangers sont de plus en plus souvent citées au cours de la période. En contrepartie, on peut aussi constater une évolution parmi les éditeurs spécialisés. Les PUF sont moins souvent cités en 1966 et 1986 qu'en 1946.

Il est difficile de mesurer les effets des revues spécialisés sur le marché de l'édition. Les éditeurs considèrent qu'il est assez faible :

« Nous ne le médiatisons pas. Nous publions des auteurs et des oeuvres, je crois que cela suffit. Nous comptons sur la presse pour parler de ces oeuvres. Et de ce point de vue c'est totalement insuffisant. D'une part il y a les revues. Mais les comptes rendus sont très tardifs. Ce n'est pas inutile mais c'est négligeable. Ce qui compte, ce sont les articles dans la presse comme Le Monde, ou Libération, ou Le Figaro. De ce point de vue là, il y en a très peu. Il y a une très grande difficulté à parler du livre de philosophie dans la presse. » (Louis Audibert).

En fait, plus que l'impact direct sur les ventes, le compte-rendu d'un ouvrage peut avoir un effet indirect sur la longévité du livre. Il peut contribuer à le faire passer du statut de (ex-) nouveauté à celui de livre classique.

Les revues intellectuelles ont un rapport différent à l'actualité du livre. Si elles adoptent un système de comptes-rendus similaire à celui des revues spécialisées, elles privilégient les livres généraux, elles accumulent beaucoup moins de retard et elles sont aussi le lieu d'où émergent des débats et des polémiques qui ponctuent et structurent la vie intellectuelle. Or ces polémiques se font à propos de livres et contribuent à la visibilité de ceux-ci. Ainsi les ouvrages sartriens, structuralistes ont été largement médiatisés par ses revues, de même que plus récemment l'ouvrage de Farias sur Heidegger (cf. *Esprit...*).

2. Les journaux

Comme l'explique Louis Audibert, ce sont les comptes rendus dans la presse qui importent le plus pour rendre un livre visible et lui assurer un succès initial. Roger-Pol Droit est parfaitement conscient de l'incidence économique des articles sur l'économie du livre.

« Dans quelques cas de figure j'ai pu connaître le résultat des ventes. C'est le cas où il n'y a eu aucun article, où l'éditeur connaît l'état exact de ses stocks et où il y a eu pendant les dix ou quinze jours qui suivent aucun autre papier que celui du Monde. C'est un cas pur où on peut mesurer, il y a un certain nombre de cas où j'ai pu vérifier l'incidence de cet article. La plupart du temps, c'est beaucoup plus difficile. Si vous avez dans la même semaine cinq articles, on a beaucoup plus de mal à connaître l'effet dû au Monde. (...) »

– Vous avez un ordre de grandeur pour les effets purs ?

– Ça peut aller jusqu'à deux mille en huit à quinze jours. Ça dépend du type d'ouvrages. Un jour – ça doit être Vrin – Monsieur Paulhac m'a dit que si un livre était signalé, c'était déjà 150 exemplaires et puis s'il y avait en plus un article, c'était au moins un millier. »

Nous avons mesuré le nombre d'articles consacrés à la philosophie dans le Monde (à partir de l'index) pour les mêmes années que la *Revue de Métaphysique et de morale*. Il y avait 17 articles sur la philosophie en 1946, 24 en 1966 et 22 articles en 1986. Ces articles ne sont pas toujours consacrés à des livres, ils peuvent être aussi des notices nécrologiques. Les éditeurs généralistes (Gallimard, Seuil, Minuit) sont privilégiés par rapport aux éditeurs spécialisés.

Dans un système de diffusion limitée de l'information, le choix des ouvrages qui sont critiqués ou écartés est un problème crucial. En 1966, Jean Lacroix a écrit deux ouvrages aux PUF, *Kant et le kantisme* et *Panorama de la philosophie française*, qui sont tous les deux critiqués dans *Le Monde*. Or Jean Lacroix y est responsable des livres de philosophie depuis la fin de la guerre. Soit il a assuré sa propre promotion, soit, comme l'explique Roger-Pol Droit, la direction a fait appel par politesse à des intervenants extérieurs pour critiquer les livres de ses propres journalistes. Il s'agit du cas extrême de favoritisme. Hervé Hamon et Patrick Rotman dans *Les intellocrates* ont essayé de mettre au jour une économie des échanges entre les sphères éditoriales, intellectuelles et médiatiques. Ils ont montré l'importance des systèmes de dépendance entre critiques, maison d'éditions et organes de presse, des pratiques d'autoencensement et d'encensement mutuel entre intellectuels. La philosophie, discipline universitaire est sans doute beaucoup plus autonome par rapport aux champs éditorial et journalistique que les romanciers et les essayistes. Cependant le choix des ouvrages reste un enjeu stratégique et un phénomène difficile à comprendre. Roger-Pol Droit s'explique :

« – Comment s'effectue le choix ?

– C'est une question impossible à résoudre. Je me la suis souvent posée à moi-même et vraiment je n'ai pas de réponse. Je crois que c'est composé d'une multitude de facteurs à la fois subjectifs, au sens où cela a rapport avec mes goûts, mes humeurs, mon passé, celle de ma génération, et objectifs au sens où il y a une série de régulateurs sociaux qui sont que mille signalétiques entre l'éditeur, la collection, l'auteur, indiquent son caractère déjà repéré dans telle ou telle type d'école de pensée, le thème de son ouvrage. Il y a une série d'indicateurs comme cela. Je crois que les choix se font du jeu entre ces facteurs là. Je peux dire, plutôt que de répondre à la question « comment se fait le choix ? », question à laquelle je n'ai pas de réponse, je peux dire quelles sont mes intentions. Certains choix sont obligés, non pas comme des contraintes qui viendraient comme des ordres de l'extérieur, mais quand sortent chez Gallimard les quatre tomes de Dits et Ecrits de Michel Foucault, et que je pourrais décider qu'on n'en fait rien est une idée impossible. Il y a une importance sociale

de la pensée de Michel Foucault, et des mécanismes journalistiques qui font que sur un exemple comme celui-là, nous savons que les autres journaux vont parler de ce livre. Notre principe pour nous, quotidien du soir qui essaye de sortir avant les autres, est de faire mieux que les autres. Le choix ne se fait pas abstraitement. Je ne suis pas un critique isolé dans le désert face à une bibliothèque et qui prend ce qui lui convient. Je suis critique dans un journal, journal qui est en relation de concurrence avec les autres journaux et les autres médias. Et puis à côté de ces choix obligés, je crois que j'essaie de maintenir un léger décalage, la possibilité d'être tout seul à parler d'un livre qui si je ne l'avais pas fait n'aurait été chroniqué par personne. »

Il y a donc un mélange de contraintes journalistiques, et de déterminations personnelles liées aux goûts philosophiques, à la place occupée dans le champ philosophique, à des réseaux de relations personnelles, à la concurrence exercée par les autres journaux, et à la perception de l'attente des lecteurs.

Le Monde, en particulier son supplément *Le Monde des Livres* à partir de 1967, est sans doute l'organe de presse le plus important pour la philosophie, tant par son sérieux, que par le nombre d'ouvrages recensés. Viennent ensuite derrière parmi les quotidiens, *Libération*, et dans une moindre mesure *Le Figaro*.

Parmi les hebdomadaires, *Le Nouvel Observateur* (qui publie à 150 000 exemplaires en 1964 et à plus de 300 000 en fin de période), a joué un rôle considérable dans la vie intellectuelle parisienne. Louis Pinto⁷¹ a développé une étude importante sur le rôle de ce journal dans la vie intellectuelle. Placé sous le patronage de Jean-Paul Sartre, le journal de Jean Daniel a toujours eu le souci de suivre au plus près la conjoncture intellectuelle quitte à être très « rive gauche ». François Châtelet a beaucoup contribué à la vulgarisation des pensées qui se sont développées au cours des années 60 (Morin, Goldmann, Pontalis, Althusser, Lefebvre...). Foucault et Deleuze étaient invités à venir s'exprimer dans le journal. En 1974 entre au journal Jean-Paul Enthoven, qui fait partie du réseau de Bernard-Henri Lévy, et contribue à une orientation plus marquée vers l'essayisme.

L'Express, *Le Point*, *L'événement du Jeudi*, ont joué à côté un rôle mineur en philosophie, sauf qu'ils ont servi de lieu d'accueil des « nouveaux philosophes », qui ont pu décrocher des chroniques (Bernard-Henri Lévy au *Point* et Luc Ferry à *L'Express*).

Enfin, quelques organes littéraires peuvent avoir un rôle important de diffusion. Ce sont en particulier *La quinzaine littéraire*, et *Le magazine littéraire*. Le premier, créé par Maurice Nadeau en 1966, a accueilli dans les années 60 François Châtelet et Michel Foucault qui ont fait découvrir les nouveautés de la pensée structuraliste et déconstructionniste ; mais il est en perte de vitesse avec la concurrence du second. *Le magazine littéraire*, créé aussi en 1966, développe la formule des dossiers spéciaux consacrés à un écrivain célèbre. Il consacre les valeurs sûres en suivant de très près l'activité éditoriale (par exemple la parution des *Pléiades*,

⁷¹L'intelligence en action, « *Le nouvel observateur* », Paris, A-M-, Métailié.

chez Gallimard). Un certain nombre de numéros sont consacré à des philosophes passés ou présents (par exemple sur Deleuze, Derrida, Hegel, Kant...). Tiré à 70 000 exemplaires au début des années 80, son influence est loin d'être négligeable. On peut penser que, comme le suggèrent les études sur la VPC, la réponse à un dossier bien fait peut entraîner autour de 1% d'acheteurs (700).

On peut donc considérer que la couverture de presse de la philosophie a augmenté tout au long de la période. Il y a plusieurs raisons à cela. D'une part l'audience de ce type de production littéraire s'est considérablement élargie et justifie la présence de comptes-rendus dans les journaux ; d'autre part il y a des raisons internes à la sphère éditoriale, orientation de philosophes vers la presse et l'édition, concurrence entre les journaux, etc.. Cependant cette importance de la presse ne conduit pas forcément à un meilleur suivi du marché mais peut conduire à un dualisme entre les « stars » dont tous les journaux rapportent les ouvrages, et les « inconnus » qui restent dans l'ombre.

3. Radio et télévision

A partir des années 70 France Culture développe des émissions intellectuelles où les philosophes interviennent. Ce sont *Dialogues*, *Le grand débat*, *Répliques*. Mais son influence reste modeste.

Par contre la télévision a fortement modifié la structure du champ éditorial, en particulier les émissions de Bernard Pivot, *Apostrophes*, puis *Bouillon de Culture*. Cette émission avait été précédée par *Lectures pour tous* (1953-1968), où avaient été invités Claude Lévi-Strauss et Michel Foucault. En 1975 Bernard Pivot lance *Apostrophes* sur la deuxième chaîne. Si l'émission privilégie les hommes de lettres, quelques philosophes ont été invités comme Vladimir Jankélévitch, Michel Serres, Michel Foucault, François Châtelet, et Bernard-Henri Lévy (au statut hybride), qui a été invité cinq fois. L'effet de l'émission télévisée peut être considérable. Après son passage à *Apostrophes*⁷², Vladimir Jankélévitch vend son livre de philosophie morale, *Le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien* à plus de 30 000 exemplaires. De même Bernard-Henri Lévy et André Glucksmann passent à *Apostrophe* le 27 mai 1977 et leurs ouvrages sont dans les dix meilleures ventes de *L'Express* au cours de la semaine du 06 au 13 juin. Les éditeurs considèrent que le passage à *Apostrophes* constitue un gain de 30%, et le SNE a estimé à 26% les achats motivés par l'émission. Cependant le passage à *Apostrophes* n'est pas un gage de réussite. Certaines émissions ont plus ou moins de public, certains auteurs ont plus ou moins de charisme. Le choix des plateaux d'*Apostrophes* obéit à la volonté toute puissante de Bernard Pivot, qui sait (dit-on) manifester une certaine indépendance face aux sollicitations des éditeurs et des auteurs.

⁷²Les renseignements suivants sont tirés de Hervé Hamon, Patrick Rotman, *Les intellocrates*, Ramsey, 1981.

Conclusion

La construction de la fonction d'offre diffère de celle que proposent les économistes classiques. Selon la théorie walrassienne, dans des conditions strictes de concurrence pure et parfaite, les producteurs rationnels s'ajustent quasi-instantanément en fonction des variations de prix. Les comportements des éditeurs, des directeurs de collection et a fortiori des auteurs ne semblent pas vraiment relever de cette dynamique économique.

Pour les éditeurs, chaque ouvrage fait d'abord l'objet d'un ajustement par les quantités en particulier au moment de la détermination des tirages. Eventuellement les prix au niveau de la collection, du secteur ou de la maison d'édition peuvent faire à long terme l'objet d'ajustements, mais l'information contenue dans les prix est souvent ambiguë (indicateur à la fois de la qualité, des coûts, du niveau de la demande, du niveau de l'offre, de l'état de la concurrence...). Les éditeurs organisent les conditions d'une collecte autre de l'information en se reportant vers l'amont, vers les directeurs de collections, les auteurs, qui connaissent d'autant mieux les règles de valorisation et d'échange de l'écrit philosophique qu'ils y sont plongés quotidiennement.

Les directeurs de collections et les auteurs sont d'autant plus éloignés du modèle du producteur rationnel, que la profession philosophique se vit sur le mode de la vocation. Ici point de calcul rationnel pour déceler plus rapidement que les autres le léger différentiel de profit entre la philosophie du langage et la philosophie politique. Mais un immense désir de produire de la philosophie, de publier, d'obtenir la reconnaissance intellectuelle des pairs présents ou à venir. Certains sociologues proposent certes d'utiliser l'individualisme méthodologique avec élargissement des objectifs pour expliquer ce genre de comportements. S'ils obtiennent des résultats qui peuvent concorder avec les résultats d'une sociologie dite plus « holiste », ils passent éventuellement à côté de l'expérience sociale des agents qui n'est que partiellement redevable au calcul. L'intégration et le jeu sur les normes, la position occupée dans le champ philosophique, les conversations entre philosophes qui consistent souvent à dresser un classement en deux catégories de leurs collègues – les intéressants et les « nuls » –, les mépris et les enthousiasmes, les filiations intellectuelles et les révérences théoriques, sont autant de comportements sociaux partiellement conscients et partiellement inconscients, partiellement stratégiques et tout autant de bonne foi, dont la stratégie sous-jacente est cachée voire déniée, comportements que l'on désigne commodément sous le nom d'*habitus* philosophique (« structure structurante agissant comme structure structurée » d'après Pierre Bourdieu) et qui peuvent rendre compte des motivations et des ressources de ceux qui prennent place sur le marché mieux que ne le font « les eaux glacées du calcul égoïste ».

Une des clés essentielles pour comprendre la structure de l'offre éditoriale sur le marché du livre philosophie, c'est la petitesse du milieu. Comme le signale très judicieusement Jean-François Courtine, tout le monde connaît presque tout le monde dans le microcosme philosophique. Le concept de réseau permet d'appréhender cette réalité sociale. La petitesse du marché ne permet pas complètement de cacher, comme Marx l'explique dans « Le caractère fétiche de la marchandise et son secret »⁷³, « les rapports sociaux des hommes entre eux » par la « forme fantastique d'un rapport des choses entre elles ». Pour faire publier sa thèse, un article dans une revue, publier son ouvrage, trouver un éditeur, obtenir une aide institutionnelle, un article dans un journal, il y a utilisation et déploiement d'un réseau de relations de personnes. La configuration du réseau diffère cependant de ceux du monde du roman⁷⁴. Ceux-là sont beaucoup plus hiérarchisés, intenses, et fragiles dans le temps au point qu'il est facile de mettre en évidence des « copinages » entre écrivains des grandes maisons, des jurys et critiques de journaux. Au contraire les réseaux du monde philosophique, multiplexes, reposent sur la « force des liens faibles », les liens stables de collégialité et d'estime entre pairs. Les parcours au travers des collections et des maisons d'éditions sont plus diversifiés pour plusieurs raisons : plus ouverts, plusieurs trajectoires y sont possibles ; la rentabilité est moins intéressante et les éditeurs ont moins intérêt à constituer des réseaux stables ; l'habitus philosophique conserve un rapport instrumental à l'édition (elle est vue plus comme support que comme statut). Cependant ces trajectoires diversifiées s'entrecroisent fortement sur longue période et forment un réseau dense de liens sociaux et de potentialités.

Comprendre l'offre philosophique, c'est mettre au jour les interactions possibles entre deux pôles économiques, le pôle professoral et pôle éditorial, et leurs évolutions en fonction des modifications aux deux pôles. D'un côté nous avons essayé de mettre en évidence l'incidence de la conjoncture du marché des postes. De l'autre côté, il nous reste à préciser pourquoi et comment les éditeurs sont intervenus plus ou moins à telle ou telle période. Or l'évolution de la demande est un paramètre central pour en rendre compte.

⁷³Marx, *Le capital, Livre I*, La Pléiade, Gallimard, 1965.

⁷⁴Pierre Bourdieu écrit à ce propos : « On entre en littérature non comme on entre en religion, mais comme on entre dans un club sélect : l'éditeur est un de ses parrains prestigieux (avec les préfaciers, les critiques, etc.) qui assurent des témoignages empressés de reconnaissance. » in « La production de la croyance », *Actes de la recherche en Sciences Sociales*, n°13, février 1977.

CHAPITRE III. DU CÔTÉ DE LA DEMANDE

Consommateurs de livres de philosophie, qui êtes-vous ? Tel est l'objet de ce chapitre. Vu la taille du marché, il n'existe pas d'enquêtes de mercatique pour pouvoir jauger le public. Ici encore, nous allons essayer d'effectuer une reconstitution historique à partir de données éparses. Les profils d'acheteurs et les profils de vente seront nos indicateurs pour reconstituer *la fonction de demande de livres philosophiques*.

I. Les acheteurs

Diverses études effectuées à la fin des années 80 pour le secteur des sciences humaines permettent de connaître un peu mieux le public. Nous exposerons les résultats. Puis nous essayerons de reconstituer le public privilégié du livre philosophique, les étudiants et les professeurs en philosophie. Une fois analysé le rôle du public « *captif* », nous aurons alors plus d'éléments pour comprendre l'impact de la philosophie sur le « *grand public* ».

A. Des lecteurs de Sciences humaines aux lecteurs de philosophie

1. Aspects généraux

Marc Minon⁷⁵ a étudié le public des sciences humaines. Celui-ci est assez restreint. En 1988, moins d'un quart des français ont acheté un livre « *non-fiction* » et à peine 7,5% de la population a acquis un livre de sciences humaines. Un tableau fondé sur une enquête de la SOFRES compare la répartition des acheteurs d'ouvrages de sciences humaines et des acheteurs d'ouvrages en tout genre. Les facteurs fortement corrélés à un achat important de livres sont renforcés pour les sciences humaines. Le public des sciences humaines est donc un public fortement urbain et parisien, féminisé, jeune, étudiant, cadre supérieur. Ce sont souvent de forts lecteurs et de gros acheteurs de livres. En 1988, 55% des acheteurs de livres de sciences humaines avaient un « budget livre » de plus de 500 F par an (contre 30% pour tous acheteurs de livres confondus).

Marc Minon met cependant en garde contre le vieillissement important du lectorat en sciences humaines. Et l'étude de la SOFRES sur données de panel montre qu'il y aurait une réduction du budget consacré aux livres de sciences humaines (cf. première partie du chapitre I.).

Dominique Desjeux⁷⁶ et ses collaborateurs ont interrogé 260 personnes dans des rayons sciences humaines de librairies. Ils obtiennent un public plus jeune que celui de Marc Minon ;

⁷⁵Op. Cit.

⁷⁶Op. Cit.

en effet 68% des personnes interrogés ont moins de 35 ans (contre 40%). Ce phénomène est peut-être lié au fait que les jeunes étudiants qui disposent de plus de temps en passent plus à fréquenter les librairies et sont d'autant plus visibles dans ce genre d'enquêtes. Le public est en général très diplômé, (73% de diplômés du deuxième et troisième cycle), et a acquis une formation en sciences humaines (80%). 70% des achats enfin sont effectués pour un travail de recherche ou des études. Cette technique de travail de terrain ne permet certes pas de rencontrer l'ensemble du public des livres de sciences humaines. En particulier, ceux qui achètent surtout les succès médiatiques dont ils ont pu entendre parler dans des émissions télévisées comme *Apostrophes* ou *Bouillon de Culture*, se cantonnent aux tables d'exposition des libraires et ne fréquentent guère assidûment les rayons spécialisés de sciences humaines. La part du public professionnel qui effectue des investissements calculés n'en demeure pas moins élevée. Et cette importance justifie pleinement notre étude des effectifs disciplinaires comme composante principale du public.

Dominique Desjeux distingue deux pôles parmi les acheteurs : un pôle de gros acheteurs (33% de l'échantillon), qui achètent au moins un livre par mois, qui est plutôt masculin et universitaire, intéressé par les recherches théoriques, informé par *Le Monde* et sensible à la maison d'édition et à l'opposé des petits acheteurs (26%) qui achètent moins de cinq livres par an, souvent conseillés par la radio ou la télévision et qui sont sensibles au nom de l'auteur et au résumé plus qu'à la bibliographie et la maison d'édition.

Nous n'avons malheureusement que peu de connaissances rétrospectives sur ces genres de publics.

2. Le public étudiant

D'après Marc Minon, 17% des acheteurs du livre de sciences humaines sont des étudiants. C'est la première catégorie sociale en ce qui concerne la répartition des acheteurs. Cette catégorie a fait figure de public captif et béni pour les auteurs et les éditeurs. Cependant avec la démocratisation de l'enseignement supérieur, avec le développement de la reprographie, des doutes augmentent sur sa capacité d'achat.

MRT, MP Conseil et Fluo⁷⁷ ont mené en 1990 une enquête auprès de 1520 étudiants de cinq campus universitaires pour étudier la faisabilité des implantations de librairies sur les campus universitaires. Les catégories de classement utilisées ne sont pas très fines. On peut cependant connaître les pratiques des étudiants des différentes facultés. Les étudiants des facultés de lettres consacrent en moyenne 553 francs par an pour l'achat de livres universitaires. C'est le montant le plus important devant le droit (443 F), les sciences (298 F),

⁷⁷MRT, MP Conseil, Fluo, « Les étudiants et le livre universitaire: besoins, pratiques, opinions », *Cahiers de l'économie du livre*, N° 7 Mars 92.

la médecine (188 F). Si l'on élimine les étudiants qui n'achètent pas de livres, le montant s'établit à 712 F. Curieusement, le prix est l'obstacle mis le plus souvent en avant par les étudiants de lettres alors que le prix moyen d'achat d'un livre acheté (85 F) est le plus faible de toutes les facultés (147 F pour le droit, 153 pour le droit). Les seuils psychologiques sont donc plus bas que dans les autres facultés. Le livre bon marché est estimé à moins de 50 francs, le livre cher à plus de 130 francs. Cependant, le prix moyen des livres non-achetés faute de moyen s'établit à 328 francs, niveau plus élevé que dans la plupart des autres disciplines. En fait le livre est plus présent pour les études de lettres, en particulier parce qu'il sert d'objet dans de nombreuses disciplines. Les livres sont plus nombreux et moins cher. Les photocopiés de cours sont moins fréquents et moins utiles. La différence entre lecture-plaisir et lecture-travail est moindre que dans les autres disciplines et la sacralisation du livre est plus courante. Il n'est donc pas étonnant que les étudiants des facultés de lettres soient (encore) parmi les plus forts acheteurs des universités.

Les chiffres bruts pour les lettres sont très agrégés et ne sont pas très significatifs. En effet si les étudiants de philosophie, déjà pas très nombreux, consacraient seulement 500 francs par an pour l'achat des livres, le marché du livre philosophique ne serait sans doute pas aussi florissant.

L'étude de Françoise Kletz⁷⁸ permet de préciser un peu les divers profils d'acheteurs au sein de la faculté des lettres. Elle montre que la lecture des étudiants à la fin des années 80 n'est pas très importante, qu'elle reste souvent subordonnée à la perspective de l'examen. Françoise Kletz compare avec la situation des années 1968-1975, où la lecture était un « *moyen d'échapper au cadre trop strict de l'enseignement* ». Il est possible que les différences entre ces deux dates soient surestimées par une reconstruction faite par des universitaires qui étaient parmi les plus forts lecteurs de l'époque. Cependant il est vrai que les éditeurs ont pu comme Christian Bourgois constater une très forte curiosité intellectuelle au tournant des années 70, curiosité qui leur a permis de publier des travaux érudits au format de poche dans la collection 10/18, comme les colloques de Cerisy sur Nietzsche ou Artaud et des thèses. Il déclare en 1981⁷⁹ :

« Je ne peux plus aujourd'hui trouver les 6000 à 7000 lecteurs dont j'ai besoin. La mobilisation d'après 68 est bien morte... La rupture est intervenue dans les années 73-74, quand les étudiants d'après 68 ont quitté la fac. Cette rupture s'est accompagnée d'une grande incuriosité pour le politique et le littéraire. »

et donne comme exemple, le premier Isaac Deutscher qui s'est vendu à 10000 exemplaires en 1972 et le dernier à 2500 en 1977.

⁷⁸Kletz (Françoise), « La lecture des étudiants en sciences humaines et sociales à l'université », *Cahiers de l'économie du livre*, N° 7 Mars 92, p 5-58.

⁷⁹« Le livre de poche universitaire, 20 ans après », *Livres Hebdo*, 1981, n°42 p110.

La détermination idéologique a sans doute joué un rôle dans la lecture des étudiants des années 60-70, a fortiori pour les livres de philosophie dont bien des auteurs étaient à la pointe de la contestation. Cependant l'aspect idéologique n'est pas le seul élément de modification des comportements de lecture et d'achats. Les étudiants d'aujourd'hui n'ont pas les mêmes propriétés sociales que ceux des années 60. La démocratisation de l'enseignement supérieur via l'augmentation du nombre de bacheliers a permis aux classes moyennes et populaires de faire une entrée importante à l'université à la fin des années 80. Or les pratiques de lecture et d'achats de livres sont fortement corrélées aux pratiques familiales et en particulier à la possession d'une bibliothèque familiale importante. En général cette caractéristique se retrouve pour les catégories sociales à fort capital culturel, notamment chez les cadres supérieurs⁸⁰. Il n'est donc pas étonnant que les étudiants en lettres d'aujourd'hui, plus nombreux et en moyenne d'origine sociale moins favorisée lisent moins que leurs aînés et aient un rapport à la lecture beaucoup plus instrumental. Il faudrait en outre prendre en compte une possible baisse tendancielle des pratiques de lecture avec le développement d'autres médias.

Cependant la philosophie, discipline prestigieuse, « dominante » à l'intérieur des facultés de lettres attire à elle à la fois les meilleurs élèves tant sur le plan scolaire que sur le plan social. Elitiste, elle a su mieux que les autres résister à la démocratisation de l'enseignement supérieur et garde un profil social élevé⁸¹. Il n'est pas étonnant que le temps consacré à la lecture et le budget consacré au livre soit plus important que dans les autres disciplines. Françoise Kletz compare les temps de travail consacré à la lecture dans les différentes disciplines. En Deug, il est de 35% pour la philosophie. C'est le taux le plus élevé des facultés de lettres (les autres disciplines sont en général autour de 20 ou 25%). En licence ce taux monte à 50%, 60% en maîtrise, 65% en DEA et 75% en thèse. Cependant l'avance sur les autres disciplines s'estompe avec le niveau du diplôme.

La philosophie fait donc partie des disciplines où l'on lit beaucoup, avec en moyenne 12 livres universitaires par an dans le premier cycle, 20 livres en licence, 25 en maîtrise et 36 au niveau de la thèse. Le budget consacré pour les disciplines où on lit le plus est en moyenne de 1200 F par an. Soit le double de la moyenne établie par MRT/MP-Conseil/Fluo. Une étude des éditions Vrin avait établi alors que leur public étudiant ne consacrait pas plus de 1000 F en 1979 (2223 F de 1993) à leurs achats de livres. Ce montant n'a apparemment pas beaucoup varié puisque Françoise Kletz montre que les plus gros acheteurs de livres achètent pour 2000 francs de livres (en 1992).

⁸⁰Cependant, comme le note judicieusement Françoise Kletz, le fils d'un leader syndical ouvrier ayant une importante bibliothèque peut être mieux doté que le fils d'un industriel peu cultivé.

⁸¹On pourra consulter à ce sujet la thèse de Charles Soulié ainsi que ses articles.

B. Evolution de la demande scolaire

Michel Prigent, interrogé sur la nature de la demande considère que le public des PUF en philosophie est de nature scolaire :

– Comment voyez-vous la demande en livres philosophiques : lycéens, étudiants, classes prépas, grand public ?

– *Le grand public, je ne crois pas. En tout cas en ce qu'il me concerne. Les lycéens, c'est très certainement oui. La demande principale, ce sont Que sais-je et Quadrige. Les étudiants, oui. Il y a trois cas de figure pour nous : Premier Cycle, Les grandes questions de la philosophie, Les grands livres de la philosophie, pour les premiers et deuxièmes cycles, et ensuite tout le public des études doctorales, public dans lequel je mettrais aussi bien les étudiants que les chercheurs plus confirmés, c'est à dire les collections d'essai et de recherche : Assoun, Marion, Canto, Kriegel et tous ceux que j'ai cités tout à l'heure. Il y a bien l'ensemble des publics, le public des lycéens, le public des étudiants des trois ou quatre premières années, et le public de la recherche au sens large.*

Cette affirmation justifie pleinement le fait d'essayer de chiffrer les différentes composantes de la demande.

1. Les élèves

Au lycée

L'année de terminale est l'année de découverte de la philosophie pour la quasi-totalité des bacheliers (en section technique, elle est parfois optionnelle), découverte médiatisée essentiellement par le dire du professeur. Mais c'est aussi l'occasion pour eux de devenir des acheteurs sur le marché du livre philosophique. Ils achètent tout d'abord des manuels, recueils de textes ou cours de philosophie, souvent au grand désespoir de leurs professeurs. En effet la discipline philosophique est très jalouse de son autonomie, elle a toujours été réticente devant le manuel et a souvent proclamé (en particulier dans son organe, le *Bulletin de l'enseignement philosophique*) qu'il n'était pas question que le ministère, le rectorat ou le lycée lui impose un manuel comme support de cours. Seulement les élèves, souvent perdus devant cette discipline nouvelle, se procurent de leur propre chef ce filet de sécurité. Le manuel Vergez et Huisman a été publié depuis sa première parution au milieu des années 60 à six millions d'exemplaires⁸². L'on peut certes rétorquer que ce type de manuel appartient plus au marché du manuel scolaire avec toutes ses spécificités qu'au marché du livre philosophique. Cependant, les élèves de terminale doivent aussi au cours de l'année procéder à des études suivies de texte – étude sur laquelle ils sont interrogés à l'oral du baccalauréat si jamais ils doivent se présenter au rattrapage – et doivent se procurer le support de ce travail.

⁸²Cette information est écrite sur la quatrième de couverture de sa dernière édition dans la collection de poche *Marabout* (entre le guide de la sexualité et celui de l'astrologie). Le chiffre est sans-doute exagéré, d'autant plus que la France n'a produit que 10 millions d'élèves de terminale entre 1965 et 1992. Il paraît peu vraisemblable qu'un élève sur deux l'ait acheté, mais il faut peut-être compter le public francophone et les traductions.

Les lycéens achètent donc des oeuvres classiques pour l'étude en classe. Un coup d'oeil au tableau ci dessous permet de voir que le programme traditionnel faisait la promotion de la philosophie française.

Platon	<i>Phédon, Gorgias, La république</i>
Aristote	<i>Morale à Nicomaque, La politique</i>
Epictète	<i>Entretiens</i>
Marc-Aurèle	<i>Pensées</i>
Lucrèce	<i>De rerum natura</i>
Descartes	<i>Discours de la méthode, Méditations Métaphysiques, Les principes</i>
Pascal	<i>Pensées et opuscules</i>
Malebranche	<i>De la recherche de la vérité, Entretiens sur la métaphysique, Traité de morale</i>
Spinoza	<i>Ethique</i>
Leibniz	<i>Théodicée, Monadologie, Discours de métaphysique</i>
Berkeley	<i>Dialogues entre Hylas et Philonous, Traité sur les principes de la connaissance</i>
Hume	<i>Traité sur la nature humaine</i>
Condillac	<i>Traité des sensations</i>
Rousseau	<i>Le contrat social, La profession de foi du vicaire savoyard</i>
Kant	<i>Critique de la raison pure, Fondements de la métaphysique des moeurs</i>
Comte	<i>Cours de philosophie positive, Discours sur l'esprit positif</i>
Renan	<i>L'avenir de la science</i>
Mill	<i>L'utilitarisme</i>
Bernard	<i>Introduction à l'étude de la médecine expérimentale</i>
Spencer	<i>Les premiers principes, introduction à la science sociale</i>
Cournot	<i>Matérialisme, vitalisme, rationalisme.</i>

Tableau n°13 : Liste des oeuvres au programme de terminale en 1958

Très traditionnel (pas d'oeuvre postérieure au milieu du dix-neuvième), il favorise nettement un spiritualisme rationaliste. Ce programme a été dénoncé. Il a fait l'objet de vives controverses au milieu des années 70, sous l'impulsion du GREPH notamment et a été plusieurs fois remanié. Fruit d'un équilibre (précaire) entre traditionalistes et avant-gardistes, le nouveau programme introduit plus largement des auteurs du vingtième siècle (le plus souvent en mineur), auteurs pour lesquels certains éditeurs disposent (encore) d'un monopole (les PUF ont Bergson, Gallimard a Sartre, Heidegger, Merleau-Ponty...). On remarque en particulier les « trois H » (Hegel, Husserl, Heidegger) mis en avant par la génération existentialiste et deux des trois maîtres du soupçon structuraliste (Marx et Nietzsche, Freud n'étant pas convié). Ceci montre bien que les enthousiasmes et les modes philosophiques peuvent avoir des répercussions durables sur le marché du livre philosophique par l'inscription au programme.

	Majeur	Mineur
<i>Antiquité</i>	Platon	Epicure
	Aristote	Marc Aurèle
	Lucrèce	Saint Augustin
	Epictète	
<i>Classique</i>	Descartes	Machiavel
	Spinoza	Montaigne
	Rousseau	Hobbes
	Kant	Leibniz
		Montesquieu
		Hume
<i>Moderne</i>	Hegel	Cournot
	Comte	Kierkegaard
	Husserl	Marx
	Bergson	Nietzsche
		Alain
		Bachelard
		Sartre
		Merleau-Ponty
		Heidegger

Tableau n°14 : Auteurs au programme de terminale en 1982

18% en 1980. François Dosse⁸⁴ remarque que quatre textes de Lévi-Strauss avait été proposées en 1972, et qu'il disparaît ensuite ; que la triade *Marx/Freud/Lévi-Strauss* représentait 7% en 1972, 9% des sujets en 1975, 3,7% en 1978 et 1,7% en 1987. Dans le même temps la triade *Platon/Descartes/Kant* passe successivement de 12,3% des textes en 1971, 17,1% en 1978 et 25% en 1987. On peut penser que l'orientation des lectures dans les classes est du même genre que celle des sujets. Les achats auraient alors porté plutôt sur les modernes au cours des années 70 et plutôt sur les classiques au cours des années 80.

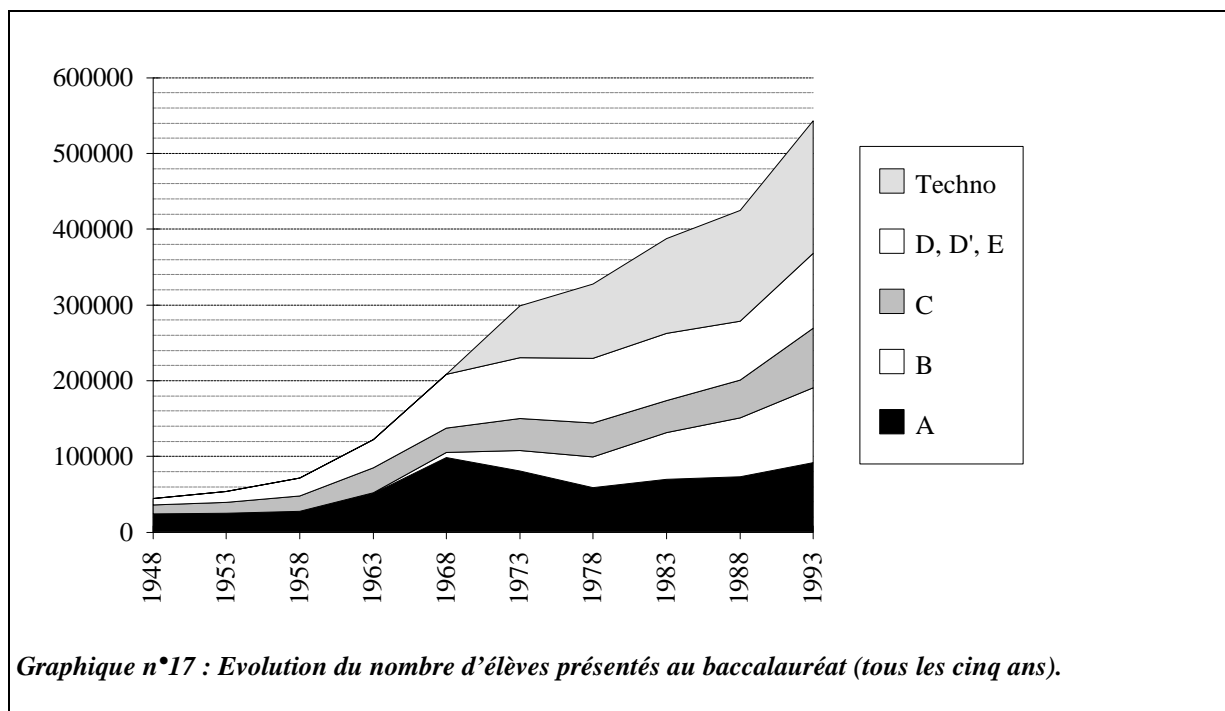
Les élèves de A (l'ancienne classe de philosophie) sont à la fois ceux qui reçoivent l'enseignement de philosophie le plus lourd et aussi ceux qui doivent objectivement acquérir le plus d'ouvrages. Le nombre d'élèves de terminales A est maximal en 1968, diminue puis stagne après. Cependant les élèves qui se présentent au baccalauréat sont de plus en plus nombreux tout au long de la période et la croissance du nombre de bacheliers a été très importante au cours de la période. Deux périodes ont des taux de croissance particulièrement élevés : ce sont les années 60 et la fin des années 80.

Le programme du professeur doit contenir au moins une oeuvre majeure, trois oeuvres et au moins deux périodes en terminale « A », en « B » 2 oeuvres et 2 périodes, en « C, D, E, F11 », au moins une oeuvre.

Il est difficile de dire comment les professeurs organisent leur choix de livre. A notre connaissance, le rectorat ne garde pas de trace des listes de textes présentés par les élèves au rattrapage. Il est possible de se faire une idée en regardant quels sont les auteurs qui tombent pour le commentaire de texte de l'écrit. D'après Louis Pinto⁸³, la part des auteurs du vingtième siècle dans les sujets de baccalauréat était de 32% en 1972 et passe à

⁸³Pinto (Louis), *Les philosophes entre le lycée et l'avant garde, les métamorphoses de la philosophie dans la France d'aujourd'hui*, L'Harmattan, 1986.

⁸⁴*Op. Cit.*



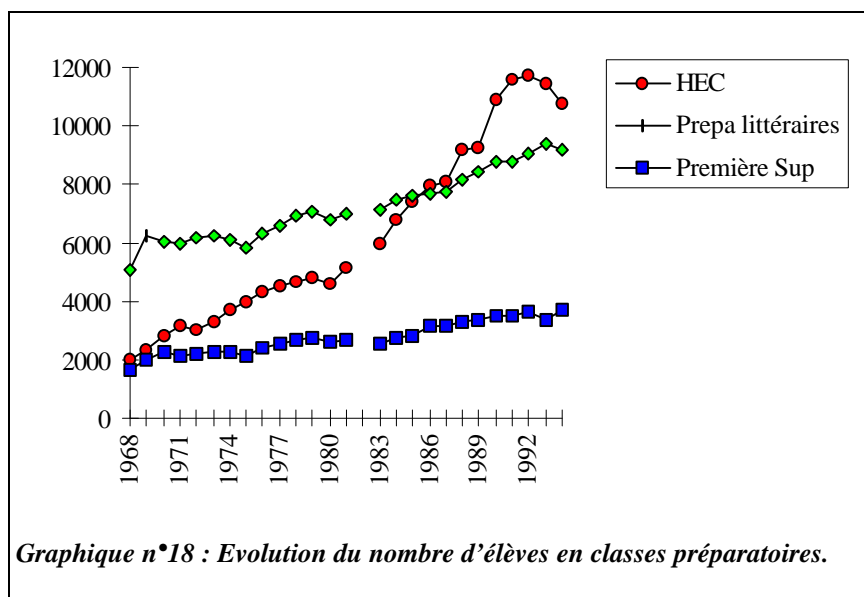
La hausse des effectifs lycéens permet de comprendre assez largement les nouvelles formes de production des années 60, en particulier le livre de poche, format auquel commencent à être publiés les classiques. Au cours des années 80, l'augmentation du nombre d'élèves profite aux sections pour lesquelles la philosophie ne joue pas un grand rôle (en particulier les classes de technique) et à des couches sociales qui ont un rapport plus lointain avec le livre et la lecture. Cependant l'effet de masse joue pleinement. Non seulement les classiques au format de poche se multiplient, mais aussi l'édition parascolaire avec notamment les collections des éditions Hatier comme *Profil philosophie*, ou *Optiques philosophie*. Depuis 1980, le cercle de la librairie a instauré une nouvelle catégorie au sein de la philosophie, celle de l'enseignement où figurent essentiellement des ouvrages parascolaires. En 1980, 16 ouvrages étaient ventilés dans cette catégorie et en 1993, on en dénombrait 36.

La hausse du nombre d'élèves prévue dans la perspective des 80% d'une classe d'âge au baccalauréat devrait continuer à stimuler la demande lycéenne au cours des prochaines années. Ce n'est donc pas un hasard si les collections scolaires se multiplient sur ce créneau.

En classe préparatoire

Les élèves des classes préparatoires sont les « enfants chéris » de La République. C'est à ces élèves que l'Etat consacre le plus d'argent. Il prend bien soin aussi de maintenir une culture classique de haut niveau au sein de ces élites avec notamment des cours de philosophie. Les élèves de classes préparatoires scientifiques ont un programme de français et de culture générale qui comprend certaines années des ouvrages philosophiques. Les élèves de préparation au haut enseignement commercial (option générale) ont un programme de philosophie qui porte sur un thème précis (la nature, le droit, la violence...) qui change tous les

deux ans, tandis que les élèves de l'option économie (section qui se développe à la fin des années 80) ont un programme général.



Le très fort accroissement du nombre d'élève en « prépa HEC » a eu des répercussions sur l'offre. De nombreux manuels à durée de vie très courte (deux ans maximum) rivalisent pour présenter au futur cadre dynamique la meilleure compilation de textes

philosophiques et d'études sur la vérité, la justice... Les éditions *Ellipses-Marketing* montées par des élèves de grandes écoles publient tous les ans des livres sur le programme des concours des grandes écoles. « *Ce sont des livres, qui ne sont pas vraiment des livres* » déclare à leur propos un directeur de collection des éditions Vrin. Bruno Huisman est aussi un spécialiste du manuel de classe préparatoire commerciale. Il en publiait régulièrement notamment chez Dunod, ou Bordas. En 1982, il a tenté de lancer *Les éditions Bruno Huisman*⁸⁵. Le départ était prometteur. Le recueil *Les philosophes et la liberté* s'est vendu à 2000 exemplaires en 6 mois, ouvrage qu'il avait tiré à 3500 exemplaires et dont il avait assuré la promotion par des envois aux professeurs et aux libraires. Il estimait alors son public à 6500 étudiants. Avec une revue *Oui, la philosophie*, et une collection *Index*, qui se situe sur le terrain des *Que-sais-je ?*, le directeur comptait se placer sans doute plus sérieusement sur le terrain de la philosophie. L'expérience n'a sans doute pas été concluante puisque huit ans plus tard, son entreprise avait disparu de l'annuaire de *Livres Hebdo*.

Les élèves de classes de préparation littéraire sont un public qui a la réputation de fournir de très gros lecteurs. C'est ce qui ressort de l'enquête de Françoise Kletz. La croissance est assez lente mais constante tout au long de la période. Les élèves reçoivent quatre à six heures par semaine de cours de philosophie générale ou sur programme. Ce ne sont pas forcément tous de gros acheteurs de livres philosophiques. Cependant l'émulation qui règne dans les classes de concours, les origines sociales favorisées⁸⁶, la culture de l'urgence

⁸⁵« Bruno Huisman, philosophie et sciences humaines », *Livres Hebdo*, 1983, n°32-35 p 86. S'agit-il d'un parent du célèbre auteur du manuel de terminale, Denis Huisman ?

⁸⁶52,7% sont issus des classes supérieures en 1992 contre 25% pour le public de Lettres.

imposée par l'échéance du concours pousse le khâgneux à ne pas restreindre ses achats. La classe préparatoire fournit une bonne partie des élèves de licence de philosophie et ce sont souvent les meilleurs (au sens où ils ont de meilleurs résultats au concours de l'agrégation). L'achat en classe préparatoire est plutôt orienté vers les classiques et parfois vers les livres de commentaires et d'histoire de la philosophie. On trouve cependant dans les classes de khâgne des individus passionnés par la philosophie contemporaine et qui y consacrent une bonne partie de leur budget⁸⁷.

A la faculté

Les étudiants en philosophie constituent un public naturel pour les livres de philosophie. Le tableau ci-dessous permet d'appréhender son importance (en 1990) et sa répartition géographique.

	DEUG 1	DEUG 2	Licence	Maîtrise	CAPES	Agrég	Total
Paris I	355	255	398	377	104	149	1638
% du total	12%	11%	16,7%	23%	18,2%	33,3%	15,9%
Paris IV	313	319	353	169	68	82	1304
% du total	10,6%	14%	14,8%	10,2%	11,9%	18,3%	12,7%
Paris X	293	147	232	156	18	33	879
% du total	9,9%	6,4%	9,7%	9,5%	3,1%	7,3%	8,5%
Paris XII	72	55	92	37	5	1	262
% du total	2,4%	2,4%	3,9%	2,2%	0,9%	0,2%	2,5%
Paris VIII	60	7	124	46	-	-	237
% du total	2%	0,3%	5,2%	2,9%	-	-	2,3%
Total Paris	1093	783	1199	745	195	265	4280
% du total	37%	34%	50,4%	45,3%	34%	59%	41,7%
Lille III	152	57	104	82	44	21	460
Lyon III	162	121	166	81	45	22	597
Autres Pro	1537	1320	688	620	232	110	4507
Total Pro	1851	1498	1176	897	376	182	5980
Total	2944	2281	2375	1642	571	447	10260

Tableau n°15 : Nombre d'élèves inscrits dans les facultés de philosophie en 1990-1991. Source Soulié (1994)

Ce tableau n'est pas tout à fait complet. De nombreux élèves ne s'inscrivent pas dans des UFR pour passer le CAPES ou l'agrégation, ce qui explique ce chiffre si faible. Nous n'avons pas de renseignements sur les élèves de DEA. Par contre Charles Soulié a recensé le

⁸⁷Notre camarade de chambrée a acheté au cours de l'année de khâgne les oeuvres complètes de Gilles Deleuze, ce qui n'est pas un mince investissement. Ce n'est sans doute pas un cas exceptionnel.

nombre d'élèves inscrits en thèse. Le chiffre, très important, s'explique par le poids des étrangers qui viennent faire leur thèse en France (de l'ordre du tiers).

	Paris I	Paris IV	Paris VIII	Paris X	EHESS	Autres Paris	Province	Total
Effectifs	459	155	125	144	59	35	360	1337
%	34%	12%	9%	11%	4%	3%	27%	100%

Tableau n°16 : Nombre d'élèves inscrits en doctorat de philosophie dans les facultés de philosophie en 1990-1991. Source Soulié (1994).

L'élément le plus frappant dans ces tableaux est le caractère central de Paris. 40% du public est à Paris, presque 30% du public est à la Sorbonne⁸⁸. La parisiannité se renforce tout au long du cursus : en thèse, 46% des élèves sont inscrits à la Sorbonne. Ce centralisme devait être encore plus fort autrefois avant le développement de la « troisième génération d'universités » de province consécutif à la loi Edgar Faure.

Ce centralisme n'est pas sans conséquences sur le marché du livre. On peut penser qu'il est à l'origine du succès d'une maison d'édition et librairie comme Joseph Vrin (malgré la concurrence du puissant voisin d'en face, les PUF). Celle-ci, installée sur la place de la Sorbonne, dispose d'un public local de trois ou quatre mille personnes. Les frais de diffusion et de distribution s'élèvent en général à 30-40% du prix d'un ouvrage. Les difficultés des petits éditeurs viennent surtout du coût de la diffusion. Vrin économise donc en moyenne 30 à 40% du prix d'un ouvrage en le vendant sur la place de la Sorbonne plutôt que dans une librairie. Elle peut donc vendre par ce biais plus facilement et à moindre coût des ouvrages très spécialisé et à tout petit tirage. Cette centralité parisienne n'a pas que des avantages. La contrepartie est la faiblesse des effectifs des centres provinciaux. Certains ouvrages intermédiaires peuvent ainsi manquer leur public provincial potentiel du fait des coûts de diffusion, de distribution et de réapprovisionnement. La situation semble assez différente dans les autres pays européens en particulier l'Italie, où une bonne diffusion de la philosophie est associée à un nombre plus important de grands centres universitaires⁸⁹.

Ce public étudiant s'élève en 1991 à environ 12000 personnes. Ce sont des étudiants d'origine sociale assez élevée. L'étude de l'origine sociale des élèves par Charles Soulié permet d'obtenir la répartition suivante :

⁸⁸Il faut cependant remarquer que les étudiants de DEUG ont aujourd'hui cours dans les annexes périphériques et non sur le site de la Sorbonne.

⁸⁹Voir à ce propos l'entretien avec Charles Alunni (annexe).

	Professeurs Instituteurs	Cadres sup Prof libérales	Intermédiaires Employés	Commerçants Artisans	Ouvriers Agriculteurs	Total
DEUG 1 (n=32)	8%	29%	42%	15%	5%	100%
DEUG 2 (n=29)	13%	43%	35%	3%	5%	100%
LICENCE (n=27)	15%	46%	23%	4%	11%	100%
MAITRISE (n=90)	18%	45%	31%	5%	1%	100%
CAPES/Aggeg (n=20)	7%	20%	40%	26%	6%	100%
DEA (n=65)	7%	26%	42%	19%	6%	100%

Tableau n°17 : Origine sociale des étudiants en maîtrise de philosophie de Paris I en 1990. (Source Soulié)

La population de première année de DEUG est certes moins favorisée, puisque les deux premières catégories du tableau regroupent 38% de la population. On peut comparer avec l'échantillon d'étudiants de Lille établi par Noëlle Bisseret⁹⁰. 55% des étudiants en licence de philosophie à la Sorbonne en 1962 avaient un père cadre supérieur, industriel ou professeur, 29% avaient un père cadre moyen, commerçant, artisan, instituteur, et 16% un père agriculteur, employé ou ouvrier. Ce genre de comparaison est toujours délicat à mener puisque sur longue période c'est l'ensemble de la structure sociale qui varie. Cependant la stabilité sociale du recrutement semble l'emporter.

	Classes supérieures	Classes moyennes	Classes inférieures
1962	34%	40%	20%
1992	25%	30%	28%

Tableau n°18 : Origine sociale des étudiants de lettres en France.

Il n'existe malheureusement pas de statistiques nationales disponibles sur la composition sociale de l'ensemble de la discipline. Aux deux dates, la structure sociale de la population est plus élevée que celle de l'ensemble de la population française

des facultés de Lettres. Cependant en 1962, d'après les statistiques de Noëlle Bisseret, il n'y avait pas vraiment de différences entre les origines du licencié de philosophie de la Sorbonne et celles de la moyenne des licenciés de cette faculté. Mais il ne faut pas oublier que le poids de la capitale (lieu du capital) dans le recrutement de la discipline philosophique est crucial.

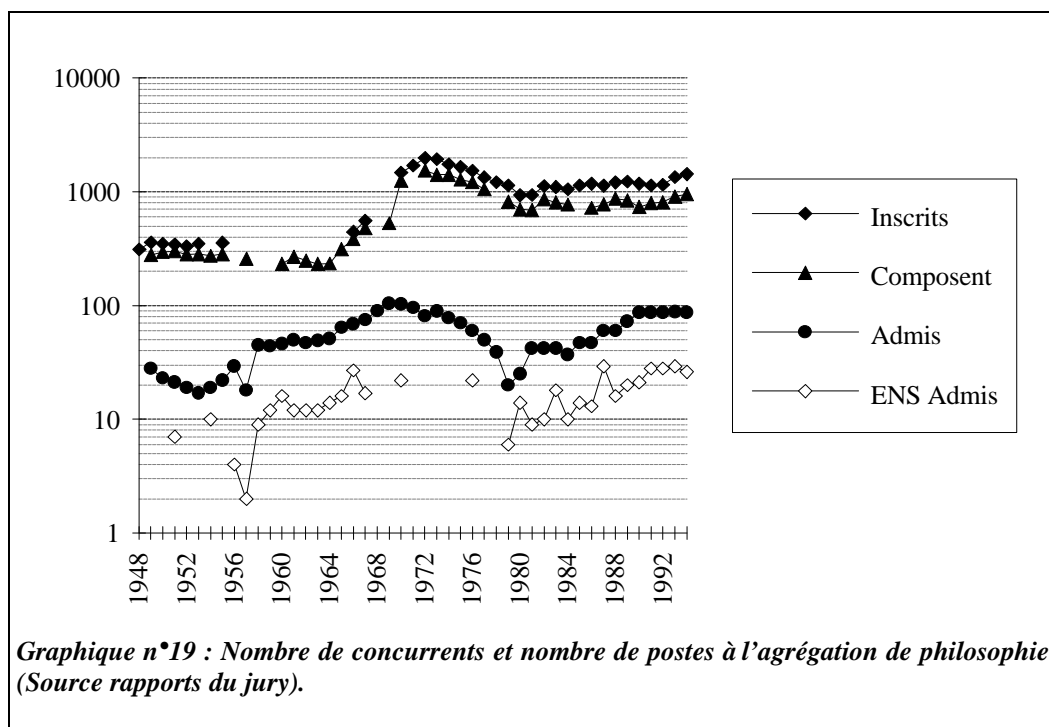
Nous avons, par l'intermédiaire des rapports de concours, la possibilité de chiffrer l'évolution du public étudiant. Si nous choisissons de commencer par l'agrégation, c'est qu'elle détermine dans une large mesure l'attrait de la discipline sur le plan professionnel.

L'enseignement est un débouché naturel et non exclusif puisque le taux d'échec est tel que nombre d'élèves sont obligés de se reconverter. Le nombre de postes à l'agrégation est un facteur qui détermine fortement le nombre de prétendants, non que les individus aient un comportement stratégique totalement rationnel (en général les étudiants découvrent les

⁹⁰Bisseret (Noëlle), (1968), « La sélection à l'université et sa signification pour l'étude des rapports de dominance », *Revue française de sociologie*, Tome IX, p. 463-496.

statistiques pendant la préparation du concours), mais parce qu'en fonction des débouchés professionnels se dégagent par le bouche à oreille, les déclarations des professeurs, des élèves, etc., une impression collective de plus ou moins grande facilité ou difficulté de la matière, en fonction de laquelle les individus tempèrent ou stimulent leur « vocation philosophique ».

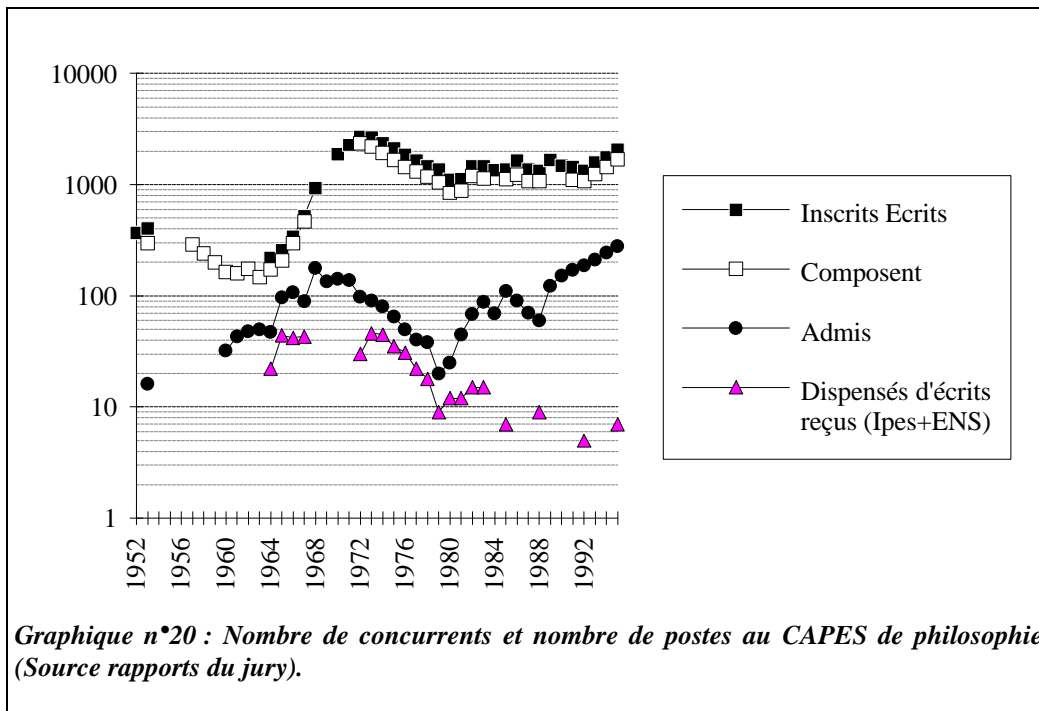
Le nombre de postes à l'agrégation dépend de plusieurs facteurs : le nombre d'élèves dans les lycées, la démographie du corps enseignant, les finances de l'Etat, le souci de préserver la stabilité du corps des agrégés, et les projets pédagogiques de l'Etat. Le graphique suivant laisse voir une évolution extrêmement heurtée du nombre de postes offerts à l'agrégation. Un fort besoin de recrutement dans l'immédiat après-guerre, laisse place à un léger tarissement au début des années 50. A une forte croissance au cours des années 60, succède un violent retournement de conjoncture. Au début des années 80, on a une augmentation lente et régulière du nombre de postes. Le nombre d'inscrits s'adapte à la conjoncture mais moins que proportionnellement.



On arrive assez bien à comprendre la croissance des années 60 et celle des années 80, liées à l'accroissement du nombre d'élèves. Le déclin des années 70 peut sembler plus mystérieux. Des raisons d'ordre démographiques permettent d'expliquer une partie du déclin. Les recrues des années 60, jeunes, ne partent pas à la retraite et l'augmentation du nombre de bacheliers est beaucoup plus faible au cours des années 70.

La réforme Haby est sans doute la raison principale de la chute brutale de 1979 (20 places au CAPES, 20 places à l'agrégation contre 104 et 134 en 1969). Le ministre Haby a essayé à partir de 1974 de mettre en place une réforme de l'enseignement secondaire. Celle-ci

prévoyait d'instaurer un premier baccalauréat en première et de transformer l'année de terminale en année de préparation à l'enseignement supérieur. Chaque élève aurait eu à choisir parmi quatre options, sans qu'aucun cours ne soit obligatoire. Cette réforme était ainsi une attaque directe contre l'enseignement de la philosophie. Celle-ci, devenue optionnelle en terminale, aurait eu très peu d'atouts pour attirer les élèves face aux disciplines utilitaires (les sciences). Cette réforme était justifiée par une certaine conception de la modernisation et de la spécialisation mais elle était aussi motivée par des motifs idéologiques. La philosophie était alors considérée comme un repaire de gauchistes. Réfléchi en 1974, votée en 1975, elle a soulevé un tollé parmi les enseignants de philosophie (ainsi que pour d'autres matières comme l'histoire). Manifestes, assemblées se sont alors succédés⁹¹. Le ministère a dû faire des concessions comme l'introduction de trois heures de philosophie en première. L'application de la réforme était prévue en 1981, jusqu'à ce qu'elle soit abandonnée en 1979. Le gouvernement a anticipé sur la chute des effectifs nécessaires dans le secondaire en diminuant fortement le nombre de places offertes aux concours, quitte à avoir recours aux auxiliaires.

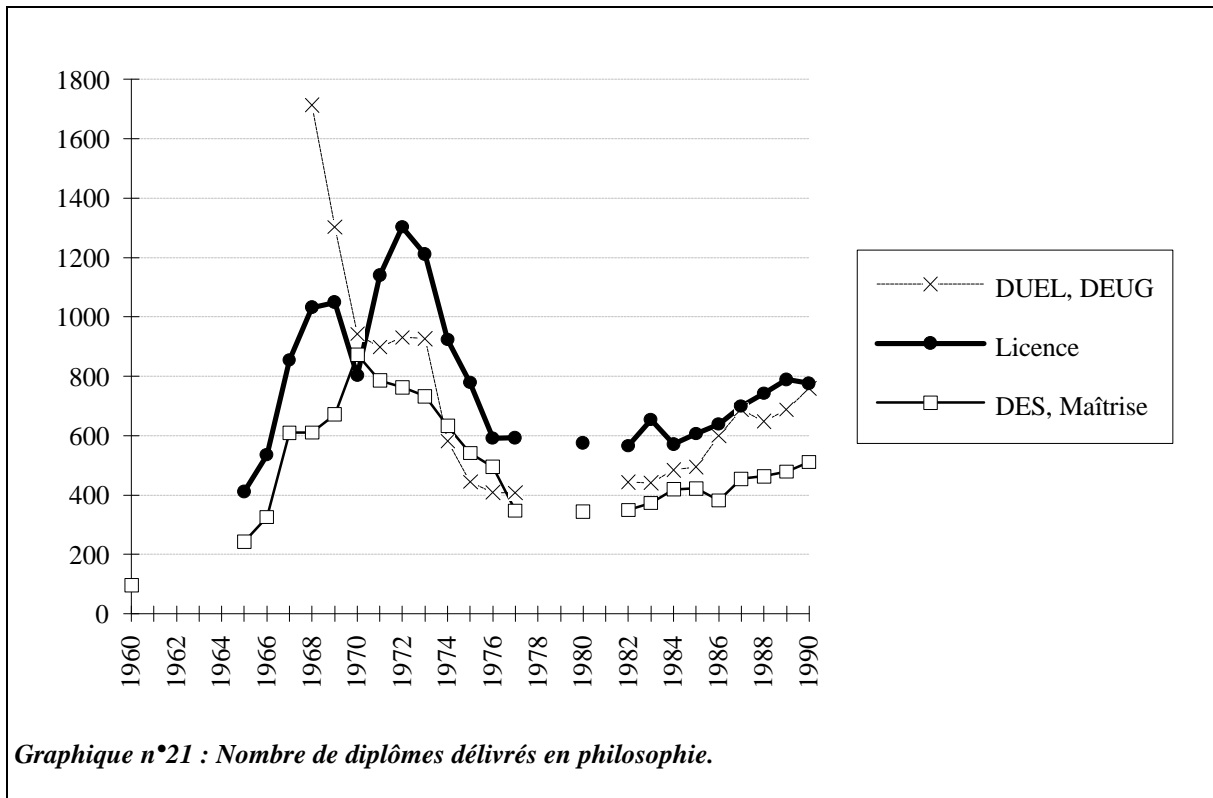


L'évolution du nombre de postes au CAPES est assez proche de celle des postes d'agrégation, à ceci près qu'en période de fort recrutement le nombre de postes croît beaucoup plus vite pour les certifiés (ces postes-là sont moins chers pour l'Etat).

L'évolution du nombre de diplômés figure assez bien l'évolution du public étudiant. Malheureusement nous n'avons pu reconstituer la série pour le début de la période. Divers scénarios d'estimation nous laissent penser que le nombre de diplômés en philosophie stagnait

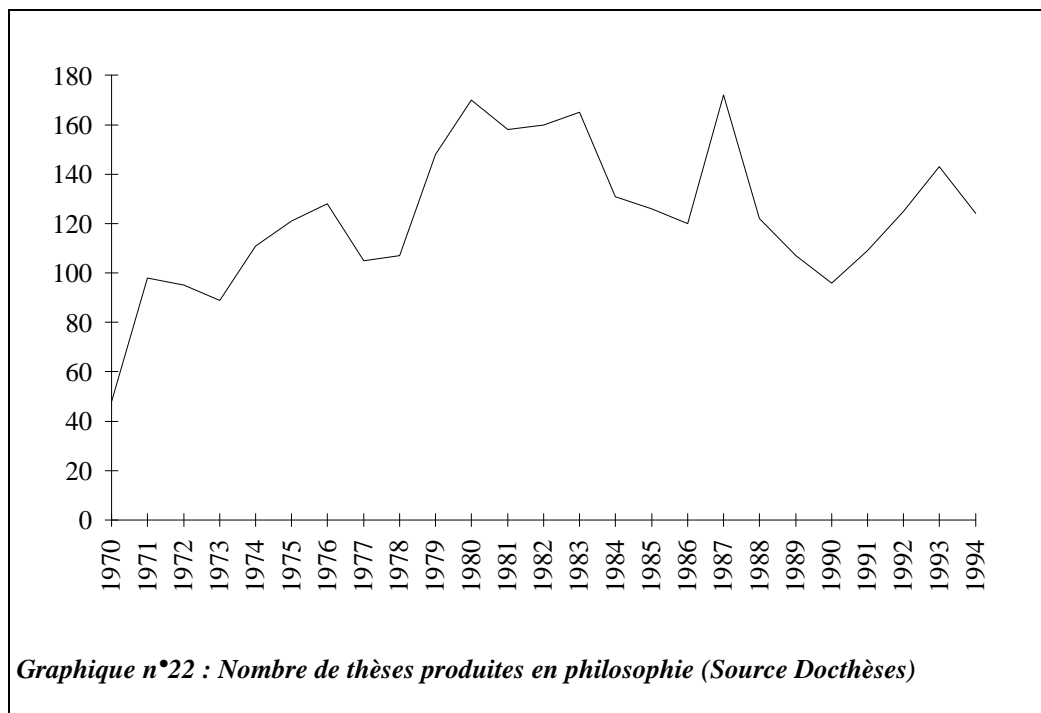
⁹¹On pourra consulter notamment notre travail de sociologie sur le corps des philosophes : Chatel (Frédéric), Godehot (Olivier), *Op. cit.*.

autour de 200 pour la licence (il faudrait prendre en compte la défection de la psychologie et de la sociologie qui gagnent leur autonomie en 1949 et 1958) et de 100 pour le Diplôme d'Etudes Supérieures (l'ancêtre de la maîtrise). Le public spécialisé dépasse de beaucoup le nombre de diplômés, car il y a l'ensemble de ceux qui n'obtiennent pas le diplôme. En 1990, on compte plus de trois inscrits pour un diplômé en licence et en maîtrise. En Deug, en comptant la première année, le taux est supérieur à 7. Avant 1963, il n'existait pas de DUEL, mais une année de propédeutique générale. Les élèves se spécialisaient en philosophie en licence, qui durait alors deux ans.



Si sur longue période, on arrive assez bien à modéliser la population de maîtrise par le nombre de postes au concours ($R^2 > 0,9$), cette modélisation est insuffisante pour expliquer le très fort afflux d'étudiants entre 1965 et 1973 et son déclin ensuite. L'afflux a des raisons en partie démographiques, avec l'arrivée des « babyboomers » à la faculté et concerne l'ensemble des disciplines. De même le déclin du nombre de diplômés au cours des années soixante-dix concerne l'ensemble des facultés de Lettres. En 1968, la faculté de lettres a délivré 14 153 licences, 22 044 en 1973 et 17 881 en 1978. La crise de 1973 a dû affecter le recrutement en lettres. Avec l'apparition du chômage, l'investissement dans des disciplines fermées ayant comme principal débouché l'enseignement devient beaucoup plus risqué, a fortiori si la conjoncture est mauvaise pour le recrutement des professeurs. Cet effet a dû très certainement jouer pour la philosophie. Il faut aussi invoquer la conjoncture idéologique. L'engagement étudiant dans le mouvement gauchiste et en particulier maoïste, qui s'est développé entre 1965 et 1973, était souvent lié à une orientation dans les disciplines critiques et contestataires

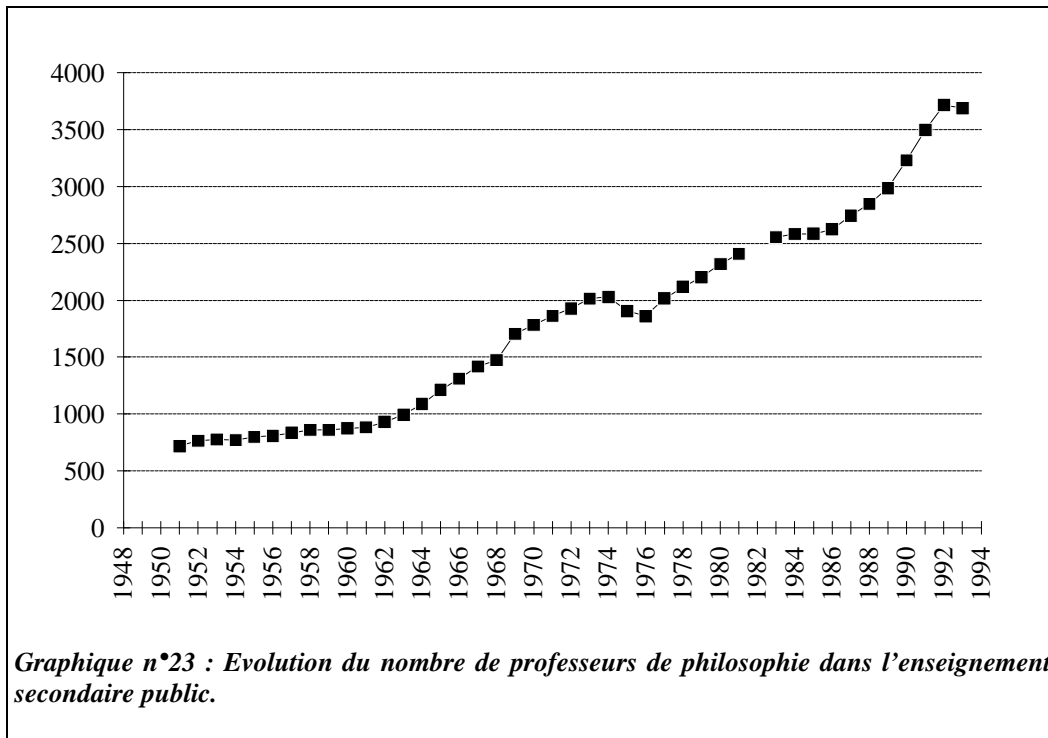
comme la philosophie, la sociologie ou la linguistique. L'engouement pour le structuralisme philosophique et idéologique, une conjoncture économique permettant l'illusion d'études à finalités non-économiques ont très certainement contribué à l'essor des effectifs ce qui explique aussi leur brutale décrue. La réforme Haby à partir de 1975 a accéléré un déclin déjà amorcé. Le désengorgement des concours de recrutement a finalement permis une remontée des effectifs au cours des années 80.



Le nombre de doctorats évolue curieusement à l'inverse de celui des autres diplômes. Les étrangers sont nombreux à faire leur doctorat en France, l'évolution ci-jointe dépend donc des conjonctures étrangères et de la politique d'accueil française. Une des raisons du caractère contracyclique du nombre de doctorats pourrait venir du fait que le doctorat soit pensé comme une alternative aux concours de l'enseignement. En 1990, on comptait plus de 1300 personnes inscrites en doctorat pour une centaine de thèses doctorat soutenues. Nous ne connaissons pas les effectifs de DEA.

2. Les professeurs

Les professeurs achètent des ouvrages de philosophie pour assurer leur formation permanente, pour nourrir leur enseignement et éventuellement pour leur plaisir personnel (maintenir malgré la répétitivité de la condition enseignante dans le secondaire, l'idée d'une aventure intellectuelle personnelle). Puisqu'ils sont payés pour ce travail, on peut penser que leurs consommations intermédiaires en livres philosophiques sont élevées (nous n'avons malheureusement pas d'indicateurs).



L'évolution du nombre de professeurs dans l'enseignement secondaire public connaît les deux accélérations que nous avons décrites à propos du recrutement ainsi que la même stagnation au milieu des années 70. En 1990, nous connaissons par ailleurs le nombre de professeurs dans l'enseignement privé (1000) soit un peu moins de 30% du total des enseignants du public. Il est difficile de savoir si la courbe contient aussi les professeurs de classes préparatoires, et l'affectation des professeurs des Ecoles Normales d'Instituteur est assez variable.

Le nombre d'enseignants du supérieur, public de chercheurs très spécialisés, susceptibles de lire des ouvrages très érudits d'histoire de la philosophie ne constitue pas un public très important. Etant donné la diversification des domaines de recherches, ce n'est sans doute pas un horizon suffisant pour publier un ouvrage même à 500 exemplaires. En outre comme le milieu est très petit (moins de 500 personnes), tout le monde se connaît plus ou moins. Les professeurs ont alors l'habitude, fâcheuse pour les éditeurs, d'attendre que leurs collègues leur offrent un spécimen de l'ouvrage. On notera que le taux de croissance du nombre d'enseignants en moyenne annuelle, très fort entre 1963 et 1967 (13%) tombe assez bas entre 1978 et 1986 (1%). La notion de goulot d'étranglement que nous avons utilisée en deuxième partie pour caractériser le champ philosophique à la fin des années 70 est donc tout à fait justifiée. A ces chiffres concernant les enseignants du supérieur, il faudrait ajouter les quelques chercheurs à plein temps du CNRS.

Année ⁹²	PRUN	Maître de Conf	Chargé d'Etudes	Maître Assistant	Assistant	Total
1963	49	5	5	30	35	123
1967	55	15	18	67	72	227
1978	84	24	4	189	40	341
1986		128		201	67	396

Tableau n°19 : Nombre d'enseignants de philosophie dans le supérieur par année. Source : annuaire du Syndicat Autonome de l'Enseignement Supérieur.

3. Explication du marché par la demande spécialisée

A l'aide des techniques de régression et de séries temporelles, nous avons estimé les valeurs manquantes et essayé d'établir le nombre de diplômés pour les années 50 et 60. A partir de là nous avons utilisé le coefficient 1 pour les inscrits aux concours, 3 pour obtenir ceux de licence⁹³ et de maîtrise, 7 pour le DEUG et 13 pour la thèse. Nous avons pu reconstituer un public potentiel. Sa qualité repose sur la stabilité du rapport inscrits diplômés délivrés et sur les estimations pour avant 1965. Il est sans doute un peu surévalué puisqu'il contient les doubles comptes, (inscrits à la fois en licence et au CAPES...).

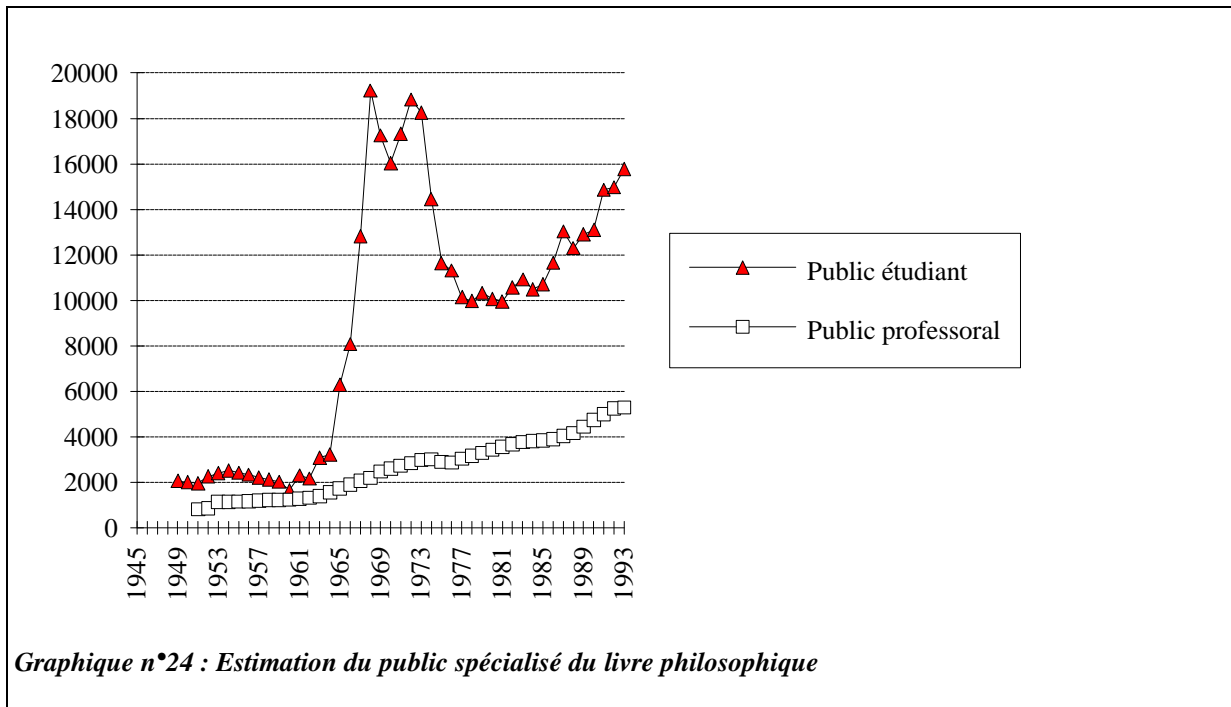
Pour le public professoral, nous avons prolongé les séries sur l'enseignement supérieur et ajouté aux professeurs du secondaire 30% de plus pour le privé.

Le graphique nous confirme l'importance du public à la fin des années 60 dont nous avait parlé Louis Audibert :

Mais le public de la philosophie n'est pas immense, et c'est vrai qu'il s'est rétréci, même s'il y a une certaine vogue de la philosophie ces dernières années. Il n'est pas aussi important que dans les années soixante.

⁹²Pour 1963 et 1967, nous avons repris le décompte de Pierre Bourdieu, (*Homo Academicus*, Minuit), pour 1986, celui de Louis Pinto, (*Les philosophes entre l'avant-garde et le lycée*, L'Harmattan). On a fait le même décompte pour l'année 1978 à partir de l'annuaire du Syndicat autonome de l'enseignement supérieur.

⁹³Coefficient 7 quand la licence était en deux ans.



En utilisant la technique de la régression⁹⁴, nous avons essayé d'expliquer les ventes à partir de ces deux publics. Comme le modèle nous donnait un coefficient non-significativement différent de 0 pour le public étudiant, nous avons utilisé le nombre de diplômés en philosophie⁹⁵, plus robuste (il dépend beaucoup moins d'estimations antérieures). On obtient à l'aide de cette technique, l'équation suivante :

$$(\text{Nombre de titres}) = 0,012 * (\text{Nombre de diplômés}) + 0,025 * (\text{Public professoral}) + 126,2$$

Les coefficients sont significativement différents de 0 au seuil de 5%. La variance expliquée par ce modèle est de 62%. Nous avons essayé d'expliquer le chiffre d'affaires (depuis 1970) calculé en première partie par la même méthode. Les résultats sont un peu moins bons puisque la variance expliquée est uniquement de 51%. Il n'est pas étonnant que le modèle soit meilleur pour expliquer les titres que pour expliquer le chiffre d'affaires. D'une part les séries estimées sont sans doute de meilleure qualité pour les titres que pour le chiffre d'affaires, d'autre part si le nombre de titres est expliqué par la capacité d'absorption et la taille du marché, le chiffre d'affaires dépend en grande partie de quelques ouvrages qui réussissent à capter une clientèle beaucoup plus large. On trouve pour le chiffre d'affaires l'équation suivante :

$$(\text{CA philosophie}) = 9904 * (\text{public professoral}) + 6458 * (\text{Nombre de diplômés}) + 22\,595\,734$$

Une interprétation pourrait être : 9900 F sont dépensés par professeur supplémentaire, 6458 F par diplômé supplémentaire et 22 millions par le reste de la société.

⁹⁴Logiciel SPSS

⁹⁵Somme des diplômés de DEUG, Licence, Maîtrise et des lauréats des concours.

Cette spécification n'étant pas totalement satisfaisante, nous introduisons une autre spécification avec l'ensemble du public, où l'on prend comme variable l'ensemble des spécialistes de la philosophie (étudiants et professeurs) et le « public large » défini comme la somme des élèves de terminales générales et des élèves de classes préparatoires littéraires et commerciales. La constante devenue non-significative est alors enlevée. Nous obtenons par conséquent :

$$(CA \text{ philosophie}) = 1543 * (\text{Public spécialiste}) + 168 * (\text{Public large})$$

Chaque spécialiste achète pour 1543 F de livres et chaque lycéen pour 168 F de livres de philosophie ; le premier paramètre reste tout à fait compatible avec les chiffres donnés par Françoise Kletz, le second ne paraît pas en moyenne irréaliste, bien que nous ne connaissions pas d'enquêtes spécifiques sur ces profils d'acheteurs.

La validité prédictive et causale de ces modèles doit être interprétée. Il s'agit surtout pour nous de montrer que la demande disciplinaire de l'éducation nationale (étudiants professeurs) joue un rôle décisif sur l'état du marché. En particulier la dépression du marché du livre philosophique entre 1973 et 1984 s'explique en grande partie par une dépression encore plus prononcée du public étudiant. Le déclin de la philosophie n'est pas tellement lié à un déclin idéologique face à « l'offensive des sciences humaines » mais plus à une conjoncture démographique.

En fait, les deux phénomènes sont liés dialectiquement. Si la baisse du public entraîne une déprime disciplinaire, une moindre vendabilité de ses ouvrages et de ses penseurs, et une moindre résistance aux systèmes d'explication promus par les autres sciences, ces conséquences ont des effets en retour sur le public, qui est moins attiré par une discipline déclinante.

4. Les programmes de concours

Corrélation statistique ne veut pas dire causalité. Il s'agit de comprendre par quel canal l'étudiant en philosophie est amené à acheter un livre et dans quelle mesure la demande étudiante contribue à la configuration du marché philosophique.

Interrogé sur les déterminants de la demande, Michel Prigent insiste tout particulièrement sur l'importance de la prescription :

– Qu'est-ce qui influe sur cette demande ? L'actualité, les professeurs, les « modes » philosophiques ?

– *Cela dépend. Pour tout ce qui est la demande des lycéens et la demande des étudiants de premier et deuxième cycle, très probablement la prescription, l'indication qui vient du professeur directement. C'est probablement la cause la plus sûre. Ensuite je dirais l'organisation de la recherche. La recherche a des objets qui varient, la recherche, ce n'est pas la mode.*

André Paulhac, le directeur de Vrin indiquait dans un article que certains livres ne se sont plus du tout vendus du jour au lendemain lorsque l'auteur-professeur de la Sorbonne partait à la retraite.

Un moyen de vérifier la réactivité du public spécialisé est d'essayer d'estimer dans quelle mesure les programmes de concours, en particulier celui de l'agrégation, ont un effet sur la demande. Jean-François Courtine nous indique par exemple que l'influence du concours de recrutement ne peut être directe :

– Vous suivez les programmes des concours ?

– *Moi pas. La maison, oui forcément. A la fois parce que c'est un éditeur et une librairie. Mais moi pas beaucoup, parce qu'on ne peut pas suivre cela – ou alors il faudrait une autre structure –, cela change trop vite. L'agrégation, on connaît vers le mois de mai les programmes, il faut publier pour la rentrée. Si par miracle on a un manuscrit qui est en attente, on accélère la sortie. Mais on ne peut pas s'amuser à passer des commandes ou à lancer un programme. Quand on a un manuscrit qui porte sur un auteur classique, ou sur une question qui revient régulièrement dans les programmes, cela joue, raison de plus !*

Nous avons relevé les auteurs et les textes aux programmes des concours de l'agrégation et de l'ENS Fontenay-Saint-Cloud en 1953-54, 1968-69, 1983-84, pour comparer avec la fréquence de ses auteurs parmi les livres en vente. La comparaison des fréquences suggère que les phénomènes ne sont pas indépendants. Cependant, on peut interpréter ce phénomène dans les deux sens. D'une part les jurys inscrivent au programme des textes ou des auteurs qui sont dans l'air du temps, parce que des études ou des traductions remarquables ont été publiées, et que les spécialistes d'un auteur se servent de ces événements éditoriaux pour l'imposer au jury. D'autre part l'inscription au programme des concours peut être l'occasion pour les éditeurs de publier des travaux, des traductions et des nouvelles éditions d'ouvrages sur le sujet qui trouveront facilement un public.

La corrélation entre auteurs publiés et auteurs au programme semble augmenter au cours des trois périodes, et ce malgré la baisse des effectifs étudiants en 1983. Tout se passe comme si les éditeurs étaient de plus en plus sensibles à la composante scolaire de leur public. Publier un bon livre sur un auteur au programme, c'est trouver sans difficultés 700 ou 800 acheteurs ou plus dès la première année.

Par exemple, *L'utilitarisme* de Mill et *Métapsychologie* de Freud sortent en poche chez Flammarion et Gallimard. Ils sont respectivement au programme de l'agrégation (texte anglais) et de Fontenay-Saint-Cloud. Hegel est l'auteur au programme de l'agrégation en 1967, 1968 et 1969. En 1968, on trouve plusieurs ouvrages d'introduction à la philosophie de Hegel. Vrin n'est pas vraiment en reste comme semble le suggérer Jean-François Courtine. En 1983, et 1984, le *Discours sur l'esprit positif* d'Auguste Comte est au programme des textes français. Il est publié par les éditions Vrin. De même *La Métaphysique* d'Aristote est au programme en

1984 des textes grecs. Une nouvelle étude volumineuse lui est consacrée chez l'éditeur de la place de la Sorbonne. Il existe donc de nombreux exemples où les éditeurs ont su s'adapter aux délais courts de l'agrégation pour publier des ouvrages.

Mais comme le remarque Jean-François Courtine, les délais sont très courts et pour bon nombre d'auteurs, la réponse au programme ne s'est pas faite. Il est plus probable que l'orientation insufflée par l'agrégation soit plus une orientation de long terme. Il existe un nombre très limité d'auteurs qui ont de fortes chances d'être inscrits au programme de l'agrégation.

Ecrit	Effectifs	Oral (grec, latin, allemand, anglais, français)	Effectifs
Platon	8	Platon	21
Aristote	8	Kant	20
Kant	7	Aristote	19
Hegel	7	Descartes	17
Stoïcisme	6	Hume	16
Rousseau	6	Hegel	12
Nietzsche	6	Leibniz	12
Leibniz	5	Bergson	11
Plotin	4	Berkeley	10
Epicurisme	4	Fichte	10
Spinoza	4	Lucrèce	10
Descartes	4	Rousseau	10
Pascal	3	Spinoza	10

Tableau n°20 : Auteurs les plus souvent choisis au programme de l'agrégation entre 1965 et 1994. (Source Soulié).

Un simple examen du tableau suivant nous permet de voir qu'il existe des choix éditoriaux beaucoup moins risqués que d'autres. Une bonne étude sur Platon trouvera beaucoup plus facilement un public et sera de fait plus facilement éditée qu'une bonne étude sur la philosophie analytique anglo-saxonne ou sur des philosophes italiens, ou espagnols. Charles Alunni est particulièrement conscient de la détermination du champ éditorial par l'agrégation. Spécialiste de la philosophie italienne, il rencontre de très grandes difficultés à faire connaître et à traduire des philosophes italiens. Le néo-hégélianisme italien (Spaventa, Gentile) reste inconnu même des hégéliens français. La raison principale d'une telle occultation vient du fait que l'italien n'est pas inscrit au programme de l'agrégation :

« Si la langue italienne n'est pas représentée à l'agrégation de philosophie, de même que l'espagnol, cela signifie que les institutions en France ne considèrent pas qu'il existe une philosophie italienne digne de ce nom. Or, on sait qu'en France, la politique éditoriale en philosophie est extrêmement déterminée par les programmes d'agrégation en ce qui concerne les philosophies étrangères et pas seulement étrangères. Donc ceci est un véritable problème, et j'espère que lorsque Spaventa va paraître, les hégéliens français (à savoir Bourgeois, Labarrière...) devront se positionner par rapport à cela – ce qui d'ailleurs sera incontournable – car ils ne pourront plus ignorer ce que j'appelais le « tiers-exclus » des « annales » franco-allemandes, à savoir l'importance en soi de l'école hégélienne italienne et son importance également pour comprendre l'école hégélienne allemande comme telle. »

C. La demande publique et étrangère

Les bibliothèques constituent une demande institutionnelle déterminante sur les petits marchés. Dotées d'une capacité d'achat plus importante que les particuliers, elles acquièrent des ouvrages onéreux comme les dictionnaires ou les encyclopédies.

La couverture bibliothécaire de la France a été longtemps en retard sur celle de ses voisins européens. Il y avait seulement 311 bibliothèques municipales en 1943. Il y en a 1223 aujourd'hui auxquelles on peut ajouter 96 bibliothèques départementales, et 6 bibliothèques publiques⁹⁶. Ces bibliothèques disposent en 1993 de 86 829 400 livres en collections, et achètent 5 231 700 livres par an soit 426 022 000 F..

A ce public il faut rajouter les bibliothèques scolaires et universitaires. Le nombre de bibliothèques universitaires et les fonds disponibles ont longtemps été indigents. Un effort plus important y a été consacré au cours des années 80. Le nombre de BU passe de 60 en 1980 à 73 en 1991 (63 en 87 et 67 en 90). Elles achetaient 315 000 livres en 1980, 470 000 en 1987, et 538 000 en 1991, soit 43 millions de francs en 1980, 95 en 1987 et 197 en 1991.

Pour les ouvrages de diffusion assez large, comme les dictionnaires, les encyclopédies, les bibliothèques constituent un public privilégié. Même si Michel Prigent déclare que « *les livres les plus chers de notre fonds, livres normalement chers parce que ce sont des monstres en terme de nombre de signes, ont un nombre d'acheteurs privés plus élevé que le nombre d'acheteurs institutionnels* », il est probable que les quelques 5000 bibliothèques municipales, universitaires ou lycéennes ont constitué une part non négligeable des acheteurs d'ouvrages comme l'encyclopédie philosophique (5 volumes, plus de 10 000 F). Si on considère que les bibliothèques consacrent au moins 1% (hypothèse vraisemblable) de leurs achats au livre philosophique, c'est au moins 6 000 000 F qui leur sont consacrés de la part de l'Etat – sans compter les bibliothèques lycéennes pour lesquelles nous n'avons pas de chiffres – soit près de 8% du chiffre d'affaires du livre philosophique.

Le public constitué par les bibliothèques françaises est sans doute une composante importante du public des outils de travail (dictionnaire, ouvrages de référence) et des classiques, mais il est sans doute insuffisant pour absorber les ouvrages d'érudition ou très spécialisés. Les bibliothèques municipales ne sont pas souvent intéressées par ce genre d'ouvrages. Les bibliothèques étrangères (universitaires, publiques) souvent plus riches, complètent ce marché, en tout premier lieu, les bibliothèques du monde francophone, ensuite les bibliothèques des riches campus américains ou japonais. Les sciences humaines au sens large faisaient ainsi 7% leur chiffre d'affaires à l'étranger en 1970. Ce taux est monté à 11% en

⁹⁶Cardona (Janine), Lacroix (Chantal) ,*Chiffres clés 1993, statistiques de la culture*, La documentation française.

1993. En 1979, Joseph Vrin exportait plus de 40% de sa production et en premier lieu au Japon. Interrogé sur la part des exportations, Jean-François Courtine pense qu'elle est un peu moins grande aujourd'hui.

... Ce qui est vrai, c'est que chez Vrin, ils ont des souscripteurs, des bibliothèques françaises ou étrangères qui disent : « tous les volumes de telle collection, vous me les envoyez ». C'est un pourcentage d'achats que l'on peut facilement cerner, en disant, « il y a tant de bibliothèques qui ont souscrit et qui vont recevoir l'ouvrage ». Dans ce chiffre c'est normal qu'il y ait plus de bibliothèques étrangères que de bibliothèques françaises. Au-delà de ces informations, c'est beaucoup plus difficile de savoir qui achète nos ouvrages. Moins on tire, plus les livres sont chers, plus on a de chances d'en vendre beaucoup plus à des bibliothèques qu'à des particuliers.

– Vous avez un ordre de grandeur pour les bibliothèques qui constitue une clientèle fixe ?

– Je pense que c'est de l'ordre de la centaine, mais je ne connais pas. Il est évident qu'il n'y en a pas 600 dans le monde. Si c'était le cas, on pourrait toujours tirer à plus de 600. Et puis cela dépend. Il y a des collections très spécialisées. Il y a une collection qui s'appelle De Pétrarque à Descartes, qui porte sur la philosophie de la Renaissance. Il n'y a pas un immense public. Il y a une collection qui s'appelle Mathesis, qui porte sur des points précis d'histoire des sciences. Il y a des collections qui portent sur la philosophie médiévale, là il y en a certainement d'avantage. Il se peut qu'au Japon, il y ait quinze souscripteurs pour la Bibliothèque de Philosophie Médiévale et qu'il n'y en ait pas un seul pour la collection Mathésis.

Le public institutionnel n'est pas la seule composante du public étranger. Les particuliers achètent aussi, dans les pays francophones très certainement (Suisse, Belgique, Québec en particulier), mais aussi dans d'autres régions du monde. Les droits de traduction sont une source de revenu très importante pour les éditeurs.

*Bibliographie de la France*⁹⁷ publiait des statistiques de traductions établies à partir de l'annuaire *Index Translationem* sur la période 1949-1973. Le tableau suivant donne les traductions des livres philosophiques⁹⁸ français dans le monde au cours de diverses périodes.

⁹⁷Etude sur l'index Translationum, Bibliographie de la France, Chronique, publié chaque année entre 1953 et 1979.

⁹⁸Il s'agit d'une classification du même type que celle de la Bibliothèque Nationale (soit la philosophie au sens très large).

Année	Amér. Lat	Monde Arabe	Asie	Etats-Unis	Europe de l'est	Allemagne	Espagne	Italie	R.U.	Autres Europe Ouest
1950	19	3	13	6	3	10	4	6	7	19
1954	30	2	12	7	4	13	6	13	4	31
1957	33	4	14	5	15	10	19	14	5	24
1960	35	11	21	12	13	29	16	23	2	27
1963	43	13	12	28	12	22	38	8	4	50
1967	43	17	19	28	12	29	66	24	5	32
1971	46	16	32	33	15	24	85	41	4	53

Tableau n°21 : Nombre de livres de philosophie traduits dans les pays étrangers

On peut voir la hiérarchie des relations culturelles entre les pays. Alors que la France traduit beaucoup de livres allemand et anglo-saxon, le livre français trouve des débouchés plutôt dans les pays latins (Italie, Espagne, Brésil, Argentine) que dans les pays anglo-saxons.

Parmi les auteurs les plus traduits, on trouve (entre 1949 et 1970) les écrivains qui s'intéressent aux domaines les plus idéologiques de la philosophie, la philosophie politique et la philosophie religieuse : Bergson, Teilhard de Chardin, Garaudy, Althusser, Simone Weil...

D. « Le grand public », un élément incertain ?

Le classement effectué dans ce chapitre ne permet pas de saisir l'ensemble du public. Il nous manque l'ensemble des gens qui achètent des livres de philosophie en librairie sans être liés à la matière par aucune obligation scolaire ou professionnelle. Des best-sellers en philosophie rappellent de temps à autre en touchant 50 000 ou 100 000 personnes, que le philosophe devenu médiatique atteint aussi le « grand public ». Nous ne savons que peu de choses sur ce grand public, mais divers témoignages nous suggèrent qu'il est loin d'être négligeable. Roger-Pol Droit, critique de philosophie au journal *Le Monde*, a donné le goût de lire de la philosophie à un public beaucoup plus large que celui que nous avons considéré :

« Je suis plus sensible pour ma part, à des courriers de lecteurs très touchants, qui ont lu le livre ; et là on s'aperçoit qu'il y a des répercussions non-attendues. J'ai reçu comme cela une lettre très touchante, d'un médecin à la retraite qui lisait depuis dix ans de la philosophie, un peu par ma faute, en lisant Platon quand il y avait une référence à Platon. Et il m'expliquait que cela avait changé les dernières années de sa vie. »

Parmi les strates du public large, on peut considérer le public intellectuel et universitaire des autres disciplines qui jette souvent un oeil sur ce que fait leur prestigieuse voisine, a fortiori quand se développent des paradigmes transdisciplinaires forts (existentialisme, marxisme, structuralisme). Les disciplines qui n'ont pris que récemment leur autonomie vis à vis de la philosophie (sociologie, anthropologie, psychologie, psychanalyse) viennent souvent se mettre à l'école des philosophes pour élaborer ou renouveler leurs paradigmes fondateurs.

Le public militant (religieux ou politique) entretient des liens assez privilégiés avec la philosophie. *Les éditions de Moscou* et *Les Editions Sociales* sont parmi les cinq premiers éditeurs d'ouvrages philosophiques dans les années 50, notamment des « classiques du peuple », Diderot, Rousseau et autres penseurs des Lumières mais aussi des ouvrages d'introduction à la philosophie marxiste-léniniste comme ceux de Politzer ou de Garaudy. *Les Editions Universitaires* et *les éditions du Seuil* ont joué un rôle symétrique au début des années 60 avec Teilhard de Chardin. Le mouvement gauchiste au cours des années 60-70 était souvent mené et composé par des personnes ayant fait des études de philosophie et a développé un dialogue important avec la production philosophique contestataire de l'époque (Deleuze, Badiou, Althusser...).

Enfin il existe un grand public cultivé (journalistes, cadres supérieurs, enseignants) du type lecteurs du *Nouvel Observateur* qui aime acheter les dernières nouveautés qui « font date dans la vie intellectuelle française » et expliquent peut-être des succès inattendus comme *Les mots et les choses* de Michel Foucault. Dans un sondage de l'Express⁹⁹, 7,5% des lecteurs sondés disent lire de préférence des essais, 27% disent avoir lu un ouvrage de Sartre, et 5% un ouvrage de Michel Foucault. Ces chiffres peut-être un peu surévalué montre que certains auteurs comme Michel Foucault ont pu toucher un public très large.

Grasset et Julliard ont compris dans les années soixante-dix qu'il était possible de les sensibiliser par un démarchage approprié. Il est probable que le lectorat du grand public ait été beaucoup plus important aux périodes où la philosophie était attractive, où elle développait des paradigmes transdisciplinaires féconds (existentialisme, structuralisme), qu'aujourd'hui où une tendance au repli disciplinaire semble l'emporter. L'intervention du grand public est sollicitée massivement par à-coups pour des auteurs médiatiques (Glucksmann, Lévy, Ferry, Serres, Comte-Sponville) sans qu'il y ait une fidélisation semblable à celle des années 60.

II. Les ventes

A. Achat et alternatives à l'achat

Avant de traiter des ventes, il est intéressant de considérer les alternatives à l'achat et leurs incidences sur le marché. Parmi ces pratiques, on peut isoler notamment le vol, l'emprunt, l'occasion et la reprographie.

1. Le vol

Pratique délinquante sans doute la plus répandue dans le monde étudiant, le vol de livres a été popularisé par les écrits situationnistes. L'objet est volé non pour sa valeur

⁹⁹« La France se met à lire », L'Express, 11 novembre 1978.

d'échange mais pour son contenu. Ce n'est pas un hasard si aujourd'hui les librairies sont des commerces qui disposent des outils de surveillance les plus perfectionnés.

Dans les années 60, il était de bon ton d'aller voler les livres d'Althusser à la librairie François Maspero¹⁰⁰. Des larcins répétés ont donné des difficultés financières à la librairie, qui ont poussé François Maspero à l'abandonner. Il est difficile de savoir quel était le poids du vol et s'il était plus important en philosophie que dans les autres secteurs. L'antimoralisme philosophique, le goût de la distinction et la sacralisation du livre constituent des dispositions favorables pour commettre un forfait culturel, un transfert philosophique à la Robin des bois. Plusieurs générations de khâgneux et de normaliens nous ont confirmé l'existence d'une telle pratique¹⁰¹. Il est probable que la multiplication des appareils de surveillance magnétiques diminue son poids.

2. *L'emprunt*

Nous ne disposons pas de données spécifiques sur l'emprunt autres que celles sur les bibliothèques. L'emprunt en France par étudiant est sans doute moins important que dans les autres pays occidentaux en raison de l'indigence des bibliothèques de prêts et du moindre enracinement de la bibliothèque dans la vie collective. Cependant les éditeurs ont remarqué qu'un livre lu dans une bibliothèque par une centaine ou un millier de lecteurs constitue un manque à gagner par rapport aux achats qui leur auraient été adressés sans cela. Au cours des années 80 s'est développée une controverse sur le droit de prêt.

Alors que les entreprises de location de disques et de films acquittent un droit de prêt à l'éditeur pour chaque objet proposé à la location, les bibliothèques n'en versent pas. Certains éditeurs – en difficulté – y voient un privilège anormal et souhaitent que leur soit acquitté des droits de prêts par bibliothèque. La situation est compliquée pour les éditeurs de sciences humaines. En effet les bibliothèques sont de très bons clients. Il est possible que l'introduction d'un droit de prêt entraîne les bibliothèques dans une politique de rentabilisation de leurs ouvrages et les pousse à n'acheter en priorité que les ouvrages qui sont souvent empruntés. La baisse des achats qui en résulterait se ferait au détriment des livres d'érudition et des livres spécialisés. Ainsi les PUF n'ont pas pris position dans cette affaire.

3. *L'occasion*

Le marché de l'occasion est surtout important pour les manuels scolaires et pour les ouvrages de classes préparatoires, et dans une moindre mesure le poche. Le livre philosophique n'est pas peu touché, surtout le livre de format courant. Une investigation rapide dans les rayons de librairies Gibert permet de dégager ces quelques conclusions, difficiles à mettre en

¹⁰⁰Rapporté par *Livres Hebdo*, « La mort de Louis Althusser », 1990, n°43 p 49.

¹⁰¹Aux dires de Y, X a un constitué butin de plus de 500 titres en moins de deux ans.

perspective de manière historique. Il semblerait que l'idée de la revente d'un ouvrage soit assez choquante pour le public philosophe. Un professeur de la Sorbonne a d'ailleurs dit à ses élèves :

Chaque année, je vois des élèves qui revendent leurs ouvrages. Je ne comprends pas. Comment peuvent-ils revendre leur Kant ou leur Spinoza ? Vraiment cela me dépasse.

4. La reprographie

Les premières références angoissées à la reprographie dans la presse professionnelle datent du début des années 70 : en 1972, les éditeurs s'inquiètent alors du développement du photocopie qui pourrait supplanter le manuel en perte de vitesse. La baisse du coût de la reprographie, en particulier de la photocopieuse, a entraîné une explosion de son utilisation au cours des années quatre-vingts. Les éditeurs s'inquiètent de plus en plus de cette forme de concurrence. Ils ont essayé de sensibiliser le public et les professeurs avec le slogan « *Le photocopillage tue le livre* » pour limiter la photocopie personnelle (licite) et institutionnelle (illicite). Le CNL perçoit une taxe de 3% sur les appareils de reproduction qui est reversée sous forme de subventions aux éditeurs. Michel Prigent dresse un tableau alarmiste des conséquences du développement de la reprographie sur les publications spécialisées, en particulier les revues.

« Sur la philosophie, cela ressemble aux autres cas de figures, là encore je ne crois pas qu'elle soit dans un ghetto. Tout ce qui est, je dirais, travail de recherche, collectif, c'est à dire publications de séminaires, d'actes de colloques, de revues bien entendu, est particulièrement pillé par la photocopie. D'abord c'est une photocopie totalement illicite, soyons clair, c'est une violation de la loi du 11 mars 1957. Il faut quand même rappeler que ceux qui le font violent la loi, même si c'est d'ailleurs les pouvoirs publics qui le font, à l'intérieur de l'espace public de l'enseignement supérieur ou secondaire, en l'occurrence l'enseignement supérieur et la recherche. Ce qui est clair, c'est que tout ce qui va être travail collectif, élaboration collective, sera à moyen ou à long terme condamné, si l'affaire de la photocopie illicite n'est pas réglée, tout simplement parce que, quand vous publiez un recueil de 200 pages, qui a dix articles, on estime que deux articles de vingt pages sont intéressants, on le photocopie à 400, 500 ou 600 exemplaires, ces deux articles de vingt pages, soit quarante pages sur un ensemble de deux cents, et là le slogan « la photocopie tue le livre » est clair, dans la mesure où le livre a une vraie influence intellectuelle. Mais personne n'en tire de bénéfices. Or un éditeur qui produit doit rentabiliser son opération et régler des droits d'auteur. L'éditeur et l'auteur sont pillés, étant donné que le masochisme n'est pas forcément la vertu la plus répandue, il y a un moment où à force de perdre de l'argent, et de regarder la manière dont des livres importants, y compris sur le plan scientifique et choisis pour cette raison là, échouent commercialement à cause de la concurrence illicite de la photocopie, et bien moi je ne fais pas de grands discours, ces livres cesseront d'être publiés car en période de crise on ne peut pas publier à perte indéfiniment.

Cependant il remarque aussi que le public philosophique aime les livres et ne photocopie que rarement les livres en entier. La publication de l'ouvrage *Qu'est-ce qu'un livre ?* en 1995, prouve que les éditions PUF convoquent Kant et Fichte pour essayer de refonder le droit de propriété face à la concurrence de la photocopie. Les nouveaux moyens de reprographie qui se développent (scanner, imprimante laser, réseau...) vont sans doute renforcer la concurrence faite à l'encontre de l'édition traditionnelle. Il est possible que le droit

de propriété intellectuelle et éditoriale tel qu'il s'est établi à la fin du dix-huitième siècle connaisse alors des modifications.

B. Typologies des tirages et des ventes

Les ventes en philosophie sont en générale assez faibles. Le public n'est pas particulièrement important. Il existe en fait des types de vente très différents selon la nature des ouvrages. On peut distinguer plusieurs niveaux synthétisés dans le tableau suivant pour la période actuelle :

Type d'ouvrage	Tirage	Exemples
Travaux spécialisés	Entre 500 et 2500	Vrin, <i>Epiméthée</i> chez PUF, <i>Corpus</i> (1500) chez Fayard...
Essais à public large	Entre 2500 et 6000	Grasset, <i>Le collège international de philosophie</i> (4000), <i>Traces</i> chez Payot (3-4000), <i>Bibliothèques des sciences humaines</i> (5000) chez Gallimard...
Semi-Poche et parascolaire	Entre 6000 et 10000	<i>Quadrige</i> , <i>Tel</i> , <i>Que-sais-je</i> , <i>Sup</i> , <i>Manuels</i> ...
Poches	Entre 10000 et 30000	<i>Folio-Essais</i> , <i>Agora</i> , <i>Livre de poche</i> , <i>GF-Flammarion</i> ...

Tableau n°22 : Typologie des tirages

Ce tableau présente les caractéristiques générales. Quand un auteur est populaire, l'éditeur anticipe des ventes plus fortes et prévoit des tirages supérieurs. Il est probable par exemple que les PUF n'aient pas tiré le dernier Comte-Sponville au même niveau que les autres ouvrages de la collection *Philosophie d'aujourd'hui* (autour de 3-4 000) sachant que les ouvrages précédents de cet auteur s'était déjà très bien vendus (9000 exemplaires en six mois pour *Le Mythe d'Icare*).

L'éditeur cherche surtout à profiler au mieux le premier tirage aux ventes potentielles. En effet, le premier tirage entraîne des coûts fixes importants (frais de fabrication, de mise en place dans les librairies), qu'il peut amortir en augmentant soit le prix, soit le nombre d'exemplaires. L'éditeur doit choisir le couple (prix, tirage) qui maximise son profit. Comme le note Christian Bourgois, « *Se dire, « tiens, au lieu de tirer à 1000 exemplaires en édition courante et de le vendre à 350 F, je vais en tirer 10 000 exemplaires et le vendre à 20 F » est une erreur monumentale* »¹⁰². En effet si l'on tire trop d'exemplaires, non seulement on perd de l'argent sur les exemplaires surnuméraires, mais il faut compter aussi les frais de retour, les frais de stockage et les frais de pilon. Il est tout autant possible de gagner ou de perdre de l'argent sur des ouvrages tirés à 500 exemplaires que sur ceux tirés à 30 000.

Editer en philosophie, c'est tout d'abord chercher à amortir un ouvrage. Mais c'est surtout effectuer un investissement de long terme. C'est à dire espérer que l'essai, la thèse publiés deviennent des classiques et soient achetés tous les ans à 500 exemplaires ou à 3000

¹⁰²Rapporté par *Livres Hebdo*, « Le livre de poche universitaire, 20 ans après », n°42 p. 110, 1981.

pour un poche. Notons que la protection des droits d'auteur et de traduction pour une période de plus de 50 ans après la mort donne un monopole très intéressant à l'éditeur qui possède un fonds d'ouvrage classique qui ne soit pas encore dans le domaine public. « *L'exemple évident, explique Michel Prigent, c'est le Lalande et le Bréhier : ce sont des livres qui ont des décennies de réédition, et des tirages largement supérieurs à ceux d'un Goncourt, 300, 400, 500, 600 000 exemplaires, sur la très longue durée... C'est à dire qu'une thèse de 500 pages de très bonne qualité va se vendre peut-être en tout à dix mille exemplaires en 20 ans, et qu'un manuel de 500 pages va se vendre à 40 000 exemplaires en 20 ans* ». Interrogé sur ce sujet, Jean-François Courtine donne des informations convergentes :

« – Un best-seller c'est impossible ?

– *Si c'est possible. Il y en a même beaucoup. Cela ne se remarque pas. Il y a beaucoup de Bachelard. Ils se vendent formidablement bien. Il y a des textes classiques. Quand on veut lire les Principes de la philosophie du droit de Hegel, il y a une grande traduction, c'est celle de Derathé. Je ne sais pas à combien de milliers d'exemplaires ils l'ont tirée. La Métaphysique d'Aristote, dont on parlait tout à l'heure, c'est pareil. Il y a des ouvrages de Dagognet qui se vendent très bien chez Vrin. Il y a des traductions de Kant par Philonenko qui se sont vendus admirablement bien. Sur longue période, de tirages de 5000 exemplaires en tirages de 5000, il y a des livres qui se vendent très bien. Ce n'est pas le best seller au sens classique. »*

Jean-Marie Bouvaist a parlé à propos de ce type de vente de *long-sellers*, qu'il oppose aux *short-sellers*, opération éditoriale qui consiste à faire un coup, à vendre un maximum d'exemplaires en un minimum de temps. Bien que la logique du *short-seller* ne soit pas tout à fait absente de l'édition dans la période récente (en particulier depuis la fin des années 70), elle reste marginale et c'est la logique du long-seller qui prime.

Il semblerait qu'au début de notre période, les tirages initiaux étaient plus élevés pour les catégories de travaux spécialisés. Ferdinand Aubier¹⁰³ publie en 1934 *La présence totale* de Louis Lavelle. Le livre est tiré à 3500 exemplaires, 1026 exemplaires sont vendus la première année, il est épuisé en 1941. Le livre était déficitaire en 1935. Des ouvrages de ce genre auraient peut-être été tirés aujourd'hui à moins d'exemplaires. Entre 1939 et 1941 est entreprise la traduction de *La phénoménologie de l'esprit* par Hyppolite. Ferdinand Aubier parvient à doubler le projet de traduction de Kojève chez Gallimard. Il fait une étude de marché pour assurer l'écoulement notamment auprès des bibliothèques publiques et calcule son service de presse au plus court (100 exemplaires). Le tirage est de 2200 exemplaires et le premier tome est épuisé au bout de cinq ans.

Les tirages minimaux devaient être plus élevés aux alentours des années 50. La baisse des coûts de production a permis de réduire les tirages initiaux. Aussi, il n'est pas rare que le tirage initial chez Vrin soit de 600 ou de 700 exemplaires. Un autre élément qui pousse à la

¹⁰³Ces renseignements sont tirés de la thèse de Valérie Tesnières, *Les éditions Montaigne, Ferdinand Aubier éditeur 1924-1940*, Thèse de l'École nationale des Chartes, Paris, 1993.

réduction des tirages, c'est le raccourcissement des horizons de vente pour tous les maillons de la chaîne. Pour les éditeurs spécialisés comme Vrin, l'horizon de rentabilité escompté pour un ouvrage est de un an. Mais dans bon nombre de maisons d'éditions généraliste, l'horizon des six mois tend à s'imposer. D'ailleurs Charles Alunni nous rapporte que la nouvelle direction de Gallimard avait décidé d'arrêter la publication des *Oeuvres complètes de Nietzsche* :

« Chez Gallimard, la nouvelle direction, c'est-à-dire des gens qui avaient fait leurs études d'économie à Harvard, aux Etats Unis et qui en sont revenus totalement ignares mais soi-disant très spécialistes des flux tendus, a demandé un relevé de la vente des oeuvres de Nietzsche, sur six mois. Vu les résultats, ils ont décidé d'arrêter l'édition des oeuvres de Nietzsche et de tout pilonner. Il a fallu qu'un directeur de collection, De Launay, leur fasse comprendre que vouloir faire un relevé de vente sur six mois pour un auteur classique en philosophie était du non-sens absolu. Ils ont donc procédé à un relevé sur cinq ans, et ils se sont aperçus sur cinq ans qu'ils gagnaient de l'argent. Ainsi pour Nietzsche, depuis les premiers publiés jusqu'à aujourd'hui, tout compte fait, l'éditeur est gagnant, mais règne actuellement une conception qui est celle du marché le plus immédiat. Et c'est une chose qui est de plus en plus déterminante. »

En général, les éditeurs souhaitent vendre à peu près un tiers des ouvrages tirés la première année pour couvrir l'ensemble des frais. Ensuite ils peuvent commencer à gagner de l'argent. Un livre qui marche bien avec des chances de devenir un classique peut-être réédité dans les cinq ans. C'est la durée que nous indique Michel Prigent, cependant certaines structures qui s'autodiffusent (avec des frais de stockage et de distribution très faibles) comme Vrin peuvent conserver dans leurs fonds des ouvrages qui s'écoulent très lentement. La thèse complémentaire de Bachelard s'est vendue à 600 exemplaires entre 1928 et 1968 et sa première réimpression date du milieu des années soixante-dix. Une fois le livre réimprimé, il tend à devenir un livre de fonds. Les frais de fabrication et de distribution sont alors beaucoup plus faible (pas de promotion, d'office, essentiellement du réassort) et le seuil de rentabilité beaucoup plus bas et le risque mieux maîtrisé.

Examinons le cas du livre de M. Pêcheux et F. Gadet, *La langue introuvable* publié en 1981 chez Maspero. Ouvrage d'épistémologie althusserienne à une époque où ce courant philosophique est sur le déclin, c'est un des derniers ouvrages de la collection *Théorie* animée par Althusser. Il a été tiré à 3300 exemplaires en 1981 ; 1152 ont été vendus en 1981, 20 en 1982, 126 en 1983, 80 en 1984, 71 en 1985 et 1537 restaient en stock en 1986. Voilà un ouvrage qui a réussi sa mise en place dans les librairies la première année (un tiers de la production est vendu), mais qui a échoué pour la phase du réassort, soit que la diffusion trop lente ait découragé les libraires de recommander cet ouvrage, soit que le public ait été trop limité. Il est possible que les ventes de la première année aient couvert les frais de production mais il est par contre peu probable que les éditions Maspero aient gagné beaucoup d'argent sur un tel ouvrage.

Le nombre de librairies de fonds est donc crucial pour le livre philosophique. *Livres Hebdo* note en 1991 que les librairies possédant un bon rayon de philosophie sont au nombre

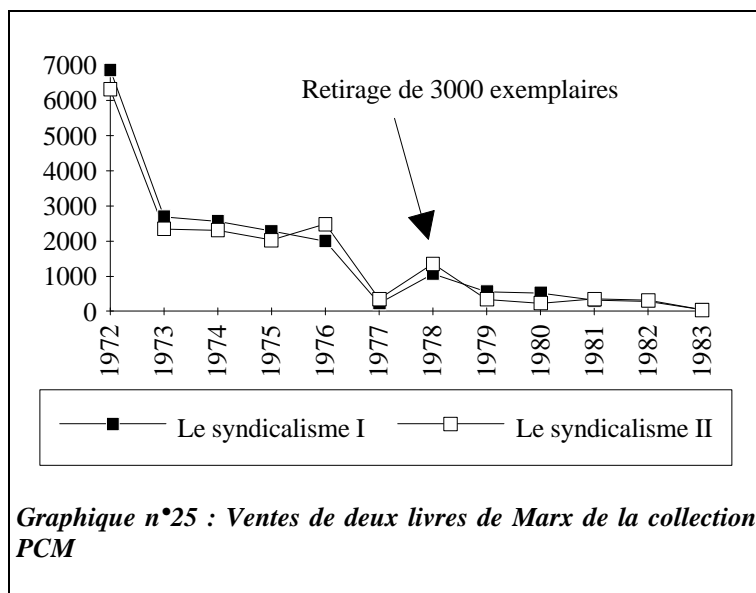
de 500 environ (2000 titres en moyenne), dont une centaine strictement universitaires. Les mises en place, indiquent les services commerciaux des PUF, peuvent aller de 50 exemplaires à 5000, ce dernier chiffre faisant partie des exceptions bien évidemment, et la moyenne se situant entre 250 et 500. Des essais s'adressant à un large public, tel ceux de Comte-Sponville, sont mis en place entre 1800 et 2000 exemplaires.

Certains éléments nous permettent de faire l'hypothèse que la catégorie que nous avons appelé *essais à public large* – catégorie où les ouvrages les plus importants de l'après-guerre ont vu le jour (chez Gallimard, Minuit, Maspero, Aubier...) – se trouve écartelée entre deux pôles : la catégorie de la spécialisation érudite à faible tirage et la catégorie du *short-seller* journalistique.

Les catégories du scolaire et du poche ont connu aussi des évolutions. Le scolaire très florissant pendant les années 50 60, notamment chez PUF, les collections de précis pour étudiants comme *Le philosophe* ont permis à certains auteurs reconnus de la période suivante de faire leurs armes (Le Montesquieu d'Althusser, le Kant de Deleuze). Elles ont subi certains revers au cours des décennies suivantes. La suppression de l'année de propédeutique, l'autonomie pédagogique des universités ont diminué d'autant le public à la fin des années 60. Les manuels semblaient de plus incompatibles avec l'humeur anti-institutionnelle et anti-mandarinale de l'après 68. Avec la remontée des effectifs étudiants dans les années quatre-vingt, l'augmentation du nombre d'élèves en lycée et en classe préparatoire, dans un climat économique et social qui favorise plus la rentabilité du travail, le « bachotage », que le conformisme de l'anticonformisme, le dédain du travail besogneux d'acquisition des bases et l'illusion de la hauteur théorique des années 70, les manuels et le parascolaire refont une percée importante. Les collections de précis se multiplient, les manuels ne se cachent plus d'en être. PUF a choisi pour sa collection *Premier Cycle* – qui compte plusieurs ouvrages en philosophie – de mettre en avant la photographie des auteurs dans une posture statique plutôt mandarinale sur la couverture, et trois photos en situation dynamique d'élocution professorale sur le quatrième. L'anthologie de Médina, Morali, et Sénik, intitulée *La philosophie comme débat entre les textes* chez Magnard a été vendu à 20000 exemplaires en trois mois en 1984 et *L'organibac philosophique* de Pouyanne et Kardas chez le même éditeur et à la même période a été vendu à 12000 exemplaires.

Le poche philosophique est apparu, comme nous l'avons indiqué en première partie, en 1962. Leur relatif bas prix est alors obtenu par une qualité médiocre (les 10/18 de 1962 se transformaient vite en chemise de feuillets mobiles) et par des tirages très importants. Les 10/18 sont alors tirés à 100 000 exemplaires et les ouvrages de la collection *Idées* à 35 000 exemplaires. Le nombre de ventes est alors à la mesure des tirages. *Le discours de la méthode*, *Par-delà le bien et le mal*, sont vendus à 58 000 exemplaires entre 1962 et 1965. *Réflexions*

sur la question juive de Sartre et *Le manifeste du parti communiste*, sont vendus à 100 000 exemplaires pendant le même temps. Les premiers poches concernent essentiellement des ouvrages qui disposent d'un public potentiel très large. Il permet de vendre beaucoup sur période longue. *Introduction à la psychanalyse* de Sigmund Freud a été vendu à 700 000 exemplaires au cours des années soixante-dix.



L'amélioration des techniques de production, la multiplication du nombre de titres à ce format entraîne une baisse des tirages. On trouve ci-joint le profil de vente d'inédits de Marx et Engels dans la collection Maspero. Ils ont été tirés à 15 000 exemplaires. Le départ semble plutôt favorable, 40% sont vendus la première année et 15% les quatre années suivantes. Le retraitage (à 3000) de l'année 1978

semble être un test de la réactivité du public. Mais la demande n'est plus aussi soutenue. On a là un livre frappé « d'obsolescence idéologique » comme le note Marc Minon et qui n'arrive pas à devenir un classique.

Aussi aujourd'hui, il est possible de faire des livres au format de poche à moins de 10 000 exemplaires, alors qu'au début des années soixante, le seuil s'établissait autour de 30 000 exemplaires. L'ouvrage de C. Ruby, *L'histoire de la philosophie*, dans la collection *Repères* a été tiré à 7000 exemplaires en 1991.

Le livre au format de poche est « rentré dans les moeurs », alors qu'il avait été fortement critiqué au cours des années soixante comme représentant d'une culture de supermarché, comme livre jetable. La qualité des couvertures et de l'encollage s'est améliorée au point que la différence avec les livres brochés au format normal devient minime. Il constitue même le format et le prix de référence du livre pour les élèves jusqu'à la fin du second cycle. Le public s'étant habitué au format de poche comme format de référence, de nombreux éditeurs ont introduit des collections de poche plus chères et tirées à moins d'exemplaires, catégories que l'on désigne parfois sous le nom de semi-poche et dont les représentants les plus connus sont *Quadrige* et *Tel*. La gamme des prix des poches est donc particulièrement étendue au début des années 90. Elle va de 10 à plus 100 F, pour des livres comme *Le discours de la méthode* chez Maxi-Poche à certains ouvrages de *Tel* ou de *Quadrige*. Avec la

multiplication des « inédits » en poche, on peut même se demander dans quelle mesure la distinction entre livre au format de poche et livre au format normal reste pertinente.

C. Anthologie des succès philosophiques

Si pour la majorité des ouvrages de philosophie, le succès est plutôt rare, et qu'il est avant tout de long terme, il existe des ouvrages qui ont connu des succès rapides très impressionnants qui peuvent rivaliser avec certains Goncourt. Avant la guerre, certains philosophes universitaires avaient réussi à obtenir la reconnaissance d'un public plus large. Bergson avait atteint une renommée qui semblait être un horizon indépassable. Certains auteurs réussissaient à obtenir des succès de librairie assez conséquents. En 1935, Jacques Maritain vendait 7200 exemplaires de *L'humanisme intégral* (Aubier-Montaigne) en six mois. Jean-Paul Sartre a repoussé encore plus loin que ne l'avait fait Bergson les limites de la reconnaissance du grand public. Comme l'explique Anna Boschetti, Sartre a su marier le prestige de son capital universitaire de philosophe et celui d'écrivain. Mais c'est sans doute ses succès d'écrivain qui ont fortement contribué à faire connaître et vendre sa philosophie auprès d'un large public. Avec 55 000 exemplaires vendus en dix ans, *L'existentialisme est un humanisme* est un succès important pour un ouvrage de philosophie tout en étant loin derrière les best-sellers ou les Goncourt.

La génération structuraliste qui suit prendra le succès de Sartre comme horizon qu'elle souhaite dépassable. Les grands penseurs du structuralisme bénéficieront d'un public et de conditions de productions qui permettent effectivement de dépasser les succès sartriens. Ce ne sont pas des succès immédiats. Ils ont en général été précédés par des travaux universitaires érudits qui leur ont permis de se faire connaître d'une petite élite universitaire et intellectuelle. Le succès est en philosophie quelque chose d'inattendu. A certaines périodes des livres formulent des problématiques qui répondent à un besoin social. Le grand public est alors pris « d'un engouement » soudain pour un livre souvent précédé et encouragé par celui du monde intello-médiatique. Le premier tirage de *Les mots et les choses* chez Gallimard était modeste, 3500 exemplaires. Un des précédents livres de Michel Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*, avait été vendu effectivement à 3000 exemplaires en trois ans chez Plon. Pierre Nora a donc du prendre le parti classique de minimiser les risques sur le premier tirage. Sorti en avril, il faut réimprimer 5000 exemplaires en juin, 3000 en juillet, 3500 en septembre... Ce succès surprend tellement les professionnels du livre qu'ils écrivent dans *Bulletin du livre* en janvier 1968, « nous ne parlerons pas du succès de *Les mots et les choses* de Michel Foucault, dans lequel un certain snobisme est entré pour une part qu'on peut estimer abusive ».

Encore plus extraordinaire est le succès de *L'homme unidimensionnel* de Marcuse. *Livres Hebdo*¹⁰⁴ rapporte les propos de Jérôme Lindon :

« J'avais publié en 1963 *Eros et civilisation*, de Marcuse. On en avait vendu 3000 ou 4000 exemplaires ; c'était déjà bien. Là dessus, je décide de publier *L'homme Unidimensionnel*. On fait appel à un traducteur pour s'apercevoir 18 mois plus tard qu'il n'a pas commencé. Affolement ! On prend quelqu'un d'autre qui nous remet six mois plus tard un travail bâclé. Finalement, on refait une traduction et le livre sort le 3 mai 1968, jour de l'occupation de la Sorbonne. Une période unique. Tout le monde était en grève. Il a fallu faire appel au seul imprimeur qui travaillait encore, trouver un transporteur et, à la fin du mois on en était à la cinquième réimpression. On ne vendait plus qu'un livre c'était *L'homme unidimensionnel*.

100 000 exemplaires sont vendus entre Mai et Décembre. Quelques mois plus tard *Minuit* publie *Raison et révolution* de Marcuse, qui est beaucoup plus difficile. Malgré l'avertissement de l'éditeur les librairies commandent massivement l'ouvrage et les invendus ont été nombreux.

Pareils succès touchent la plupart des maîtres à penser du structuralisme, Althusser (plus de 65 000 exemplaires en tout pour *Lire le Capital*), Lévi-Strauss (49 000 exemplaires pour *Tristes tropiques* en 10/18 en 3 ans), Lacan (5000 exemplaires des *Ecrits* vendus en un mois), Deleuze (52 000 exemplaires pour *L'anti-oedipe*).

Un moyen de mesurer plus précisément les succès rapides en philosophie est d'utiliser la liste hebdomadaire des meilleures ventes dans les librairies établies par *L'Express*. Nous avons dépouillé le magazine pour les années 1963, 1968, 1973, 1977 et 1978. Pour la période 1983-1991, nous nous sommes servi du relevé effectué par Dominique Reynié des livres politiques¹⁰⁵, qui contient des livres de philosophie ou des livres qui s'en rapprochent. En 1963, *L'Express* ne distinguait pas les romans des essais, ce qui explique pourquoi la philosophie est peu présente. La distinction d'une catégorie roman et d'une catégorie essai à partir de la fin des années 60 permet de voir des livres de philosophie rentrer au *Top 10*. Cependant nous n'en avons pas trouvé en 1973.

¹⁰⁴« Sciences humaines la crise ? », *Livres Hebdo*, 1982, n°44 p 94.

¹⁰⁵Reynié (Dominique), « La politique à l'ouvrage, le livre politique en France de 1983 à 1991 », *Cahiers de l'économie du livre*, n°8, décembre 1992.

Auteur	Titre	Editeur	Nombre de semaines	Date
Marcuse, Hebert	L'homme unidimensionnel	Minuit	17	Jun-68
Lévy, Bernard-Henry	La barbarie à visage humain	Grasset	21	Jun-77
Glucksmann, André	Les maîtres penseurs	Grasset	24	Jun-77
Girard, René	Des choses cachées depuis la fondation du monde	Grasset	12	Jul-78
Lévi-Strauss, Claude	Paroles données	Plon	1	Mai-84
Foucault, Michel	Histoire de la sexualité	Gallimard	11	Jul-84
Glucksmann, André	La bêtise	Grasset	14	Avr-85
Deleuze, Gilles	Foucault	Minuit	1	Oct-86
Henry Michel	La barbarie	Grasset	3	Mar-87
Cioran	Aveux et anathèmes	Gallimard	2	Mar-87
Finkielkraut, Alain	La défaite de la pensée	Gallimard	28	Avr-87
Lévi-Strauss, Claude	De près et de loin	Odile Jacob	2	Sep-88
Guitton, Jean	Un siècle, une vie	Laffont	3	Oct-88
Finkielkraut, Alain	La mémoire vaine	Gallimard	1	Fév-88
Eribon, E.	Michel Foucault	Flammarion	3	Sep-89
Baudrillard, Jean	La transparence du mal	Galilée	2	Fév-90
Serres, Michel	Le contrat naturel	François Bourin	23	Avr-90
Deleuze, Gilles	Pourparlers	Minuit	5	Sep-90
Serres, Michel	Le tiers instruit	François Bourin	29	Fév-91
Lévy, Bernard-Henri	Les aventures de la liberté	Grasset	9	Mar-91
Lévi-Strauss, Claude	Histoire de lynx	Plon	3	Oct-91
Glucksmann, André	Le onzième commandement	Flammarion	1	Oct-91
Etchegoyen, Alain	La valse des éthiques	François Bourin	1	Oct-91

Tableau n°23 : Liste d'ouvrages ayant figuré dans la liste des 10 meilleures ventes de L'express.

Editeur	Titres	Semaines	Semaines/titres
Galilée	1	2	2
Laffont	1	3	3
Odile Jacob	1	2	2
Flammarion	2	4	2
Plon	2	4	2
François Bourin	3	53	17,6
Minuit	3	23	7,6
Gallimard	4	42	10,5
Grasset	6	83	13,8
Total général	23	216	9,3

Tableau n°24 : 10 meilleures ventes * éditeurs

beaucoup plus volontaristes que ceux des structuralistes des années 60. En effet ces auteurs et leurs éditeurs connaissent bien le grand public et adoptent les critères d'écriture, de diffusion et de promotion pour toucher ce grand public, quitte à s'aliéner le soutien du monde universitaire et intellectuel. Les ventes sont d'ailleurs très différentes de celles que l'on a pu observer précédemment : Lévy a vendu plus de 100 000 exemplaires pour *La barbarie à visage humain*, et Michel Serres atteint des sommets avec *Le contrat naturel* (60 000 exemplaires en six mois) et surtout le *Tiers-instruit* (100 000 exemplaires en un mois), sommet qu'a peut-être encore

Trois éditeurs, Grasset, Gallimard et François Bourin apparaissent comme des professionnels du succès. Le succès est de moins en moins un hasard non-anticipé. Des campagnes de promotion qui passent par une diffusion massive, de la publicité, la mobilisation des réseaux de relation dans la presse intellectuelle, le passage à la télévision notamment à *Apostrophes* permettent d'accompagner, voire de provoquer le succès. Les succès d'un Bernard-Henri Lévy ou d'un Michel Serres sont

dépassé André Comte-Sponville avec *Petit traité des grandes vertus*. D'une certaine manière c'est « l'essayisme à la française » qui a pénétré le domaine de la philosophie.

Une observation des titres permet d'ailleurs de voir que les livres qui ont du succès appartiennent rarement au noyau dur de la philosophie. Ce sont plus des livres à contenu idéologique (politique ou religieux) ou social (anthropologique et moral) que des ouvrages de métaphysique ou d'histoire de la pensée.

D'aucuns diront d'ailleurs que les ouvrages relevés ici n'appartiennent pas à la philosophie. Peut-être ont-ils raison du point de vue institutionnel et de la tradition. Mais il faut remarquer que contrairement aux normaliens-agrégés de philosophies-essayistes des générations précédentes (Raymond Aron, Jean-François Revel, Jean d'Ormesson...), les « nouveaux philosophes » (Bernard-Henri Lévy, André Glucksmann, Alain Finkelkraut) mettent en avant leur titre de philosophe pour vendre leurs ouvrages, même si ce sont des ouvrages qui sont plus proche de l'essai moral, social ou politique. Ainsi imposent-ils aux yeux du grand public néophyte un standard du livre philosophique que les éditeurs ne peuvent ignorer.

Conclusion

L'importance de la demande est diversement appréciée par les éditeurs. Michel Prigent met l'accent sur le caractère créateur de l'offre :

– La logique de l'offre prime la logique de la demande, et la rationalité économique de cette loi fonctionne en l'occurrence très bien là-dessus. Ce n'est pas vrai partout.

Tandis que Louis Audibert met l'accent sur la demande et affirme que le public de la philosophie s'est rétréci depuis les années 60.

Les deux positions renvoient à des niveaux d'analyses différents et à des places différentes occupées sur le marché. Au niveau des ouvrages, à court terme, la logique de l'offre garde toute son importance. La demande est inerte et la décision de mettre sur le marché tel ou tel type de d'ouvrages voire de collections peut la réveiller. Mais au niveau agrégé, sur longue période, la demande semble influencer considérablement sur l'état du marché. La variation du public spécialisé permet assez bien de rendre compte de la variation de la production.

Aux sources de ces fluctuations du public, se trouve la politique éducative de l'Etat. Non seulement l'Etat contribue à la définition du contenu intellectuel des livres par la détermination du programme des classes et en particulier de ses deux bornes, le baccalauréat et l'agrégation, mais en ouvrant plus ou moins grandes les vannes du baccalauréat, en créant un nombre plus ou moins important de postes de professeurs, il module la taille du public et détermine en retour l'activité éditoriale.

Les fluctuations importantes de l'économie de l'éducation se répercutent sur le marché et obligent les agents à s'adapter, en particulier les éditeurs qui sont les acteurs qui obéissent le plus rapidement à la « rationalisation » (par le profit) du fonctionnement du marché et qui mettent en oeuvre des stratégies pour y répondre.

CHAPITRE IV. STRATÉGIES ÉDITORIALES

Si nous avons dégagé les grands traits du marché du livre philosophique, ses difficultés, ses avancées, ses déterminants globaux, ses contraintes structurelles, il nous reste à étudier comment les ajustements se sont produits entre le « bloc offre » et le « bloc demande ». Les éditeurs, qu'ils aient eu des politiques aventureuses ou frileuses, ont été les agents, volontaires ou involontaires, de cette adaptation. Puisque l'objectif de rentabilité est pour eux beaucoup plus prégnant que pour les autres acteurs, ce sont eux qui s'adaptent le plus rapidement aux variations des différents paramètres et on peut concevoir leur démarches comme des stratégies.

I. Des éditeurs et des idées

A. Editeurs fidèles et éditeurs volages

Si un noyau dur d'éditeurs est présent pendant toute la période, un des traits les plus curieux est la variabilité des éditeurs présents sur le marché. Plusieurs raisons pourraient rendre compte de cette variabilité. Beaucoup d'éditeurs n'ont pas de stratégies spécifiques dans le champ philosophique, mais publient des essais quand par hasard ils en ont la possibilité. Certains éditeurs font des investissements pendant plusieurs années en philosophie. Si l'investissement n'est plus rentable, ils désinvestissent et généralement sont dissuadés de faire un retour vers ce domaine. D'autres font faillite comme par exemple les éditions *Messidor* (ex-*Editions Sociales*) en 1991-1992.

1948	1953	1958	1963	1968	1973	1978	1983	1988	1993
PUF 34	PUF 24	PUF 48	PUF 89	PUF 82	PUF 64	Vrin 47	Vrin 37	Vrin 34	PUF 53
Vrin 28	Vrin 24	Vrin 16	Vrin 17	Vrin 28	Vrin 22	Payot 18	PUF 20	PUF 29	Vrin 35
Aubier 7	Payot 9	SEDES 7	Aubier 15	Gallimar 17	Gallimar 11	Gallimar 15	Seuil 7	Gallimar 20	Hatier 16
Gallimar 4	Aubier 8	Moscou 7	Universitaire 7	Aubier 14	Sociales 11	PUF 14	Klincsiack 7	Cerf 14	Gallimar 15
Plon 4	Desclée 7	Aubier 7	Fischbacher 6	Seuil 6	Seuil 10	Aubier 14	Sociales 7	Minuit 9	LGF 12

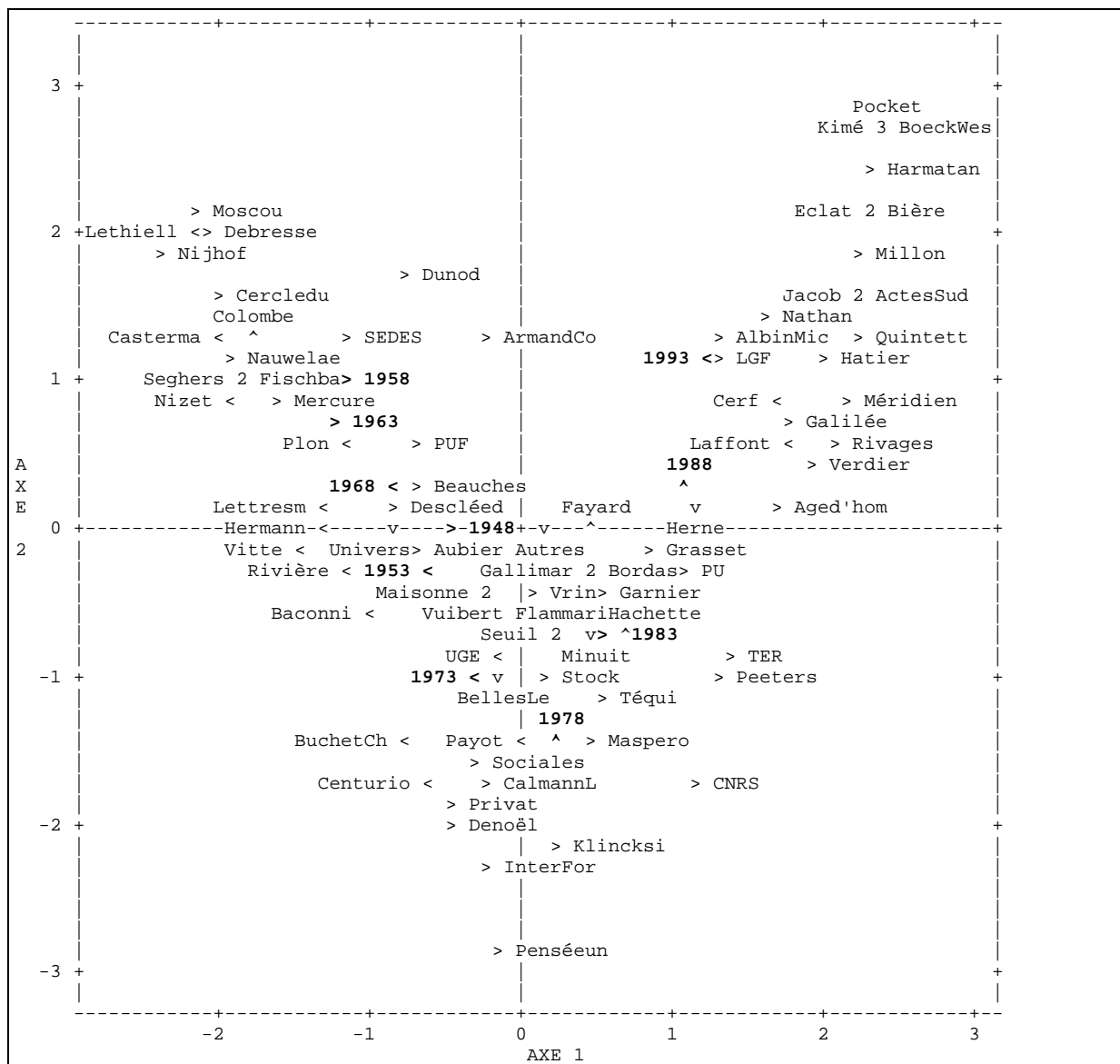
Tableau n°25 : Nombre de titres publiés par les cinq premiers éditeurs par année.

La décision d'intervenir en philosophie est plus complexe. Elle est le fruit d'une observation du comportement des autres éditeurs, mais aussi bien souvent d'une volonté personnelle de l'éditeur ou du directeur de faire de la philosophie, même si cette volonté n'est pas forcément compatible avec des critères simples de rationalité économique.

L'analyse factorielle suivante permet de localiser les différentes périodes d'interventions éditoriales. Elle résume la structure d'un tableau avec en lignes les années et en colonnes les éditeurs. Trois périodes se démarquent facilement : la période 1958-1968 au nord-ouest, la période 1973-1983 au sud et la période 1988-1993 au nord-est. Les éditeurs proches du centre d'inertie sont les éditeurs qui interviennent assez uniformément sur l'ensemble de la période et

ceux qui sont sur les bords sont généralement des éditeurs qui interviennent spécifiquement pendant telle ou telle période :

– 1958-1968 : les éditions de Moscou (éditeur affilié au parti communiste qui diffusait des oeuvres de philosophie marxiste léniniste), Lethielleux, Les nouvelles éditions Debresse, Nijhof, Nauwelaerts, Fischbacher, (trois éditeurs étrangers, ce qui prouvent que l’offre éditoriale française était à l’époque insuffisante, ce qui incitait de nombreux auteurs, comme Lévinas à publier en français chez des éditeurs étrangers), Cercle du Livre et SEDES (deux éditeurs quasi institutionnels), les éditions de la Colombe, Castermann, Seghers (qui s’était rendu célèbre par sa collection *Ecrivains de toujours*), Nizet, Mercure, et Plon (qui a édité les oeuvres fondamentales du structuralisme naissant, mais qui assez mystérieusement a cessé ensuite sa participation au marché des sciences humaines).



Graphique n°26 : AFC, présence des éditeurs en philosophie par année.

– 1973-1983, période plus difficile, UGE (10/18), Minuit, Editions Sociales, Maspero (tous les quatre des éditeurs avec un fort ancrage politique à gauche, et qui produisent des ouvrages à la confluence des sciences humaines, de la politique et de la philosophie), Klincksieck, et La Pensée Universelle (éditeurs qui publient à compte d’auteur), les Presses du CNRS, et les Presses Universitaires (les éditeurs institutionnels se développent), Payot (qui est à l’intersection entre philosophie et psychanalyse) et puis aussi Buchet-Chastel, Calmann-Lévy, Le Centurion, Stock, Téqui, Interforum, Privat, Denoël-Gonthier.

– 1988-1993, période faste, L’Age d’Homme, Verdier, Quintette, L’Eclat, Jérôme Millon, Odile Jacob, L’Harmattan, Actes Sud, Galilée (ce sont des nouveaux éditeurs qui consacrent souvent une part importante de leur budget à l’édition de philosophie) ; Fayard, Albin-Michel, Grasset (anciens éditeurs qui se lancent en philosophie), LGF (Le livre de poche) et Pocket (éditeurs de poche qui se mettent à faire de la philosophie), Hatier, Nathan (scolaires).

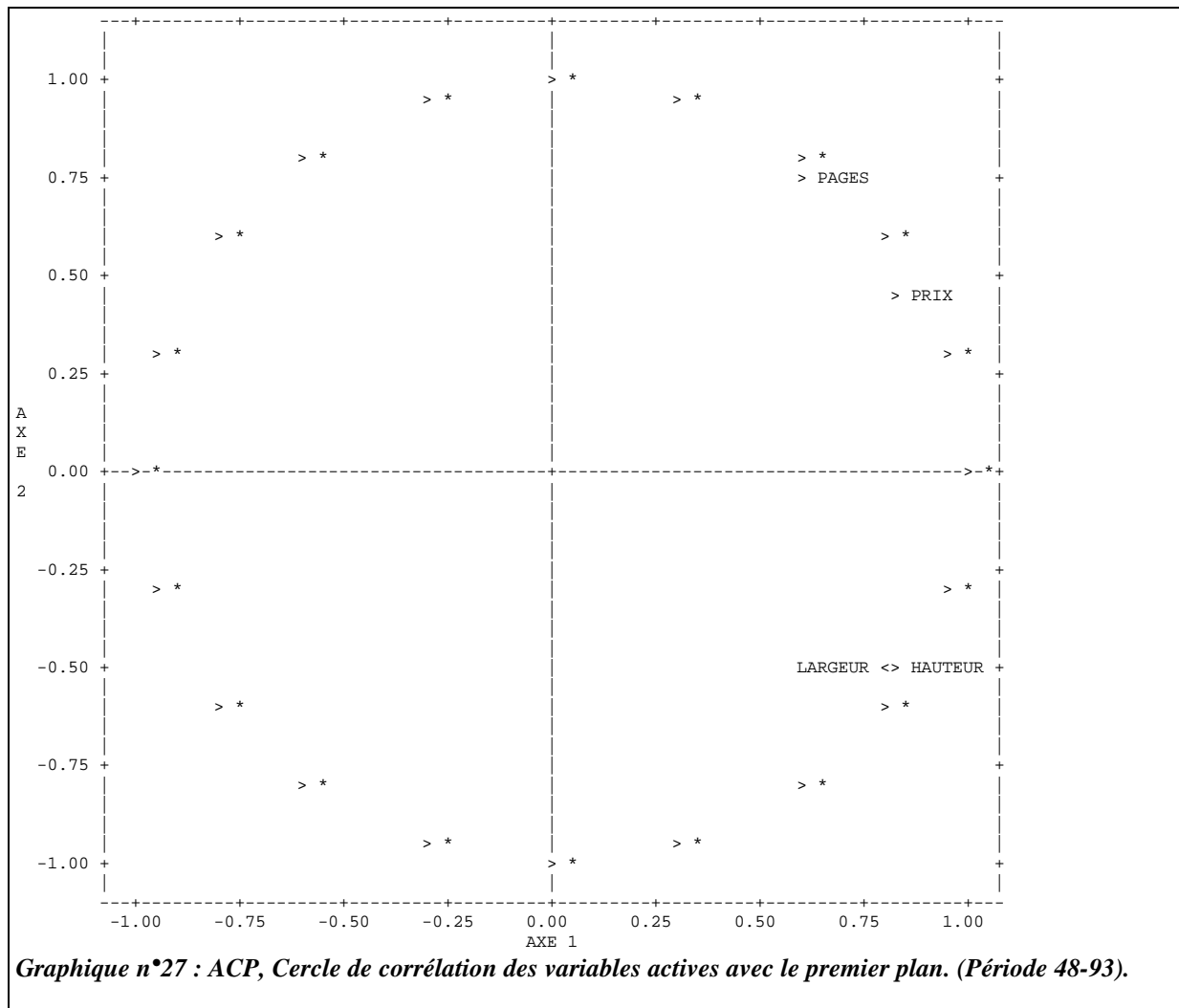
Parmi les éditeurs du centre, on constate, que bien que présents sur toute la période, certains éditeurs étaient particulièrement actifs à certains moments, avant les années 70, comme Aubier, Beauchesne, Desclée de Brouwer ou les PUF, dans les années 70 comme Gallimard, Seuil ou Flammarion, à la fin des années 80 comme le Cerf.

Les stratégies des éditeurs ne sont pas indépendantes. L’éditeur, avant de lancer un produit, une gamme de produits, (une collection, un auteur, un thème), s’intéresse au marché et se demande de manière plus ou moins formelle quels sont les produits que ces concurrents ont déjà lancés sur le marché, non que les éditeurs fassent souvent des études de marché, mais qu’ils lisent la presse professionnelle pour suivre le lancement des collections nouvelles et qu’ils se posent la question « *Que fait Gallimard ?* », « *Que font les PUF ?* ». Certes Michel Prigent montre comment l’observation mutuelle des éditeurs conduit à une organisation de la concurrence plutôt en produit qu’en prix :

« Je crois qu'elle s'exprime [la concurrence] de différentes manières. D'abord – je vais employer un mot qui choque dans l'édition mais cela ne fait rien – elle s'explique par la concurrence entre les produits, et par le fait que les éditeurs et les auteurs gèrent convenablement les enjeux. Je citais Garnier-Flammarion qui fait une excellente traduction nouvelle de Platon et d'Aristote, en séries bien connues. Ces textes excellents étant disponibles, je ne vois pas l'intérêt de redemander à des gens compétents, il y en a, d'aller retraduire tous ces textes que l'on pourrait avoir chez un autre éditeur. »

Par concurrence en produits on peut entendre plus le fait que les éditeurs évitent de mettre sur le marché des produits redondants. Le prix, au contraire, reste une variable très importante, puisqu’il s’agit de cibler un certain type de clientèle, et de prévoir des tirages en conséquence. On pourrait dire que, si à l’échelle du titre, il y a concurrence en produit, à l’échelle de la collection on retrouve la concurrence en prix.

Nous avons procédé à des analyses en composantes principales¹⁰⁶ (ACP) pour visualiser comment les éditeurs se positionnaient les uns par rapport aux autres à l'intérieur d'un plan déterminé (page, prix, longueur, largeur), une sorte de plan qualité-prix.



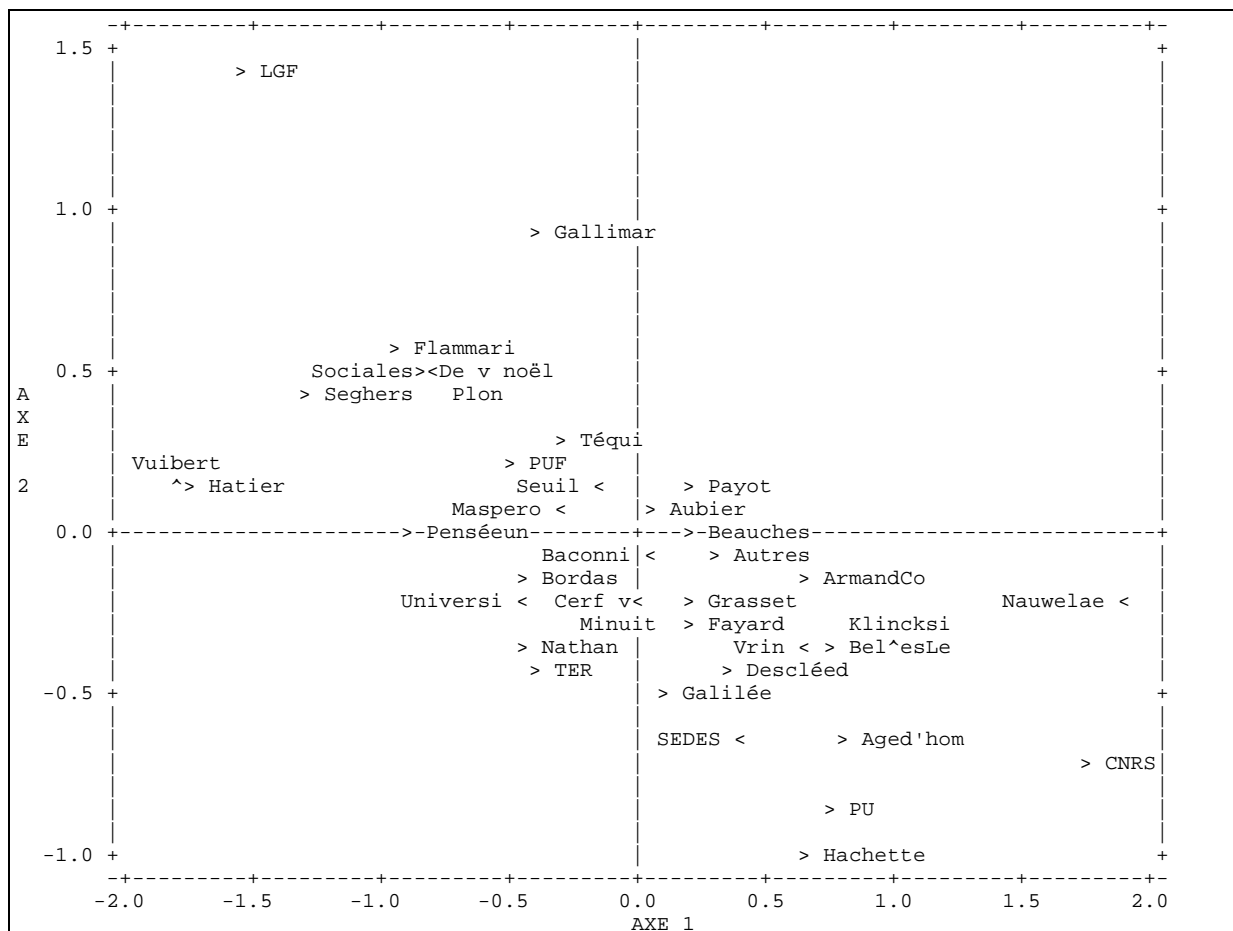
Le plan de projection des variables actives ci-contre indique la position des variables pages, prix et taille dans le cercle des corrélations, par rapport aux deux premiers axes. (Contrairement aux AFC, il n'est pas pertinent de superposer individus ou classes d'individus et variables). La disposition des variables dans le cercle des corrélations est quasiment identique quelles que soient les années observées¹⁰⁷. La disposition des classes d'individus (ici les éditeurs ou les collections) est orientée selon la disposition proposée dans le graphique de corrélation. Cette disposition permet d'isoler visuellement différents types d'éditions. La projection des classes d'individus sur le graphique suivant permet de localiser deux types

¹⁰⁶L'analyse en composantes principales est une technique similaire à l'AFC. Elle traite des variables continues (ici la longueur, la largeur, le prix et la taille). En fait pour l'AFC, on transforme des variables qualitatives en variable indicatrice (0 ou 1), sur laquelle on effectue une ACP particulière. Les analyses suivantes ont été effectuées avec le logiciel SAS.

¹⁰⁷C'est pourquoi nous n'avons pas présenté dans le corps du texte le plan des variables actives pour chacune des ACP.

d'éditeurs, ceux qui font des livres au format de poche (coin nord-ouest), ceux qui font du parascolaire (ouest), ceux qui font des livres plus spécialisés voire très spécialisés (livres plus chers et au format plus important).

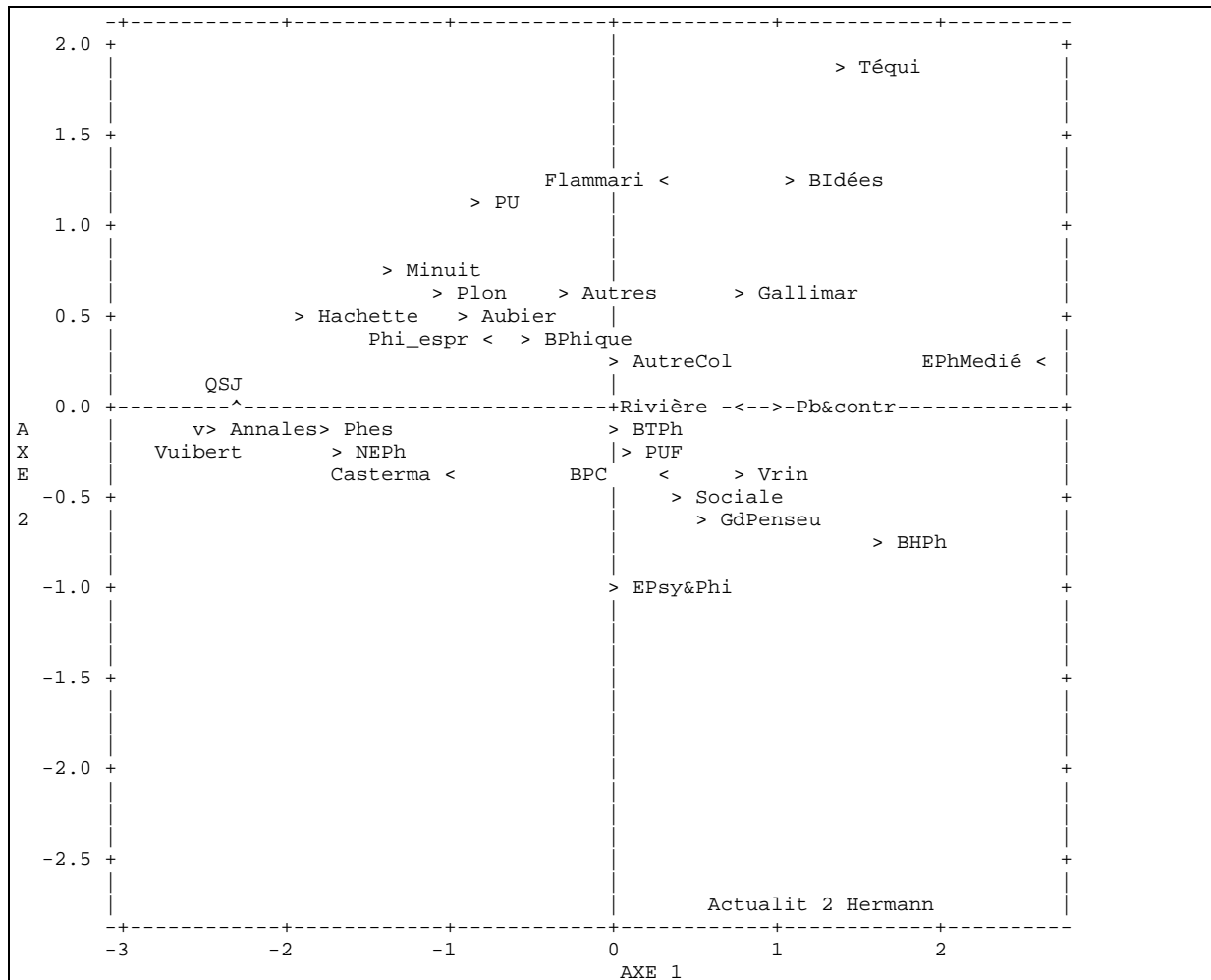
Rares sont les petits éditeurs qui peuvent se permettre de faire du livre à bon marché. La Librairie Générale Française et sa célèbre collection *Le livre de poche* appartiennent au puissant groupe Hachette. Gallimard et Flammarion sont des éditeurs importants. A l'opposé, les petits éditeurs comme Vrin, les diverses Presses Universitaires, le CNRS font des livres de grand format et cher (avec peu de pages) non seulement parce qu'ils publient des ouvrages difficiles qui ne se vendent pas, mais aussi parce que ce sont des petites maisons d'éditions qui n'ont pas de structures de diffusion assez importantes pour faire des livres moins chers et qui se vendent mieux. La plupart des éditeurs moyens (PUF, Aubier, Grasset, Minuit, Seuil) gravitent autour du centre d'inertie, ce qui corrobore le fait qu'ils essaient de toucher un public intermédiaire.



Graphique n°28 : ACP, Espace des éditeurs dans le plan page, prix, taille (ensemble de la période).

Cette vision a l'inconvénient d'être un peu statique. Les stratégies des éditeurs varient au cours du temps, en fonction de la conjoncture, de leurs succès ou échecs passés. Aussi nous avons fait les mêmes calculs pour plusieurs années. Pour ne pas alourdir le mémoire on ne

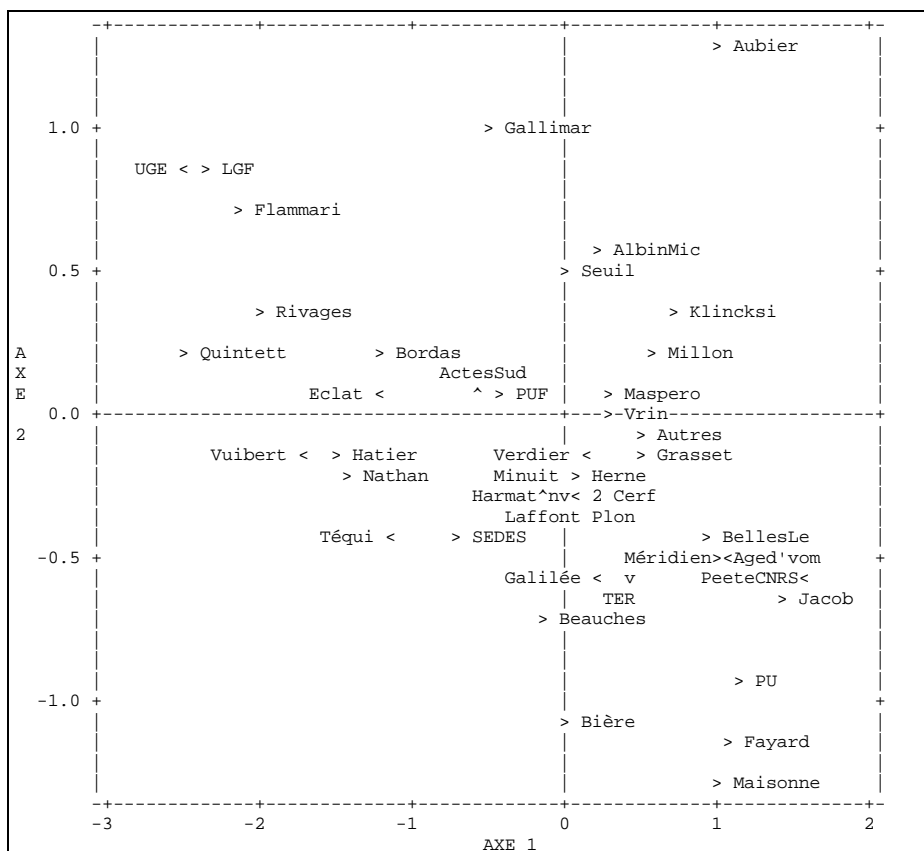
présentera dans le corps du texte que les années 1948 et 1988. On trouve par exemple, en 1948 une configuration fort différente des autres années. Il existe alors peu d'éditeurs qui sont spécialisés dans le livre philosophique à bon marché. Le livre bon marché est alors essentiellement parascolaire : *Annales Vuibert*, *Que sais-je ?*, *Philosophes*, *Nouvelle Encyclopédique* chez PUF...



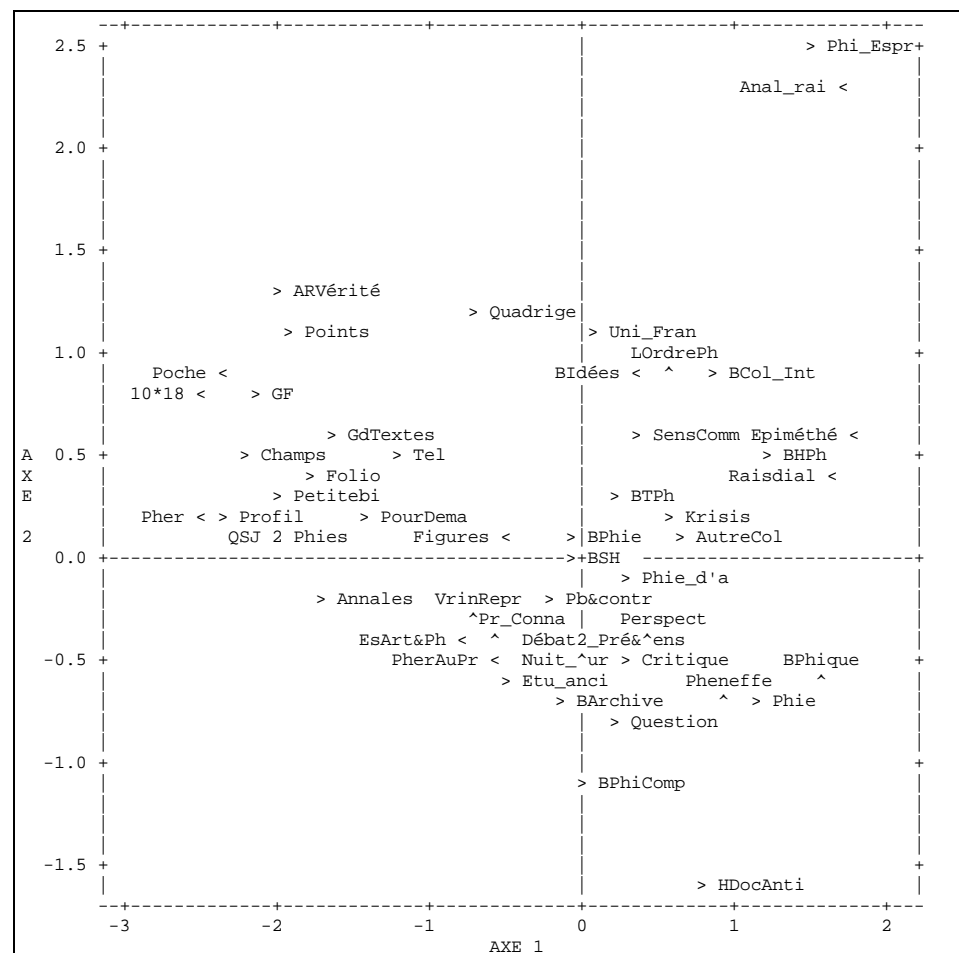
Graphique n°29 : ACP, Espace des éditeurs et des collections en 1948 dans le plan page, prix, taille.

Quand on compare 1948 et 1988, on peut constater l'importance grandissante des collections de poche et des éditeurs qui font du poche. Avec ses collections *Tel* et *Folio essais*, Gallimard modifie nettement sa position et passe du côté des éditeurs bon marché. A un même niveau de prix, on peut voir comment la taille du livre oppose deux types de collection. En 1988, la plupart des éditeurs ont des produits différenciés qui leur permettent de couvrir diverses composantes de la demande. Même Vrin a sa collection de poche (BTP). La collection *Histoire des doctrines de l'Antiquité* de Vrin (HDocAnti) est une collection dont le rapport prix-page est le plus onéreux, ce qui n'étonne guère étant donné la spécialisation de son intitulé. A l'opposé, sur le graphique 31 on trouve *Philosophie de l'esprit* (Phi_Espr), *Analyse et raisons* (Anal_rai) d'Aubier, qui propose des ouvrages certes chers mais volumineux et de

diffusion plus large. Parmi les collections qui ne soient pas au format de poche, on peut remarquer que les collections spécialisées sont plutôt au sud-est du graphique tandis que les collections généralistes intellectuelles se trouvent au nord-est, comme si les éditeurs généralistes surveillaient très étroitement leur prix, et compensaient des prix élevés par des textes abondants.



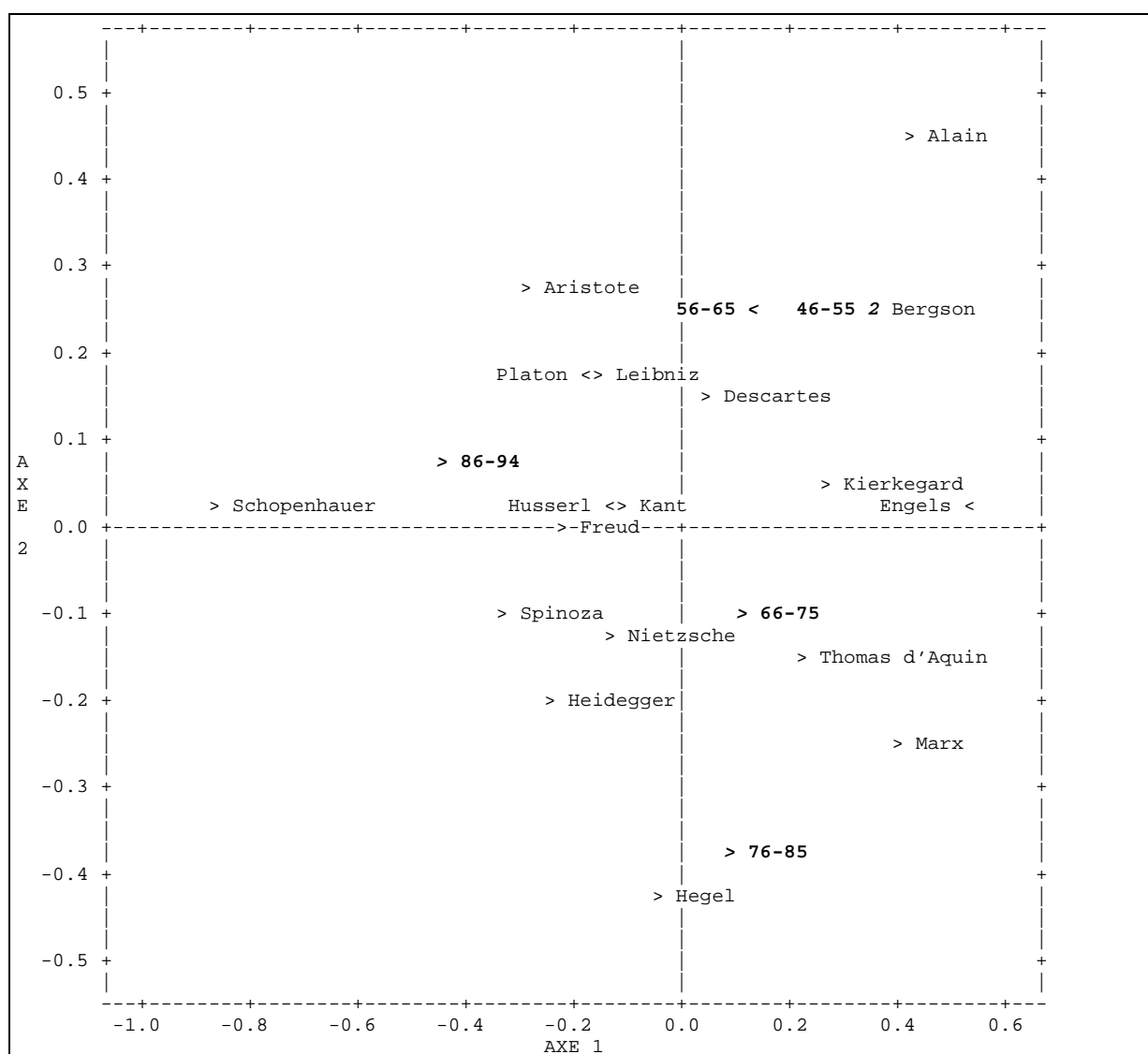
Graphique n°30 : ACP, Espace des éditeurs en 1988 dans le plan page, prix, taille.



Graphique n°31 : ACP, Espace des collections en 1988 dans le plan page, prix, taille.

B. Les auteurs classiques

Les stratégies éditoriales ne peuvent être analysés indépendamment de l'évolution de l'espace conceptuel. En effet des liens forts, par le biais de l'orientation politique de l'éditeur ou du directeur de collection, s'établissent entre certains courants philosophiques et des stratégies éditoriales. Un moyen rapide de cerner l'évolution du champ conceptuel est de regarder la production du nombre d'ouvrages¹⁰⁸ des auteurs « canoniques » du baccalauréat (auquel on a rajouté quelques auteurs « mineurs » ou atypiques, Engels, Freud, Kierkegaard, Saint Thomas...).



Graphique n°32 : AFC, Espace des classiques en fonction du temps

L'analyse factorielle ci-dessus nous permet de voir que les années 45-65 sont des années où paraissent plutôt en moyenne des philosophes français spiritualistes (Bergson, Alain) et les classiques de la philosophie spiritualiste (Aristote, Platon, Leibniz, Descartes). Les

¹⁰⁸Ce comptage a été effectué à partir des *Tables décennales de l'édition française*, Librairie française.

années 65-85 sont des années où paraissent les auteurs du dévoilement (Spinoza, Nietzsche et Heidegger, les marxistes Marx et Engels) ainsi que Hegel et Thomas d'Aquin. On voit bien comment la période actuelle est un retour vers une certaine forme de classicisme (Kant, Platon, Leibniz) avec adjonction d'auteurs nouveaux (Husserl, Freud, Schopenhauer).

On retrouve donc certains constats de l'histoire culturelle, mais avec des retards parfois importants : le passage décrit notamment par Vincent Descombes¹⁰⁹ de l'intelligentsia française des « trois H » (Hegel, Heidegger, Husserl) dans les années 50 aux trois maîtres du soupçon (Marx, Nietzsche, Freud) dans les années 60 ne se répercute pas chronologiquement dans le champ éditorial. Ceci est lié au temps de latence entre leur rayonnement au sein des cercles restreints de la philosophie intellectuelle et la mise en oeuvre de politique large de traduction et d'édition. Les traductions sont, pour les éditeurs, onéreuses et de rentabilité incertaine. Pierre Bourdieu décrit dans *Homo Academicus* le fait que le monopole du commentaire d'un auteur de langue étrangère est un moyen de se faire une place dans le champ philosophique. La traduction est aussi dangereuse pour les professeurs puisqu'elle permet au profane d'accéder au texte aisément sans l'intermédiation de la parole autorisée. Ce sont des raisons pour lesquelles on trouve – surtout pour les « trois H » de traduction particulièrement difficile et coûteuse – des retards à la traduction importants.

Pour chaque auteur, des études plus spécialisées pourraient nous indiquer pourquoi ils ont été publiés plus à une époque qu'à une autre, et quelle était l'offre de traduction, la demande institutionnelle, les possibilités éditoriales, etc.. Louis Pinto, dans son livre *Les neveux de Zarathoustra*, a fait une histoire de la réception de Nietzsche en France. Il explique que, du début du siècle aux années 50, les oeuvres de Nietzsche étaient considérées comme suspectes par les philosophes. Elles étaient étudiées d'abord par des individus en marge du champ littéraire (Henri Albert) puis par des individus en marge, situés à l'intersection du champ littéraire et philosophique (Klossowski, Bataille). Le traitement universitaire que leur a consacré Gilles Deleuze dans son livre *Nietzsche et la philosophie* [PUF (!), 1962], va complètement modifier la place occupée par Nietzsche dans le champ universitaire français :

« La consécration universitaire est symbolisée notamment par de très nombreux indices : thèse littéraire, soutenue en 1962 ; colloque à Royaumont ; thèse soutenue en 1966 par un philosophe universitaire, Jean Granier ; lancement en 1967 chez Gallimard de la première édition savante de Nietzsche sous la responsabilité de personnalités telles que Gilles Deleuze, Maurice de Gandillac et Michel Foucault ; débats à la société française de philosophie (1969) ; accession de Nietzsche en 1970 au programme de l'agrégation de philosophie ; colloque de Cerisy en 1972 ; livres, articles, numéros spéciaux de revues savantes (Revue philosophique) ; manuels scolaires ; obtention de chaires universitaires en faveur d'auteurs nietzschéens, ou du moins réputés tels, comme Jean Granier et plus tard Sarah Kofman. La traduction d'Eugen Fink (1965) et de Martin Heidegger (1971, par Pierre Klossowski) apporte la légitimité du parrainage de philosophes allemands prestigieux. »

¹⁰⁹Descombes (Vincent), *Le même et l'autre, quarante-cinq ans de philosophie en France, (1933-1978)*, Minuit, 1986.

Effectivement si l'on prend le nombre de livres de Nietzsche recensés par les tables décennales, on en trouve 14 pour la période 1946-1955, 19 pour la période 1956-1965, 38 pour la période 1966-1975, 35 pour la période 1976-1985, et 47 pour la période 1986-1994. En outre, Nietzsche a la particularité d'avoir été abondamment traduit au début du siècle, c'est-à-dire que les droits d'auteur et les droits des traducteurs sont tombés dans le domaine public, ce qui permet à de nombreux éditeurs de publier cet auteur et de se livrer à une concurrence sévère (surtout au cours des années 80). C'est pourquoi la publication scientifique des oeuvres complètes de Nietzsche par Gallimard, investissement de long terme (leader sur le marché), a pu être concurrencée par d'autres éditeurs (10*18) qui misaient sur des publications à beaucoup plus bas prix des quelques oeuvres importantes, laissant à Gallimard dans les années 80 la lourde tâche de publier l'ensemble des inédits dans une conjoncture un peu plus morose.

C. Idées courtes et idées longues

Pour essayer de compléter le premier aperçu sur l'évolution des idées que nous avons mise au jour à partir des auteurs classiques publiés, nous avons opéré un relevé d'occurrence (à l'aide du logiciel Spad.T) sur les titres ou les auteurs des livres contenus dans notre base.

1948		1968		1988	
Occurrence	Fréquence	Occurrence	Fréquence	Occurrence	Fréquence
PHILOSOP...	28	PHILOSOP...	49	PHILOSOP...	65
PENSEE	11	KANT...	11	ESSAI	18
EXISTENT...	10	HOMME	10	HEIDEGGE...	13
VIE	8	MORAL...	10	NIETZSCH...	10
ESSAI	6	PENSEE	10	PENSEE	10
MARX...	6	SCIENCE	10	HISTOIRE	9
PASCAL	6	ESSAI	9	LOGIQUE	9
HOMME	5	HISTOIRE	9	OEUVRE	9
MORAL...	5	LOGIQUE	8	TEXTE	9
PROBLEME	5	TEMPS	8	ETUDE	8
SCIENCE...	5	BERGSON...	7	LIBERTE	8
METAPHYS...	4	HUMAIN...	7	PLATON...	8
OEUVRE	4	OEUVRE	7	SCIENCE	8
PLATON...	4	SAINT...	7	DESCARTE...	7
RELIGION	4	STRUCTUR...	7	DROIT	7
SAINT...	4	THEORIE	7	HOMME	7
SARTRE	4	ETUDE	6	MORAL...	7
		HEGEL...	6	POLITQU...	7
		MARX...	6	TRAITE	7
		METAPHYS...	6	WITTGENST...	7
				CONTEMPO...	6
				HUMAIN...	6
				KANT...	6

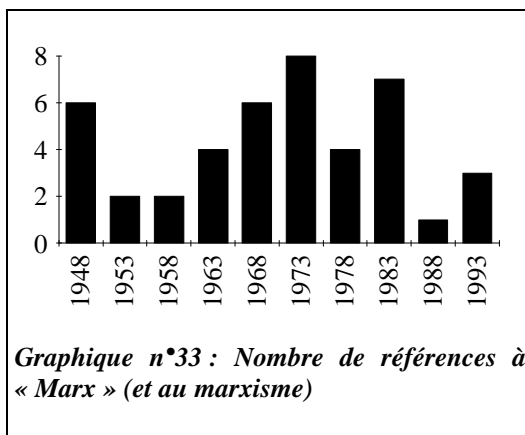
Tableau n°25 : Relevé des principales occurrences du titre et de l'auteur¹¹⁰

On constate une certaine stabilité des occurrences, surtout pour les notions incontournables (essai, pensée, philosophe/ie/ique) et pour les notions réifiées par les programmes scolaires (l'homme, l'histoire, la science, la morale), ce qui correspond à une stabilité assez importante de la discipline malgré les bouleversements des conditions de production et de diffusion. On peut en déduire que quand la période est très influencée par un courant philosophique, il n'y aura pas plus d'une quinzaine d'ouvrages qui y feront référence au cours d'une année, même si ces quelques titres peuvent avoir une audience plus importante et par conséquent une visibilité plus grande.

¹¹⁰Le relevé d'occurrence est une technique statistique intéressante pour traiter quantitativement des données qualitatives mais qui n'est pas forcément très robuste puisqu'on somme des mots utilisés dans des contextes différents. Par exemple le mot *philosophie* apparaît aussi bien dans *Le concept de liberté dans la philosophie de Spinoza et de Leibniz* et dans *Initiation à la philosophie...* Nous avons procédé d'abord à un relevé des principaux mots complets sur Spad.T, puis à partir de ce premier dépouillement nous avons recherché les chaînes de caractère des racines des mots les plus intéressants sous Excel (*philosop* pour philosophe/ie/ique). Notre but premier était d'effectuer des analyses factorielles pour voir comment les termes étaient corrélés. Cependant les effectifs étaient insuffisants (rarement plus de deux racines importantes par titres) et souvent difficilement interprétables (un point à l'écart et un « gros pâté » au milieu). Aussi nous sommes nous contenté d'analyses où l'on a sommé les occurrences par éditeur ou par année. Pour les rendre plus lisibles, des points non-significatifs ont été enlevés et ceux qui avaient une contribution trop forte ont été mis en supplémentaire.

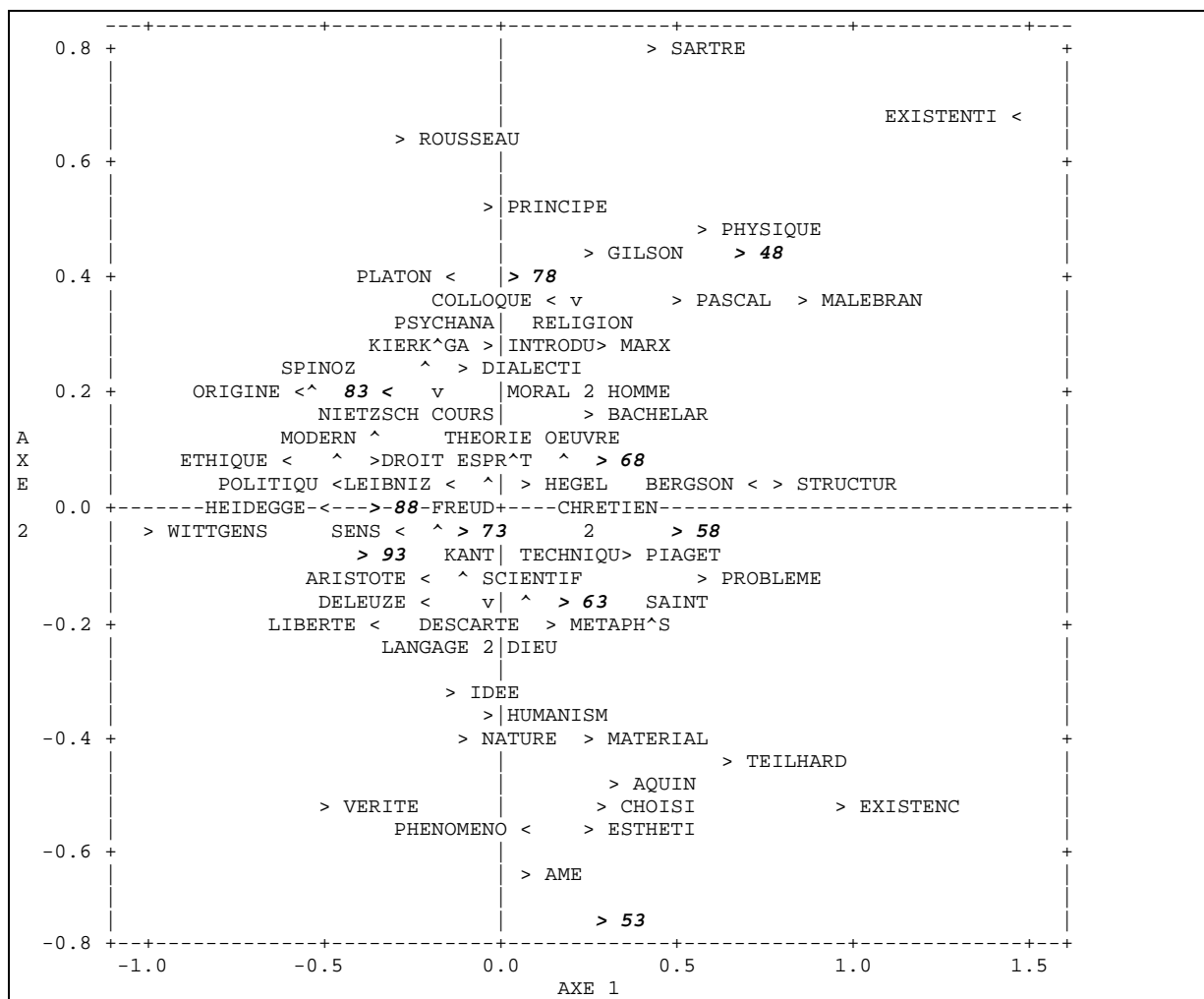
Ce relevé nous permet de voir à la fois la « mode » et l'autre versant de l'histoire culturelle : la grande inertie des traditions universitaires dans le champ éditorial spécialisé. Voir qu'en 1948, le champ conceptuel s'organise autour de la problématique *existentialisme, marxisme, religion, morale, Sartre* ou en 1968 autour de la problématique *homme, science, théorie, structuralisme, marxisme, logique* ne doit pas masquer l'importance de la philosophie française traditionnelle, de ses auteurs canoniques et de ses thèmes de baccalauréat. Des mouvements éphémères peuvent surgir et modifier la configuration de l'espace des idées. Par exemple en 1963, on trouve de très nombreuses références à Teilhard de Chardin (12 références en 63, 4 en 68 et puis plus rien), notamment de la part des *Editions Universitaires* qui lui consacrent une collection (*Cahiers Teilhard de Chardin*).

On peut cerner aussi les évolutions de l'emploi du vocabulaire philosophique. En 1958 et 1963, on parle de structures, tandis qu'en 1968 on n'emploie plus que des termes formés sur la racine « structural », ce qui correspond au passage de l'utilisation de concepts précis et nouveaux par des auteurs spécialisés à la discussion idéologique plus large sur le courant philosophique qu'est devenu le structuralisme. D'ailleurs on voit bien le prix des livres dont le titre contient la racine « structur » chuter. En 1958, il était de 190, en 1963 de 90 et en 1968 de 66 (pour un prix moyen du livre de 100 chaque année). On retrouve là un phénomène de vulgarisation classique que l'on pourrait presque comparer à celle des caméscopes.



La référence à Marx et au marxisme est conforme aux résultats de l'histoire culturelle. L'immédiat après-guerre (1948) est une période de découverte du marxisme idéologique, référence alors plus politique et idéologique que philosophique. Avec le déclin de l'existentialisme, de la problématique de l'engagement, la référence devient moins présente. Elle resurgit dans les années 60 sous la double impulsion du marxisme théorique d'Althusser et de l'environnement gauchiste mais décline ensuite avec l'effondrement de ces paradigmes (l'année 1983, est une année de rééditions aux Editions Sociales).

L'analyse factorielle ci-dessous permet de visualiser les évolutions conceptuelles au travers des mots du titre des ouvrages :



Graphique n°34 : AFC sur le tableau croisement des occurrences par année.

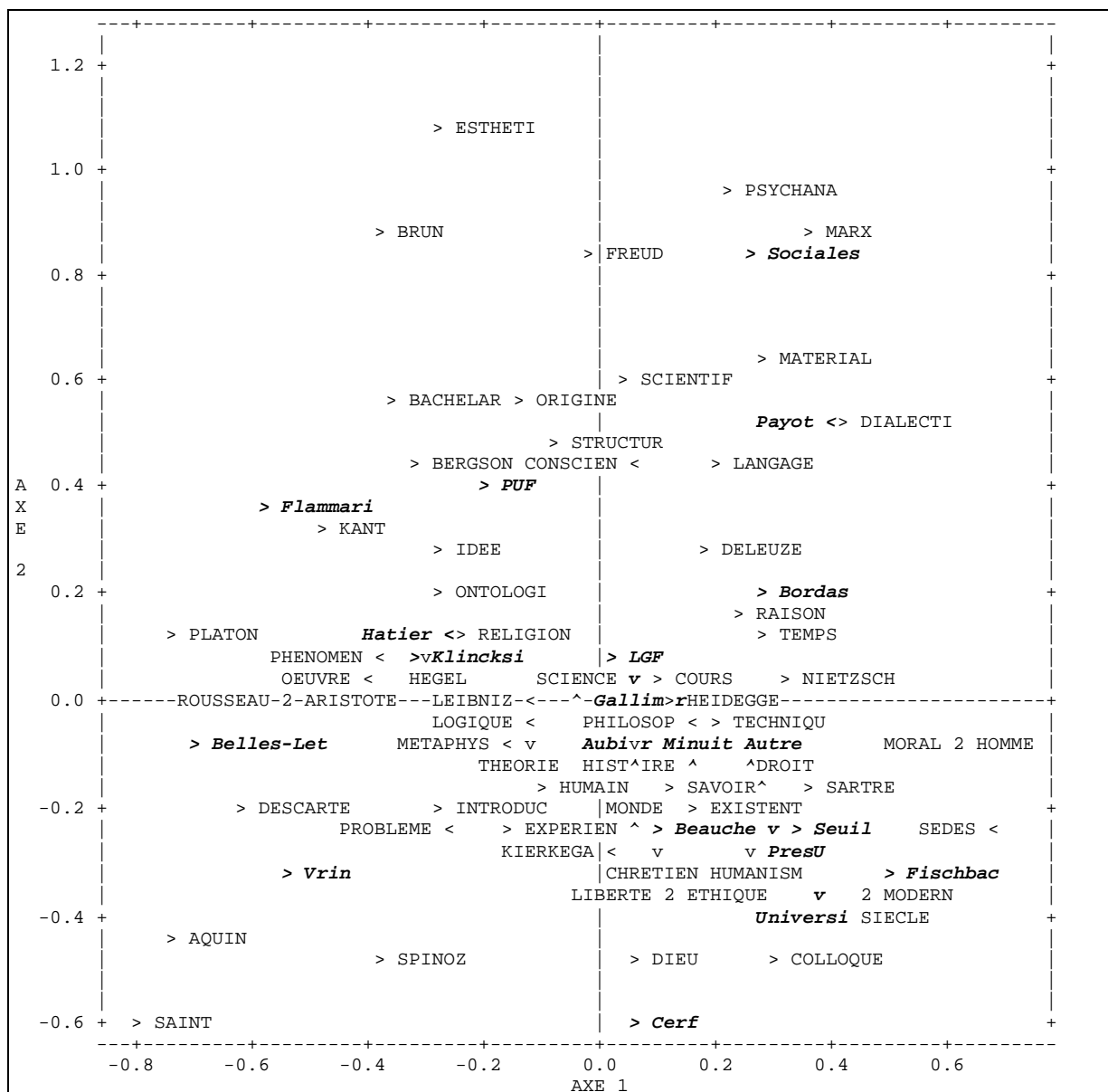
L'opposition entre 1948 et 1953 est assez nette. Le groupe d'idées *Sartre, Existentialisme, Marx, Pascal*, a été remplacé par le groupe *Existence, Phénoménologie, Ame, Saint Thomas d'Aquin, Matérialisme, Vérité*, comme si les éléments du débat restaient semblable mais prenaient des formes « populaires » ou « popularisées » en 1948 et savantes 1953. Anna Boschetti donne dans son livre sur Sartre des éléments d'explication. En fait, Sartre a réussi dans l'immédiat après-guerre à occuper une position dominante dans le champ intellectuel autant par son prestige littéraire que philosophique, alors cautionné par la participation à la revue des *Temps Modernes* d'universitaires comme Merleau-Ponty. En 1953, ce fragile équilibre est rompu. L'équipe des *Temps modernes* a été recomposée en faveur des journalistes. Les universitaires ont pris leur distance avec Sartre. Le champ philosophique se reconnaît alors beaucoup plus dans l'oeuvre de Merleau-Ponty que dans celle, suspecte, de Jean-Paul Sartre.

On remarque la position particulière de *Dieu*, proche des années 1953, 1963 et 1993, comme si la philosophie retournait périodiquement à Dieu comme concept de remplacement quand les paradigmes avant-gardistes athées sont au niveau le plus faible. Les années 1968-

1978, au contraire, privilégient la science, la structure, Bachelard, Marx, la psychanalyse. Si l'on peut parler de retour à la tradition à partir des années 80, il s'agit alors d'un retour aux auteurs. La plupart des auteurs canoniques sont situés à gauche de l'axe deux, proche des années 1983 à 1993. Ce mouvement correspond à la fois à de grands progrès effectués dans le domaine de la traduction et aussi à une orientation de l'institution philosophique plus scolaire, universitaire, et tournée vers l'exégèse des grands auteurs classiques – auteurs de la classe.

Cette évolution des idées s'est déroulée dans un cadre éditorial particulier. Certains éditeurs ont des affinités avec certains courants et se trouvent « propulsés » à certaines périodes, tandis que d'autres se reconvertissent, suivent ou innovent. Ni pure bataille de concepts, ni pure bataille commerciale, l'orientation philosophique des éditeurs se construit en fonction du public visé, du positionnement dans le champ universitaire, des stratégies à l'égard du grand public, du choix des directeurs de collection, des rencontres parfois fortuites souvent prédéterminées avec des auteurs, des idées, etc..

L'analyse factorielle suivante permet de visualiser les stratégies conceptuelles des éditeurs. En haut, on individualise bien deux éditeurs – Payot, Editions Sociales – qui proposent des idées de sortie de la philosophie vers les sciences humaines (Marx, Freud, psychanalyse, matérialisme, dialectique, structuralisme). En bas à gauche, on trouve au contraire le pôle fondamentaliste de la philosophie avec les éditions Vrin, Belles Lettres, et le Cerf, avec des ouvrages sur des auteurs spiritualistes ou religieux (Dieu, Saint, Thomas, Descartes) ou des ouvrages onéreux par leur thème (colloque, problème, Spinoza). Au centre droit, des éditeurs au public plus large (Gallimard, Seuil, Minuit, Aubier) proposent des thèmes plus « mondains » (Nietzsche, Heidegger, technique, science, droit, Sartre, existentialisme). Les PUF occupent une position plus complexe. Editeur le plus important en philosophie, les PUF ont choisi de couvrir l'ensemble des champs de la philosophie française. A la fois son pôle de recherche contemporain (cf. *La bibliothèque de philosophie contemporaine* de Félix Alcan) que des travaux d'histoire de la philosophie plus traditionnels. C'est pourquoi on trouve les PUF dans cette représentation à mi-chemin entre Vrin et les Editions Sociales.



Graphique n°35 : AFC sur le tableau croisement des occurrences par éditeur.

II. Profils éditoriaux

A. Les spécialistes

1. Vrin

Vrin est un des seuls éditeurs dont la philosophie est l'activité principale et contribue à plus de la moitié du chiffre d'affaires. Cette maison d'édition a été fondée en 1911 par Jules Vrin. Celui-ci a noué des liens d'amitié avec Etienne Gilson, professeur à la Sorbonne, chef de file d'une école spiritualiste de l'histoire de la philosophie médiévale qui s'est illustrée dans les années 30. Il a fondé notamment les collections de philosophie médiévale, comme la *Bibliothèque thomiste* (1920), les *Etudes de philosophie médiévale* (1924) et les *Textes philosophiques du Moyen Age* (1954). Un de ses élèves, Henri Gouhier, également professeur

à la Sorbonne, a créé en 1925 les collections les plus importantes, à savoir la *Bibliothèque d'histoire de la philosophie* et la *Bibliothèque des textes philosophiques*.

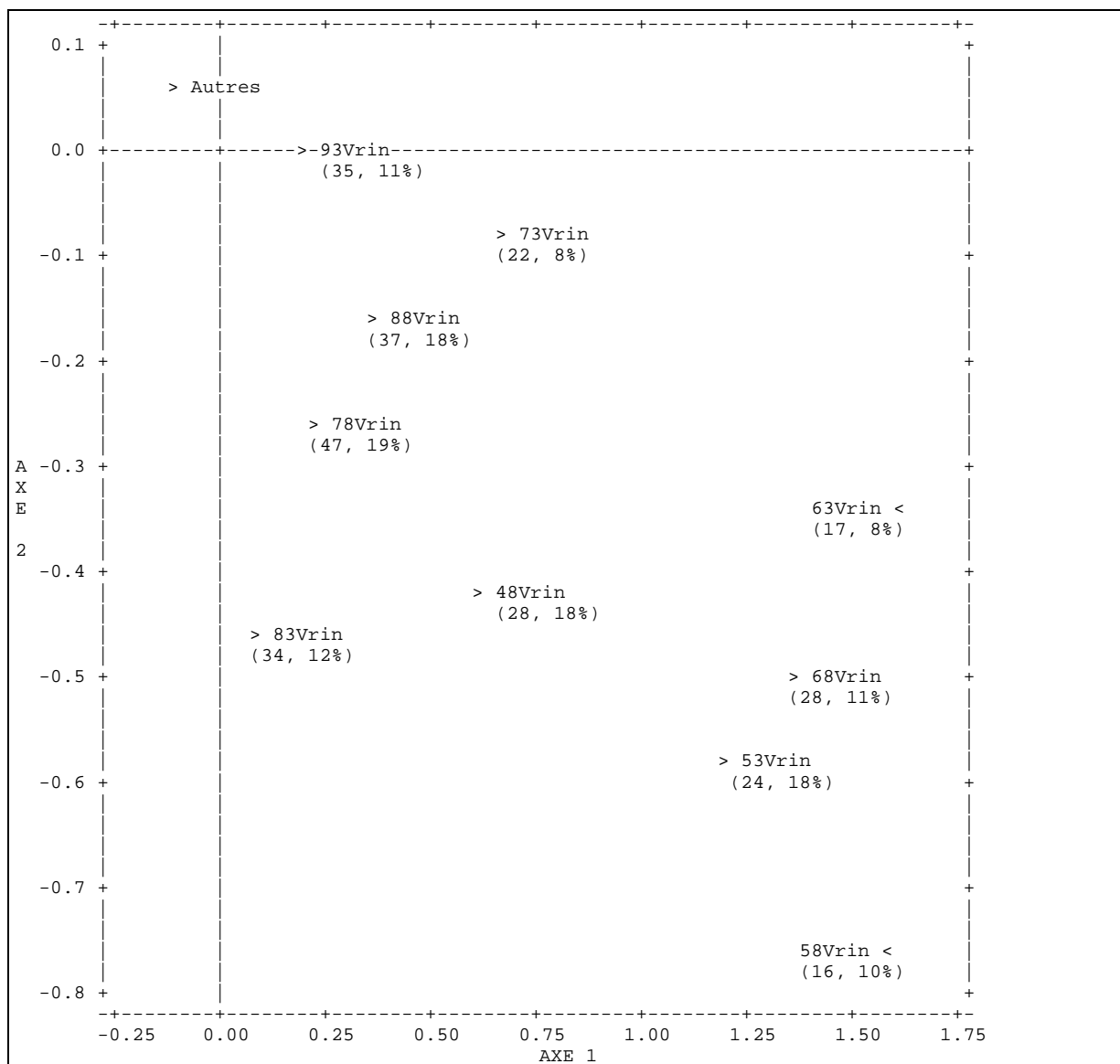
La création de collections (à partir des relevés sur les collections) nous donne un aperçu de la santé de l'entreprise : 4 entre 1950 et 1957, 3 entre 1962 et 1966, 1 en 1978, 1 en 1980 et 4 entre 1987 et 1991. La période actuelle est une période faste, alors que les années soixante-dix apparaissent comme des années plus difficiles. Gérard Paulhac, actuel gérant et petit-fils du fondateur, tenait à la fin des années 70 dans la presse professionnelle des propos pessimistes sur l'évolution des tirages et celui du public philosophique :

«Les personnes cultivées sont capables de s'intéresser à la philosophie traditionnelle au moins lorsqu'on la qualifie de "sciences humaines" »... Mon grand-père tirait à 5000, mon père à 2000, en 1960 : 1000 et aujourd'hui 400 »¹¹¹.

Bien que le nombre de titres publiés restât élevé dans les années 70, les rééditions des classiques ne devaient pas être importantes, puisque au début des années 80 une opération éditoriale, *Vrin-Reprise*, avait pour objet de republier tous les grands textes épuisés.

L'analyse factorielle suivante montre le positionnement des ouvrages de Vrin par année dans l'espace prix-taille-page. Pour information on a rajouté sous les points le nombre d'ouvrages publiés et la part qu'ils représentent dans l'ensemble des ouvrages publiés. On peut opposer deux périodes : les années 50-60, où les ouvrages étaient plus chers, et les années 70-80, où un effort visible de baisse des prix a été fourni. L'année 1993 se rapproche de la moyenne en raison de la naissance d'une collection de poche qui oriente les prix à la baisse.

¹¹¹« Vrin », *Bulletin du livre*, 1978, n°336 p 113, et Tesnières (Valérie), *op. cit.*.



Graphique n°36 : ACP, Espace des positions de Vrin par année dans le plan page, prix, taille.

Cependant cette stratégie de baisse des prix par alignement sur les pratiques éditoriales des grandes maisons n'est pas forcément optimale. Le lancement d'une collection de poche *BTP* a fortement contribué à déplacer la moyenne des prix vers la gauche. Cependant ce type de production se heurte aux structures étroites de production et de diffusion. C'est ce qu'exprime Jean-François Courtine :

« Je trouve que c'est très bien de faire des livres de poche et qu'au fond c'est indispensable. Je ne suis pas sûr que ce soit dans les cordes de la maison Vrin. Il ne suffit pas de faire des livres de poche, il faut savoir les vendre et c'est un type de commercialisation très différent de celui beaucoup plus traditionnel et modeste, auquel la maison Vrin est habituée. Donc je crois qu'ils ont un peu trop tendance à considérer les livres de poche comme des livres ordinaires en se disant, qu'au fond il y a des tirages un peu plus élevés. Je crois que ce n'est pas la véritable politique d'un éditeur qui fait du poche. Je suis plutôt réticent, parce qu'au fond on ne sait pas faire cela. Ce n'est pas qu'on ne sache pas fabriquer des livres de poche. Mais on ne sait pas assurer le suivi et la commercialisation. C'est très difficile. Quand on tire un livre à 2000 exemplaires, on sait que s'il est dans telle grande librairie de grande ville universitaire, il a une chance d'atteindre son public. Quand on sort un livre de poche, on le tire à 5000 exemplaires. Il faut vraiment un type de couverture par les librairies beaucoup plus

important. Il faut savoir rentrer dans les pochothèques, y occuper un espace convenable, faire le discount nécessaire pour que le livre soit bien exposé. C'est véritablement une autre optique que de faire du livre universitaire un peu difficile. La maison Vrin, qui est une petite maison, n'est pas capable d'avoir ces deux domaines séparés. »

Le service Minitel 36 17 BIL permet d'obtenir quelques informations sur la structure financière de l'entreprise en 1994. C'est une SARL d'édition et de librairie dont le chiffre d'affaires s'élevait à 14 millions de francs en 1994 et le résultat courant avant impôt à 566 000 F...

2. PUF

Les PUF, en reprenant la maison d'édition Félix Alcan en 1934, sont devenus un éditeur important en philosophie. En effet la maison d'édition Félix Alcan a joué un très grand rôle au moment de l'institutionnalisation de la philosophie sous la Troisième République. Félix Alcan était normalien scientifique mais s'était lié à des littéraires comme le philosophe Ribot et l'historien Monod. D'après Jean-Louis Fabiani, l'importance de la maison d'édition fondée par Alcan était telle, qu'à l'étranger, au début du siècle, on employait le terme alcanisme pour caractériser la philosophie française.

Alcan, avec la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, couvrait l'ensemble du champ philosophique. Même les tentatives de sortie hors du champ de la philosophie représentées par les ouvrages de Durkheim étaient accueillies dans la célèbre collection. Les PUF ont poursuivi cette couverture large du champ philosophique, facilitée par une dimension et une part de marché plus importante.

«... il suffit de regarder le nom des personnalités qui dirigent les collections de philosophie, pour voir la logique selon laquelle on fonctionne. Aucune exclusive ! J'ai employé le mot laï cité, je crois que là aussi il s'applique bien, aucune exclusive d'ordre idéologique. C'est à dire que le champ des collections est tellement vaste que les directeurs de collection aimantent vers eux des travaux qui sont plutôt dans leur mouvance – ce n'est pas toujours vrai d'ailleurs, ils peuvent prendre des gens qui sont loins d'eux parce que cela les amuse – et les auteurs vont vers tels ou tels directeurs de collection, en fonction de ce qu'ils savent de leurs affinités, soit scientifiques, soit culturelles, soit spirituelles ou idéologiques. Mais le champ est tellement vaste que si l'on veut publier dans le domaine marxiste, il y a des structures très claires dans cette maison : il y a une revue et une collection qui s'appellent Actuel Marx et Actuel Marx Confrontation ; si l'on veut publier du côté du champ de l'histoire de la philosophie ou de la phénoménologie, Jean-Luc Marion est là ; si l'on veut publier du côté du champ de la philosophie politique, on a un versant du côté de Blandine Kriegel, un versant du côté de Yves-Charles Zarka, un versant du côté de Rials – Monsieur Rials est agrégé de droit public, donc ce n'est pas un philosophe de formation – ; si l'on veut aller vers la philosophie morale, on a Monique Canto ; si l'on veut aller vers les écoles de l'argumentation et vers les écoles de la philosophie anglo-saxonne on a Meyer ; si l'on veut aller vers le courant althusserien, Balibar... Je peux vous égrener cela tant que vous voulez, je crois que l'idée c'est qu'il y ait des pôles et que chacun s'y retrouve. Mais l'éditeur ne peut pas prendre position. Il est exclu, pour la philosophie comme pour tout le reste, que les Presses Universitaires de France prennent position. »

La direction des PUF confirme donc l'importance des réseaux philosophiques dans le fonctionnement de la maison et l'aiguillage des ouvrages vers la publication. Cependant ces

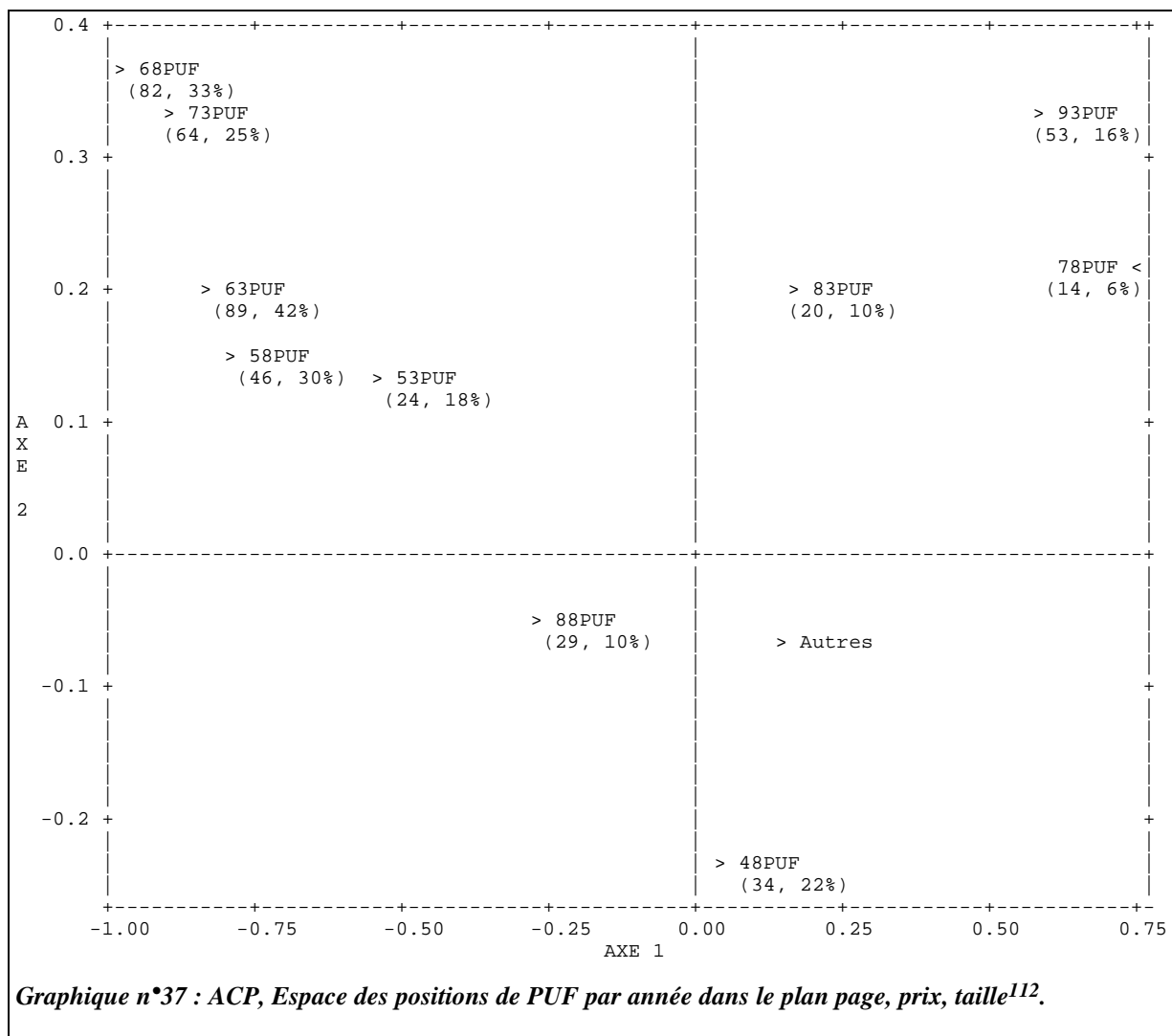
réseaux peuvent être aussi des obstacles à la publication, pour ceux qui ne font pas parti du réseau :

« Du côté de chez PUF, c'est assez compliqué. C'est nettement plus déterminé par les options philosophiques des directeurs de collection. J'avais proposé le Livre de la Nature à Didier Franck, à l'époque où il y était. Je sais que pour des raisons qui sont liées à ses propres positions philosophiques, il n'en voulait pas. Maintenant, ça doit repasser chez Prigent par le biais d'autres personnes et donc d'autres réseaux internes. Chez P.U.F., qui est un grand éditeur de philosophie, cela passe beaucoup plus par des filtrages, mi-institutionnels, mi-idéologiques, représentés pas les différents directeurs de collections. » (Charles Alunni)

La condition de d'efficacité est alors de donner à toutes les tendances constituées une collection pour attirer tout type d'ouvrage rentable. Editeur universitaire de type institutionnel, les PUF donnent évidemment plus de possibilités éditoriales aux membres du noyau central de l'institution, cependant la nécessité de couvrir l'ensemble du champ permet à certains éléments des marges (Bidet, Macherey, Lefebvre...) d'avoir voix au chapitre. Une polémique avait été soulevée par certains au moment de la nomination de l'ancien chef du PFN, Pascal Gauchon, à la tête d'une collection de manuels d'histoire économique. Les althussériens avaient alors pris parti en faveur de la tolérance, comprenant que l'intolérance aurait pu se retourner contre eux.

Cette couverture assez large aujourd'hui n'a pas toujours été aussi intense. On peut cerner sur l'analyse factorielle deux types de périodes pour les PUF. Au cours des années 1953-1973, les PUF publiaient beaucoup de livres plutôt bon marché. Les PUF ont accompagné le gonflement des effectifs scolaires et universitaires en multipliant le nombre de *Que sais-je ?*, de précis (*Le philosophe*), de manuels (*Sup*), d'anthologies (*Les grands textes*). Les PUF ont ainsi permis aux philosophes « structuralistes » (Deleuze, Althusser, Foucault...) de se faire connaître en publiant leur thèse, leurs manuels ou leurs précis. Cependant l'audience trop fermée et universitaire des PUF a poussé ces derniers à trouver refuge auprès d'éditeurs mieux reconnus auprès du « grand public » (Minuit, Gallimard, Maspero).

Les années 70 sont une période de reconversion pour les PUF. La baisse du nombre d'étudiants, les anticipations défavorables induites par la réforme Haby poussent les PUF à liquider ou à mettre en veilleuse les collections destinées aux lycéens ou aux étudiants. Les PUF se recentrent alors sur des ouvrages lourds comme les encyclopédies et les dictionnaires et sur les collections d'ouvrages spécialisées et d'essais. Avec le renforcement de la demande à la fin des années 80, la production augmente et les ouvrages se diversifient. Prenant la mesure des départs d'intellectuels vers des éditeurs plus prestigieux, les PUF ont essayé de lancer des collections plus orientées vers le grand public telles qu'elles puissent retenir les auteurs vedettes (ce qui semble jusqu'à présent réussir pour André Comte-Sponville).



3. Prosélytismes religieux et politiques

Certains éditeurs se spécialisent en philosophie ou dans certains de ses domaines plus pour des raisons de prosélytisme religieux ou politique que pour des raisons marchandes. Sous l'influence d'un parti ou d'un ordre religieux, ces éditeurs accomplissent une mission politique ou religieuse et sont prêts à faire les investissements nécessaires pour faire connaître au monde la pensée de leurs maîtres spirituels, même si ces entreprises éditoriales ne sont pas forcément rentables.

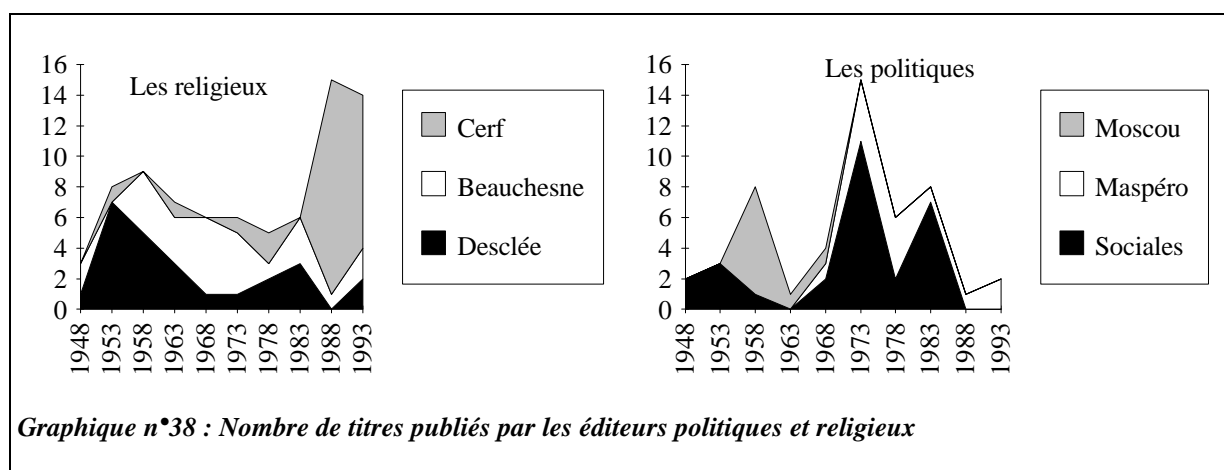
Parmi les éditeurs religieux, nous trouvons les éditions du *Cerf* dirigées par l'ordre des Dominicains et qui sont spécialisées dans la publication des oeuvres de Saint-Thomas d'Aquin, les éditions *Beauchesne*, dirigées par les Jésuites et les éditions *Desclée de Brouwer*.

¹¹²Entre parenthèses, on trouve à chaque date le nombre de livres publiés et la part représentée par ces ouvrages dans le total des livres publiés.

Ces éditions publient soit des travaux de théologie proches de la philosophie (recherches sur Saint-Thomas, etc.), soit créent directement une collection de philosophie pour « attirer les philosophes sur leur propre terrain ».

On peut ranger parmi les éditeurs politiques, les *Editions Sociales* et les *Editions du progrès de Moscou*, affiliés aux partis communistes français ou russe, ainsi que les *Editions de Pékin*, affiliés au parti communiste chinois. Les éditions *Maspero*, bien qu'indépendantes des partis politiques, peuvent y être rattachées en raison des nombreux liens qu'avait noués cet éditeur avec les divers groupuscules d'extrême gauche au cours des années 60 et 70. Les éditions *Champ Libre*, sous la coupe du situationniste Guy Debord, s'en rapprochent aussi.

Ces éditeurs politiques ont publié de nombreux ouvrages de philosophie marxiste-léniniste et des ouvrages de commentaires plus ou moins savants. Un peu comme les religieux, les politiques ne se sont pas contentés de leur domaine de prédilection mais ont aussi essayé d'amener les philosophes sur leur terrain ou de faire connaître « au peuple » les racines philosophiques du matérialisme dialectique. Ainsi les Editions Sociales ont publié les encyclopédistes français dans leur collection à faible prix *Les Classiques du Peuple*.



La comparaison des deux graphiques met en évidence la forte corrélation négative de l'activité des religieux et de celle des politiques. Ces deux profils sont fortement liés à une conjoncture idéologique qui, nous l'avons vu, a aussi un enracinement institutionnel. Difficultés et crises ont été le lot des éditeurs politiques dans les années 80, entraînant même la faillite des Editions Sociales. Pendant ce temps, les religieux ont renforcé leur présence sur le marché philosophique, en particulier les éditions du Cerf. Le Cerf s'est en effet doté de deux collections de philosophie d'horizon large, *Passages* dirigé par un allemand, Heinz Wismann et *La Nuit surveillée* de Jacques Rolland. Assez curieusement, ces collections accueillent des textes très éloignés de la religion et qui avaient une certaine proximité avec le marxisme (Habermas, Benjamin...). Charles Alunni, très éloigné aussi de la philosophie religieuse, a finalement trouvé après quinze ans de recherches dans le champ éditorial français, une proposition de publication chez Beauchesne pour son livre sur Campanella et Galilée. Tout se

passé donc comme si les élites théologiques catholiques organisaient un rapprochement avec les élites philosophiques par le moyen de l'édition, d'une édition large, ouverte magnanimement aux traditions spirituelles adverses.

4. Les éditeurs institutionnels : une concurrence nouvelle ?

Alors que se sont développés des universités en province, l'édition universitaire française et a fortiori philosophique souffre du centralisme parisien. Loin du pouvoir universitaire, loin des instruments de publication, les universitaires « en exil » ne sont pas restés les bras ballants et ont développé dans les campus locaux des presses universitaires affiliées à des universités. Les Presses Universitaires de Lille ont été créées en 1971 et ont donné l'exemple à d'autres centres universitaires. Sur ce modèle ont été créées peu après les Presses Universitaires de Nancy, puis de Vincennes (1982) et Les Presses Universitaires du Mirail (1987). Elles peuvent être considérées comme des entreprises éditoriales à fort caractère institutionnel. Ce sont souvent des coopératives ou des associations qui bénéficient des locaux et des subventions de l'université d'accueil, et qui sont créées explicitement pour offrir des débouchés éditoriaux aux chercheurs de cette université. Les Presses du CNRS, les éditions SEDES-CDU sont proches de ce genre d'éditions.

Le développement des Presses Universitaires a entraîné l'inquiétude des éditions Vrin, car elles y voyaient des phénomènes de concurrence déloyale en raison des subventions qu'elles reçoivent en argent ou en nature de la part de l'université mère. Au cours d'une table ronde sur les Presses Universitaires en 1978 rapportée par *Bibliographie de la France*¹¹³, Gérard Paulhac, le gérant des éditions Vrin, prend à partie Rosselle, directeur des PUL (Presses universitaires de Lille) :

« – Comment parvenez-vous à sortir un livre à 60 ou 70F que nous serions obligés de vendre à 200 F ?

– Le livre de M. Bollack comporte huit reproductions de papyrus grecs et environ cent quarante pages en grec. D'abord, il a reçu une subvention du CNRS. Ensuite, la composition a été assurée par le laboratoire de M. Bollack, dont c'est la spécialité. Elle a donc été réalisée par le laboratoire de frappe du CNRS qui apportait ainsi une seconde subvention, comme n'importe quel éditeur pourrait en recevoir. Le tirage a été de 1025 exemplaires. Nous avons multiplié notre prix de revient par 4,5. »

Cependant, malgré les espoirs ou les angoisses suscités, les presses universitaires n'ont pas vraiment modifié le paysage éditorial, contrairement peut-être à ce qui se passe dans les pays anglo-saxons. Très vite, les universitaires se sont rendus compte qu'il s'agissait d'une charge importante qu'ils ne pouvaient assurer à plein temps et devaient dès lors déléguer. Les universités n'ont pas voulu prendre en charge les déficits, les capacités de production ont été

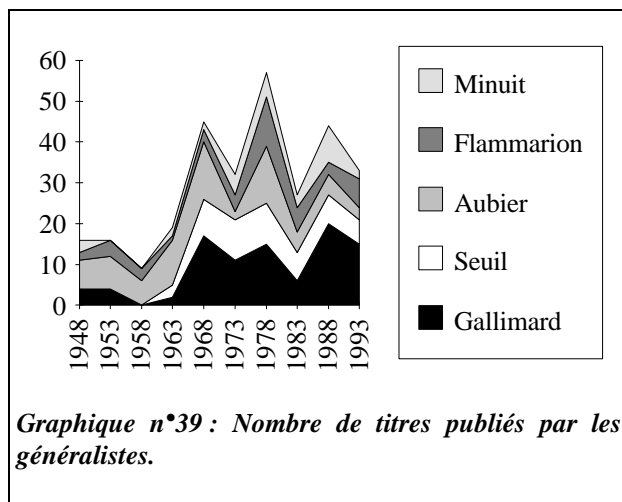
¹¹³« Les Presses universitaires », *Bibliographie de la France, Chronique*, n°7, 1978, p. 251.

rapidement saturées face aux piles de manuscrits en attente et les contraintes financières de rentabilité ont refait leur apparition.

Aujourd'hui les presses d'universités prennent place dans le marché de l'érudition et en atténuent son centralisme, sans modifier fondamentalement l'offre.

B. Les généralistes

Par éditeurs généralistes nous entendons les éditeurs qui sont plutôt des éditeurs de littérature et qui ne se sont intéressés aux écrits philosophiques qu'à partir du moment où ceux-ci étaient susceptibles d'intéresser un public assez large. Bien qu'ils soient de taille différente, nous avons choisi de retenir en particulier les éditions Gallimard, Seuil, Flammarion, et Minuit.

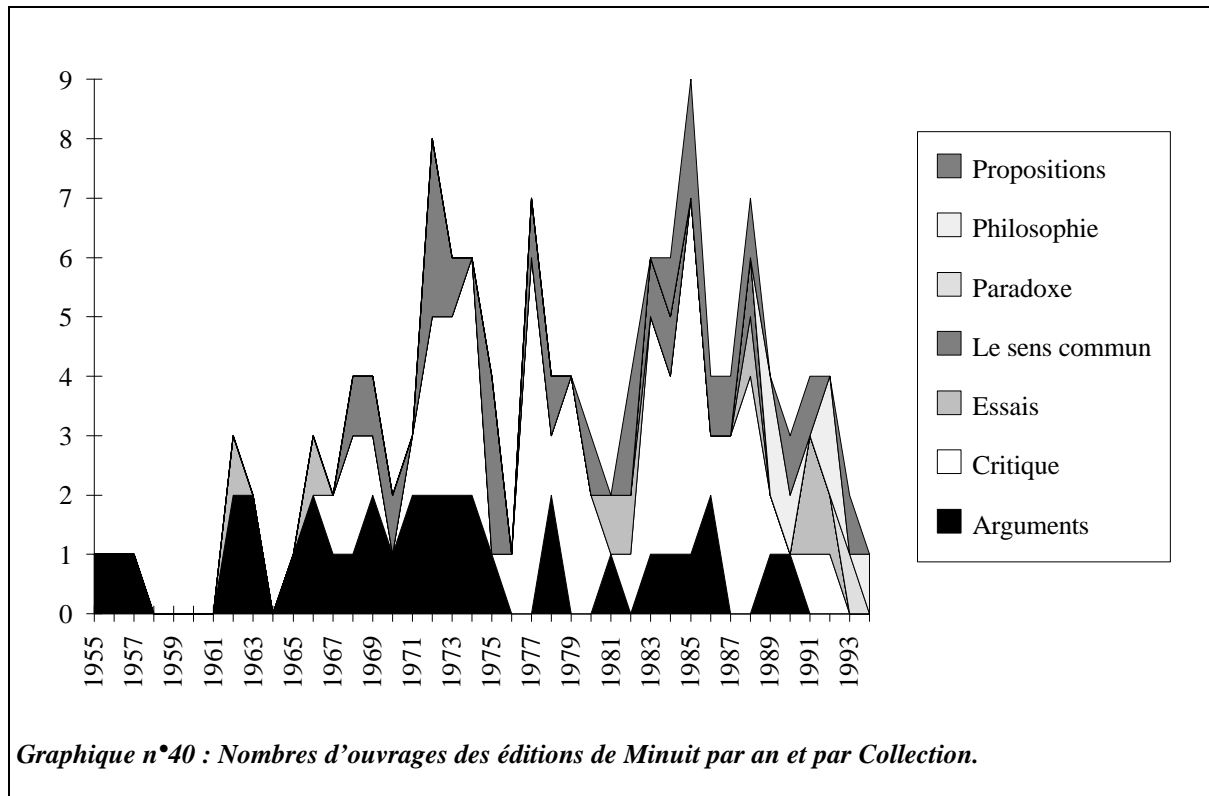


Une certaine communauté de destin rassemble ces éditeurs. Peu présents jusque dans les années 60, ils recrutent alors des directeurs de collection qui jouent le rôle d'intermédiaire entre le monde intellectuel et le monde éditorial. Ce sont des « intellectuels intermédiaires » comme François Wahl au Seuil, Pierre Nora et François Eral chez Gallimard, Kostas Axelos et Jean Piel chez Minuit. Ces directeurs de collections disposaient souvent d'un fort pouvoir.

Comme spécialistes d'un domaine réservé, leurs ouvrages ne passaient pas par le comité de lecture et étaient directement négociés avec la direction. Ils ont su attirer des travaux qui ont connu un fort succès au début des années 70. Cependant au début des années 80, la configuration intellectuelle se modifie. Les travaux que ces directeurs de collections publient sont moins rentables. On peut considérer que ces collections sont des collections à directeur charismatique. Les collections ne sont pas seulement des labels éditoriaux mais aussi des réseaux sociaux dont le centre est le directeur de collection. Ceux-ci ont réussi à les constituer à partir de leur capital social de départ et d'un patient travail de mise en relation fondée plus sur des affinités intellectuelles et sociales que sur la collégialité. Contrairement aux directeurs de collections universitaires, ces directeurs sont difficilement remplaçables. La vieillesse puis la mort viennent désorganiser ces réseaux et en empêchent le renouvellement.

A partir du catalogue des éditions de Minuit (1995), nous avons relevé les ouvrages de philosophie, leur date de parution et leur collection. Le graphique suivant montre bien l'essor dans les années 70 puis l'essoufflement dans les années 80 des grandes collections qui ont fait la renommée de Minuit, *Arguments*, *Critique*, *Le sens commun*. Cet essoufflement est d'autant

plus visible si l'on regarde uniquement les premiers ouvrages de chaque auteur. Au cours des années 80, les anciennes collections n'arrivent plus à recruter d'auteurs nouveaux. Pour faire face à ce déclin, les éditions de Minuit ont lancé plusieurs nouvelles collections dont le but étaient un peu à la manière de leurs aînés de découvrir les étoiles de la période à venir. Trois collections sont lancées : *Proposition* dirigée par François Recanatti; *Philosophie*, dirigée par Didier Franck, et *Paradoxe*. Cependant au bout d'une dizaine d'années, les résultats de ces collections ont dû fortement décevoir puisque l'on constate un désengagement important de l'éditeur.



Graphique n°40 : Nombres d'ouvrages des éditions de Minuit par an et par Collection.

Ces difficultés ne concernent pas seulement les éditions de Minuit, mais l'ensemble des éditeurs généralistes. Face à la baisse des ventes, l'étiollement du public à la fin des années 70, trois options ont été suivies : soit accepter la baisse des ventes et adopter un profil de collection plus proche des éditeurs spécialisés, soit faire des concessions sur la qualité et orienter les collections vers l'essayisme, soit se concentrer sur la réédition des textes classiques en poche.

Les éditions du Seuil semblent hésiter dans les années 80 entre les deux premières possibilités, en particulier après le départ de François Wahl et l'arrivée de Thierry Marchaisse. Les éditions de Minuit semblent se rapprocher du pôle universitaire.

Gallimard et Flammarion semblent plus miser sur la gestion des classiques et leur réédition en poche. Flammarion avait depuis longtemps choisi cette option-là, en lançant avec Garnier la collection *Garnier-Flammarion*, qui s'appelle aujourd'hui *GF*. Rééditions et

éditions inédites ont pour objet de fournir aux élèves et aux professeurs des titres à prix modestes. Il s'agit donc d'une collection à forte composante scolaire. Les éditions Flammarion ont racheté les éditions Aubier qui étaient en difficultés à la fin des années 70. Les éditions Aubier depuis 1934 concurrençaient les PUF et Vrin sur leur terrain tout en cherchant un public plus large que le public universitaire. Après l'absorption des éditions Aubier, le nombre de titres publiés sous ce label diminue ce qui prouve que la publication d'essais nouveaux non strictement universitaires est devenu plus difficile dans les années 80.

Les éditions Gallimard ont modifié leur stratégie au début des années 80. Marc de Launay et Eric Vigne ont été nommés directeurs des collections *Tel* et *Essais*. Le premier dirige aussi officieusement la *Bibliothèque de Philosophie*. Symbole de cette transformation est la suppression de la collection *Idées*, remplacée par la collection *Essais*. La collection dirigée par François Erval avait adopté comme couverture les photographismes bicolores, avec des couleurs typiques des années 60-70 (marron, orange, violet, vert gazon... *et* noir) de H. Cohen, qui représentaient des formes à peine identifiables inspirées du Pop Art. La collection *Essais* au contraire est blanche et avec en son centre une photo, généralement d'un tableau, valeur sûre consacrée par la tradition scolaire. La première collection s'adressait à un public éclectique, en ébullition, souvent fortement politisé, tandis que la seconde touche un public qui, de gré ou de force, est beaucoup plus soumis à l'institution scolaire.

Plus généralement, les éditions Gallimard ont pu du fait de leur taille développer les trois possibilités suivantes : à la fois des essais au public large, des collections d'essais qui fonctionnent au ralenti par rapport à la période précédente et des rééditions en poche des classiques.

C. Les nouveaux venus : outsiders et spécialistes

Jean-Marie Bouvaist et Guy Boin ont montré¹¹⁴ l'importance des créations de maisons d'éditions entre 1974 et 1985. Ces nouveaux éditeurs se sont intéressés à la philosophie et ont fortement contribué au renouvellement éditorial au début des années 80.

1. Grasset et l'affaire des nouveaux philosophes

Les éditions Grasset ne sont pas nouvelles, mais jusque dans les années 70, elles n'avaient pratiquement pas édité de philosophie et d'essais. Elles vont adopter une stratégie éditoriale originale qui va modifier la configuration du champ intellectuel.

Françoise Verny, normalienne, agrégée de philosophie et éditeur chez Grasset a découvert en 1973 le directeur de collection par qui l'affaire des nouveaux philosophes allait

¹¹⁴Bouvaist (Jean Marie), Boin (Guy), *Du printemps des éditeurs à l'âge de raison, 1974-1988*, La Documentation Française, Sofédis, 222 p.

arriver. Voici le récit cocasse de la rencontre de Bernard-Henri Lévy avec les éditions Grasset¹¹⁵ :

N'ayant pas encore obtenu de réponse de Maspero pour son livre [Bangladesh, nationalisme dans la révolution], il va frapper à la porte de Françoise Verny tout en lui avouant avoir donné son manuscrit à l'éditeur de la rue Saint-Séverin. Après cette première tentative infructueuse, une seconde entrevue a lieu où le jeune philosophe propose un sujet sur l'autogestion, sujet auquel il ne connaît goutte. Enthousiasme de Françoise Verny qui l'entraîne chez Jean-Claude Fasquelle, puis le présente à Bernard Privat. L'éditeur lui confie la direction d'une collection : « Lui, hébété, mais conscient qu'il ne fallait pas laisser passer l'occasion : « Je vais réfléchir. » Le soir, réunion avec les copains de l'époque. Tous se s'écrier : « Vas-y, fonce ! Tu nous feras signer des contrats. » Bernard-Henri fait en plus la tournée des popotes, proposant à toutes les recrues possibles : « As-tu un livre en vue ? Rédige un résumé en deux pages ». En deux semaines, vingt copains écrivirent chacun deux pages. Bernard-Henri s'aperçoit avec terreur que l'ensemble n'est pas homogène, car chez Grasset on lui avait recommandé l'homogénéité. Alors un ami a l'idée géniale : « Tu fais trois tas. Et tu fais trois collections. » Le lendemain, Bernard-Henri dit à Privat : « Pas une collection mais trois. » C'est accepté. Grasset signe tous les contrats proposés. Et chaque copain peut toucher une avance honnête. »

Ainsi les livres *L'homme structural* de Philippe Némo en 1975, *L'ange*, de Christian Jambet et de Guy Lardreau en 1976 et surtout la publication à grand renfort de publicité, au printemps 1977, de *La barbarie au visage humain* de Bernard-Henri Lévy et *Les maîtres penseurs* d'André Glucksmann provoquèrent une importante bataille de presse et des remous dans la communauté intellectuelle. Les anciens normaliens maoïstes lui donnaient en effet des leçons d'antimarxisme.

L'originalité de Bernard-Henri Lévy est d'avoir su faire fonctionner son réseau d'amis à la fois comme un réseau de production, de promotion et de soutien. Comme l'explique Françoise Verny, la stratégie est d'obtenir un maximum d'articles en très peu de temps pour assurer au livre une visibilité maximale.

La plupart des auteurs qui écrivent ensuite dans la collection de Bernard-Henri Lévy seront plus ou moins associés à la *nouvelle philosophie*. En 1983, Bernard-Henri Lévy crée *Biblio-essais*, au Livre de Poche, autre éditeur du groupe Hachette et la confie l'année suivante à un de ses proches, Dominique Grisoni. Avec cette collection, il assure à ses auteurs un accès aisé à l'édition de poche.

Pour compléter l'édifice, les éditions Grasset créent en 1986 une nouvelle collection intitulée *Le collège de philosophie*, dirigée par Luc Ferry et Alain Renaut, qui est le rival direct du *Collège International de Philosophie*. Plus universitaire que *Figures*, mais proche de l'essayisme, elle permet à des membres du champ universitaire d'accéder au champ médiatique, notamment par des professions de foi anti-avantgardiste (cf. *Pourquoi nous ne sommes pas nietzschéens*).

¹¹⁵Rapporté par Rieffel Rémy, *Les intellectuels sous la troisième république*, Calmann-Lévy, à partir d'un article de *Paris Match* « Bodar et le nouveau philosophe », n°1483, 28 octobre 1977.

2. Des nouveaux éditeurs philosophes

Actes-Sud, Galilée, La différence, Alinéa, de nombreux éditeurs sont apparus et se sont spécialisés dans la diffusion de textes de sciences humaines. A la différence de la littérature, où le système des prix et des critiques favorise inévitablement les grands éditeurs, il est apparemment plus aisé de se faire connaître en publiant des essais. Le système des références du public et des critiques est moins soumis à la pression des grands. La diffusion restreinte est mieux maîtrisée. Un diffuseur, Distique, bien qu'il ait connu des difficultés financières, accueille et diffuse de manière satisfaisante les petits éditeurs.

A l'origine de ces nouvelles éditions de livres philosophiques, il y a souvent une proximité intellectuelle avec la philosophie. Il y a plus une volonté de participer à la philosophie qui se fait, que des considérations sur la rentabilité de ce secteur. Cette « passion » se réalise ensuite avec plus ou moins de bonheur dans des structures éditoriales. Si les éditions de Bruno Huisman ont disparu après quelques années d'existence, beaucoup d'autres ont connu un relatif succès. Gérard Granel, philosophe, normalien de Saint-Cloud, a lancé en 1981 les éditions *Trans-Europ-Repress* (TER), qui ne publient quasiment que de la philosophie. Jérôme Millon (éditions *Jérôme Millon*) avait une maîtrise de philosophie et de sociologie, quand il a commencé dans la librairie à Grenoble et Michel Valensi (*Editions de L'Eclat*) cherchait à développer une collection mariant philosophie et musique avant de se lancer dans l'aventure éditoriale¹¹⁶. Ils créent tous deux leur maison d'édition en 1985.

Jérôme Millon pour se développer a d'abord créé une association *Les amis du livre ancien*, et a publié à 1250 et 2000 exemplaires deux ouvrages épuisés sur le mysticisme. Le choix des ouvrages est judicieux, la presse en donne des comptes-rendus élogieux. Les mises en place à 400 exemplaires sont vite suivies de réassorts. Jérôme Millon peut alors transformer son entreprise en SARL avec l'aides d'aides institutionnelles. Michel Valensi, devant l'échec auquel se heurtait sa proposition de collection, a grâce à ses économies pu lancer sa propre maison d'édition. Les deux éditeurs pour démarrer vont miser sur la limitation des coûts : utilisation du matériel informatique et composition effectuée par les éditeurs eux-mêmes, limitation des frais de diffusion par une liste ciblée de librairie, visite des librairies de fond pour assurer la diffusion et créer des relations de clientèle stable, collaboration originale de l'Eclat avec d'autres éditeurs (Verdier) pour la distribution et de Jérôme Millon avec Distique, appel à des philosophes qui aient un pied dans l'institution pour diriger leurs collections – Marc Richir, phénoménologue belge chez Jérôme Millon (*Krisis*) et Jean-Pierre Cometti pour l'Eclat (*Tiré à part*) –, innovation au niveau des couvertures par introduction de la couleur pour les rendre plus visibles, sollicitation des aides institutionnelles du CNL.

¹¹⁶Les informations suivantes sur les éditions de *Jérôme Millon* et de *L'Eclat* sont tirés du mémoire de Gabriel-Raphaël Veyret, *De l'édition de philosophie, Eléments pour un état des lieux et exemples d'innovation, 1985-1990*, Paris XIII-Villetaneuse, 1990.

Ces deux éditeurs provinciaux au prix d'une ascèse et d'un travail considérable, grâce à des stratégies qui se sont révélées finalement judicieuses ont réussi à dépasser ce que Jean-Marie Bouvaist et Jean-Guy Boin appelle « La vallée de la mort » (la quatrième année d'existence) et « la traversée du désert » (jusqu'à la septième année d'existence). Jérôme Millon a même pu attirer des manuscrits qui étaient acceptés chez Vrin. Mais ils ont atteint les limites de productivité de ce genre de structure. Il leur faut s'élargir ou périr, prendre les services d'une attachée de presse, créer une antenne à Paris, embaucher des salariés, renouveler leurs projets éditoriaux par la création de collections nouvelles...

Conclusion

Hier comme aujourd'hui, aux origines de l'investissement éditorial en philosophie, se trouve un intérêt, voire une véritable passion pour la philosophie, comme si l'éditeur ou le directeur de collection ne pouvait être indifférent à la nature des marchandises qu'il met sur le marché. Cet attachement aux objets peut sembler un peu désuet et relever d'un comportement pré-capitaliste, cependant, même si dans des contextes précis certains éditeurs l'abandonnent, il permet aux éditeurs, directeurs littéraires ou directeurs de collection d'être plus productif, de mieux cerner les enjeux intellectuels, idéologiques ou sociaux du champ philosophique. Cette ambiguïté entre rapport intellectuel et rapport marchand est souvent fondatrice de l'identité d'une maison d'édition. Comme le note Pierre Bourdieu¹¹⁷ à propos des engagements Jérôme Lindon aux éditions de Minuit, « *de fait ses actes professionnels sont des "actes intellectuels"* ». » Aussi les tentatives d'introduction dans le monde de l'édition spécialisée des méthodes de gestion moderne importées d'autres domaines de l'activité économique ont souvent conduit à des échecs. Elles négligent trop souvent, l'expérience accumulée, le savoir et le savoir-faire, la connaissance empirique et mouvante du dicible et de l'indicible, du sérieux et du clinquant, du court-terme et du long-terme.

Les stratégies des éditeurs ne sont jamais des pures décisions dans l'élément de l'abstraction économique. Elles se font en fonction des engagements éditoriaux et intellectuels passés et à venir. Ce ne sont pas tant des calculs rationnels, que la microéconomie postule comme étant optimaux – sans erreur –, que des *essais*, à la fois intellectuels et commerciaux dont certains à certaines périodes sont fructueux et d'autres le sont moins, *essais*, qui prennent plus la forme d'un « ce serait bien si... » lourd de l'ambiguïté fondatrice, *essais*, qui permettent finalement une bonne adaptation – pour ne pas dire optimale – à l'offre des producteurs et à la demande.

La petitesse du marché donne aux règles de concurrence des caractères spécifiques. Comme dans tout groupe social qui se rapproche d'un corps, des règles implicites ou explicites

¹¹⁷Pierre Bourdieu, « La production de la croyance : contribution à une économie des biens symboliques », *ARSS*, n°13, février 1977.

organisent la limitation de la concurrence entre les pairs. Cette limitation de la concurrence est importante surtout pour les auteurs, les directeurs de collection, et pour le pôle érudit du champ philosophique. Jean-François Courtine explique ainsi :

« Mes homologues dans les autres éditions sont des collègues. Donc on sait ce que font les uns et les autres. Il n'y a pas de concurrence à ce niveau là. Il arrive même que tel manuscrit proposé chez un autre éditeur à un directeur de collection ami ne convienne pas au profil de la collection et il dit « vous devriez plutôt aller voir Courtine chez Vrin » et il me met un mot. La réciproque est vraie. On n'est pas dans un marché si concurrentiel qu'il faille se bagarrer contre les autres éditeurs. »

Plus la taille du marché s'accroît, plus les pratiques de concurrence deviennent importantes. Du respect des domaines limités pour les collections érudites on passe à une concurrence un peu plus féroce pour les essais à public large et pour le poche. *Le discours de la méthode* de Descartes est publié ainsi par une dizaine d'éditeurs. Cependant là où la concurrence s'exerce fortement, la catégorie philosophie perd aux yeux de l'éditeur de la pertinence au profit de catégories fondées sur d'autres critères (le poche, l'essai, etc.).

CONCLUSION

1

Au terme de cette étude, quatre périodes peuvent être mises en évidence, quatre périodes où les modalités de rentabilité et donc de reproduction diffèrent :

– 1945-1960 : Le public scolaire reste assez stable, et tout laisse penser que la demande aussi. Les éditeurs restent dans l'ensemble attachés à des techniques de recrutement, de production, et de diffusion conformes aux traditions universitaires et scolaires déjà expérimentés avant la guerre. Seul « l'existentialisme », grâce au capital littéraire (théâtre et roman) accumulée par son héraut Jean-Paul Sartre, rencontre une production et une diffusion plus large. Mais l'enthousiasme retombe vite après 1949. Les modalités de sa diffusion ressemblent d'ailleurs plus à celles d'une avant-garde littéraire qu'à celles d'une école philosophique.

– 1960-1973 : C'est une période de croissance pour l'ensemble des paramètres. Le public lycéen et le nombre de postes augmentent simultanément. Grossi par l'un, attiré par l'autre, encouragé par des possibilités de reconversion bon marché, le public philosophique augmente. Il alimente une forte demande, d'abord scolaire ; mais au fur à mesure qu'il augmente, il prend des libertés avec les normes de l'institution et fournit un public nombreux, éclectique, politisé aux auteurs en marge du champ, qui s'appuient sur ce public pour transformer leur position universitaire marginale en position intellectuelle reconnue. Dans ce contexte de croissance et d'effervescence, s'engagent philosophiquement, idéologiquement et commercialement des éditeurs généralistes sur un marché du livre philosophique élargi, en son pôle intellectuel – et contestataire –, mettant en oeuvre des stratégies intellectuelles et commerciales qui ont souvent été payantes.

– 1973-1984 : Une conjoncture démographique défavorable, la volonté étatique « d'en finir avec la philosophie », la hausse des coûts de reconversion consécutive aux débuts de la crise, la baisse très importante du nombre de postes offerts diminuent le public universitaire de la philosophie. Les éditeurs scolaires et universitaires sont d'abord touchés, ensuite les éditeurs généralistes. C'est dans ce contexte morose que des éditeurs, en particulier Grasset et un certain nombre d'auteurs choisissent de s'adresser directement au grand public, au risque de perdre par cette stratégie commerciale l'audience du public spécialisé.

– 1984-1996 : L'abandon des projets étatiques de démantèlement de la discipline, la reprise de la croissance des effectifs lycéens, l'augmentation du nombre de postes offerts, encouragent une reprise de la croissance du public philosophique. Cependant la hausse des coûts de reconversion a limité celle-ci et, ajoutée à la chute de l'effervescence idéologique, elle a favorisé le retour à une culture philosophique plus classique et plus scolaire. Les intellectuels

eux-mêmes, écartelés entre la médiatisation et l'institutionnalisation universitaire ont accompagné ce mouvement. Dans ce contexte les éditeurs ont choisi des stratégies de productions de livres de poche classiques et de livres scolaires ou universitaires. Les éditeurs spécialisés se développent, de nouveaux petits éditeurs sont apparus et les concurrencent sur leur propre terrain. Les éditeurs grand public ont continué leur stratégie de médiatisation. Les éditeurs intellectuels ont par contre plus de mal à définir des stratégies payantes.

2

Le marché philosophique est bien un marché orienté et déterminé par l'Etat. C'est « un marché d'Etat ». L'Etat garantit la valeur des auteurs par un système de titres, il leur fournit un public étudiant et scolaire, des cadres de réflexion par les programmes du baccalauréat et de l'agrégation, qui déterminent implicitement le reste de la production. L'état a même développé un système d'aides qu'il distribue abondamment sur le marché du livre philosophique et dont l'attribution est laissé au choix des membres du corps philosophique eux-mêmes, nommés par l'Etat pour la sélection des manuscrits.

En ces périodes plus institutionnelles, le marché du livre philosophique ressemble au marché de la peinture académique avant la révolution impressionniste. Pierre Bourdieu écrit dans « L'institutionnalisation de l'anomie » à ce propos :

« L'école, c'est-à-dire L'Etat, garantit leur valeur [celle des peintres académiques], en garantissant, comme pour une monnaie fiduciaire, la valeur de leurs titres et des titres qu'ils décernent. Et elle garantit aussi la valeur de leurs produits, en leur assurant le quasi-monopole du seul marché existant, le Salon (en sorte que la révolution symbolique qui rompt cette relation privilégiée au marché, aura des effets tout-à-fait réels, en déterminant l'effondrement des cours).

(...) La prolifération des producteurs en surnombre favorise le développement, hors de l'institution, puis contre elle, d'un milieu artistique négativement libre, la bohème qui sera le laboratoire social du mode de pensée et du style caractéristique de l'artiste moderne et le marché où les audaces novatrices en matière d'art et d'art de vivre trouveront le minimum indispensable de gratifications symboliques. »

La différence avec le marché académique de la peinture, c'est que l'Etat exerce aussi une contrainte déterminante sur la demande par la définition du contenu pédagogique de son enseignement et des élus susceptibles de le recevoir. Ici, le rôle d'une bourgeoisie – ou « d'un grand public » – susceptible de cautionner et d'acheter les hardiesses des philosophes hors de l'institution reste faible et instable comparé à celui du public scolaire. C'est pourquoi au lieu d'assister, comme pour les impressionnistes, à une révolution qui modifie totalement les conditions de production, on assiste au cours de la période à l'émergence de nouveaux pôles en philosophie, le pôle intellectuel¹¹⁸ puis le pôle médiatique, qui ne peuvent supplanter le pôle scolaire dont ils sont issus, et par conséquent avec lequel ils coexistent sur le marché

¹¹⁸Il faut entendre par intellectuel, les intellectuels tels qu'ils sont issus historiquement comme groupe social au moment de l'affaire Dreyfus et considérer plus spécifiquement pour le pôle considéré, la mise en avant des titres philosophiques comme brevets d'appartenance au monde intellectuel après la deuxième guerre mondiale.

développent éventuellement des passerelles. Le pôle intellectuel est situé dans cet entre-deux instable. Mais cet entre-deux n'est pas seulement structurel mais aussi bien souvent temporel : Les intellectuels sont « après l'institution » et « avant le marché ». C'est pourquoi les intellectuels sont souvent sur une pente descendante et ont un penchant à s'interroger sur les raisons de leur déclin – surtout aujourd'hui.

3

On peut se demander pourquoi si les professeurs, les élèves, la parole sont publics, l'écrit philosophique reste largement privé. Il existe bien des institutions culturelles (L'Ircam) ou administratives (L'INSEE) dont l'ensemble de la production relève de la sphère publique. Doit-on y voir une conséquence historique des modalités d'institutionnalisation de l'enseignement ? Ou de la naissance de l'imprimerie comme forme capitaliste privée ? Une forme publique, peut-être plus lourde d'un point de vue bureaucratique (mais les philosophes universitaires de par leur parcours institutionnel sont bien disposés à l'égard de ce genre de pesanteur), permettrait de rationaliser le marché, d'éviter les redondances, de publier plus et d'avantages d'auteurs nouveaux et de mener à bien de grands projets éditoriaux de plus long terme. Cependant si cette forme publique se conforme aux modalités de fonctionnement de l'enseignement public, alors la philosophie, les philosophes et surtout ceux qui sont en marge de l'institution ne gagnerait pas tellement à l'institution d'une forme publique de l'écrit, qui favoriserait la reproduction par rapport à la création. L'épanouissement des courants anti-capitalistes en philosophie dans les années 60-70 se sont par exemple largement développés grâce au marché... Toujours est-il que l'Etat devenu libéral, ne cherche plus à contrôler les publications de ses doctes. La lourdeur de la gestion de l'oral est déjà assez grande pour ne pas avoir à supporter la charge de l'écrit. Aussi la distribution de subventions pour l'écrit lui semble – actuellement – préférable à une prise en charge directe.

BIBLIOGRAPHIE

A. Histoire de France, généralités

Becker (Jean-Jacques), *Histoire politique de la France depuis 1945*, Armand-Colin, Cursus, 1992, 200 p.

Braudel Labrousse, *Histoire économique et sociale de la France 1950-1980*, Livre 4, Tome 3, Paris, 1993, Puf, Quadrige, 850 p.

Nouvelle Histoire de la France contemporaine, Tome 15, 16, 17 et 18, Points, Le Seuil, Paris, 1989.

B. Ouvrages et articles sur la culture, les intellectuels, et les philosophes

Alliez (Eric), *De l'impossibilité de la phénoménologie, Sur la philosophie française contemporaine*, Vrin, 1995, 125 p.

Boschetti (Anne), *Sartre et les temps modernes*, Minuit, 1985.

Bourdieu (Pierre), *Homo academicus*, Paris, Editions de Minuit, 1984.

Bourdieu (Pierre), « Les sciences sociales et la philosophie », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°47-48, p 45-52.

Bourdieu (Pierre), « Aspirant philosophe, un point de vue sur le champ universitaire dans les années 50 », *Les enjeux philosophiques des années 50*, Centre Georges Pompidou, 1989, p 15-25.

Bourdieu (Pierre), « La production de la croyance, contribution à une économie des biens symboliques », *Actes de la recherche en Sciences sociales*, n°13, Février 1977, p 3/45.

Bourdieu (Pierre), « Le marché des biens symboliques », *L'année sociologique*, vol 22, 1971.

Bourdieu (Pierre), « L'institutionnalisation de l'anomie », *Les cahiers du Musée National d'Art Moderne*, 19-20 Juin 1987.

Bouscasse (Sylvie), Bourgeois (Denis), *Faut-il brûler les nouveaux philosophes ?*, Le dossier du procès. Les nouvelles éditions Oswald, 1978, 260 p.

Châtelet (François) et alii., *La philosophie*, Marabout, 1979, 4 tomes, 1600 p.

Derrida (Jacques), *Du droit à la philosophie*, Paris, Galilée, 662 p., 1991

Descamps (Christian), *Les idées philosophiques contemporaines, 1965-1990*, Bordas, 200p

Descombes (Vincent), *Le même et l'autre, quarante-cinq ans de philosophie française (1933-1978)*, Minuit, 1986, 221 p.

Dosse (François), *Histoire du structuralisme*, La Découverte, 1992, 1000 p.

Fabiani (Jean-Louis), *Les philosophes de la République*, Editions de Minuit, 1988.

Fabiani (Jean-Louis), « Sociologie et histoire des idées », *Les enjeux philosophiques des années 50*, Centre Georges Pompidou, 1989, p 115-131

Goetschel (Pascale), Loyer (Emmanuelle), *Histoire culturelle et intellectuelle de la France au XX^e siècle*, Cursus, Armand Colin, 180 p.

Jaffro (Laurent), Labrune (Monique) et alii, *Gradus Philosophique*, GF, Flammarion, 1994, 830 p.

Hamon (Hervé), Rotman (Patrick), *Les intellocrates, Expédition en haute intelligentsia*, Ramsey, 1981, 330 p.

Mongin (Olivier), *Face au scepticisme, Les mutations du paysage intellectuel ou l'invention de l'intellectuel démocratique*, Editions de la Découverte, 1994, 400 p.

Morin (Edgard), *La méthode, 4. Les idées, leur habitat, leur vie, leurs moeurs, leur organisation*, Seuil, Points, 1994, 250 p.

Ory (Pascale), Sirinelli (Jean François), *Les intellectuels en France de l'Affaire Dreyfus à nos jours*, Armand Colin, 1986.

Pinto (Louis), *Les philosophes entre le lycée et l'avant garde, les métamorphoses de la philosophie dans la France d'aujourd'hui*, L'Harmattan, 1986, 230 p.

Pinto (Louis), « Politiques de philosophes (1960-1976) », *La pensée*, n°197, p 52-72.

Pinto (Louis), *Les neveux de Zarathoustra, La réception de Nietzsche en France*, Seuil, 1994.

Racine (N.), Trebitsch (M.), « Sociabilités intellectuelles », *Cahiers de l'IHTP*, nov 87.

Rieffel (Rémy), *La tribu des clercs, les intellectuels sous la Vème République*, Calmann-Lévy, 1993, Hachette, Pluriel, Mars 1995.

Sautet (Marc), *Un café pour Socrate*, Robert Laffont

Schiwy (Günther), *Les nouveaux philosophes*, Editions Denoël-Gonthier, 1979, 220 p.

C. Ouvrages généraux sur l'enseignement

Albertini (Pierre), *L'école en France, 19ème-20ème siècles, de la maternelle à l'université*, Paris, Hachette, 1992, 192 p.

Bisseret (Noëlle), (1968), « La sélection à l'université et sa signification pour l'étude des rapports de dominance », *Revue française de sociologie*, Tome IX, P. 463-496.

Lelièvre (Claude), *Histoire des institutions scolaires, 1789-1989*, Paris, Nathan, 1990, 238 p.

Léon (Antoine), *Histoire de l'enseignement en France*, 6ème édition mise à jour, QUE SAIS-JE ?, PUF, France, 1990, 127 p.

Minot (Jacques), *Histoire des universités françaises*, Que sais-je ? n°2600, Paris, PUF, 1991, 127 p.

Prost (Antoine), *Education, société, et politique, une histoire de l'enseignement en France de 1945 à nos jours*, Le Seuil, 1992.

Vergier (Jacques) et alii., *Histoire des universités françaises*, Toulouse, Privat, 1986, 432 p.

D. Ouvrages sur l'enseignement de la philosophie

Bouchardeau (Huguette), *Une institution, la philosophie dans l'enseignement secondaire en France, 1900-1972*, Thèse de troisième cycle, Science de l'éducation, Lyon II, 1975, 3 vol.

Brunet (Roland), *La place de la philosophie dans le système éducatif français*, p 815-820, *L'univers Philosophique*, Encyclopédie philosophique universelle, PUF, 1989.

Chatel (Frédéric), Godechot (Olivier), *Les professeurs de philosophie entre champ et corps, pour un regard sociologique*, Mémoire ENSAE de sociologie sous la direction de Rémi Lenoir, 100 p.

France, direction des lycées et collèges, *Philosophie, Classe de terminale*, Ministère de l'éducation nationale, Centre national de documentation pédagogique, 35 p, 1988.

GREPH, *Qui a peur de la philosophie ?*, Flammarion, 1977, 477 Pages.

Mallet (Gérard-Alain), *La naissance en deux temps de l'enseignement philosophique*, Milieux, 1982, n°10 p 26-28.

Soulié (Charles), *La fabrique des philosophes ou des usages sociaux de l'U.F.R. de philosophie de PARIS I*, Doctorat nouveau régime de sociologie, Ecole des hautes études en Sciences Sociales, Thèse soutenue le 14 novembre 1994.

Soulié (Charles), « Anatomie du gout philosophique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°109, Octobre 1995, p 3-28.

Soulié (Charles), « Apprentis philosophes, apprentis sociologues », *Sociétés contemporaines*, n°21, mars 1995, p 89-101.

Tozzi (Michel), « Philosophie », p 753-758 in Champy (Philippe), Etévé (Christiane) *Dictionnaire encyclopédique de l'éducation et de la formation*, Nathan, 1994.

E. Ouvrages et articles sur le public

Bourdieu (Pierre), *La distinction, critique sociale du jugement*, Les éditions de Minuit, 1979, 665 p.

Bourdieu (Pierre), *Les étudiants et leur culture*, Paris, Mouton, 1964.

Donnat (Olivier), *Les pratiques culturelles de Français*, La Découverte, 1992, p 77-100.

Fraisse (Emmanuel), *Les étudiants et la lecture*, PUF, 1993.

Kletz (Françoise), « La lecture des étudiants en sciences humaines et sociales à l'université », *Cahiers de l'économie du livre*, N° 7 Mars 92, p 5-58.

« La France et la lecture », *Bibliographie de la France*, Chronique, 1978, n°47, p 2177/2180.

« La France se met à lire », *L'express*, 11 novembre 1978.

« Le lectorat des étudiants analysé », *Livres Hebdo*, 1991, n°7 p 42.

« Les dépenses culturelles des ménages », *Cahiers de l'économie du livre*, N° 2 Octobre 89, p 73

« Les Français et la lecture: un bilan en demi teinte ». *Cahiers de l'économie du livre*, N° 3 Mars 90 p

MRT, MP Conseil, Fluo, « Les étudiants et le livre universitaire: besoins, pratiques, opinions », *Cahiers de l'économie du livre*, N° 7 Mars 92, p. 58-80.

Renard (Henri), « Les achats de livre des Français 81-88. Une première exploitation du panel SOFRES », *Cahiers de l'économie du livre*, N° 3 Mars 90 p 4-57

Roubine (Nicole), « Etats et résultats de la recherche sur l'évolution de la lecture en France », *Cahiers de l'économie du livre*, N° 5 Mars 1991 p 80-106

Syndicat National des Editeurs, *La clientèle du livre*, Paris, 1967.

« Universitaire: Comment les éditeurs atteignent-ils les étudiants ? », *Livres Hebdo*, 1992, n°25 p 29.

F. Ouvrages et articles généraux sur le livre et l'édition

Astric (Sylvie), *Répertoire de la recherche sur le livre contemporain et la lecture*, La documentation Française, BPI Pompidou, 1983, 106 p.

Guillou (Bernard), Maruani (Laurent), « Les stratégies des grands groupes d'édition, Analyse et perspectives », *Cahiers de l'économie du livre*, Hors série n°1, 233 p.

Boin (Jean-Guy), Bouvaist (Jean-Marie), Guillou (Bernard), Méjean (Robert), « Les stratégies dans l'édition », *Cahiers de l'économie du livre*, N° 4 Décembre 1990 p

Bouvaist (Jean-Marie), Boin (Guy), *Du printemps des éditeurs à l'âge de raison, 1974-1988*, La Documentation Française, Sofédis, 222 p.

Bouvaist (Jean-Marie), *Pratiques et Métiers de l'édition*, Edition du Cercle de la Librairie, 1991, 384 p.

Bouvaist (Jean-Marie), « Les libraires et la crise », *Cahiers de l'économie du livre*, N° 7 Mars 92, p 93-103.

Brasey (E.), *L'effet Pivot*, Paris, 1987, Ramsay.

Breton (Jacques), *Le livre français contemporain*, Edition Solin, 1988, 2 tomes.

Cahart (Patrice), *Le livre français a-t-il un avenir*, « Rapport au ministère de la culture et de la communication », La Documentation Française, 1987, 81 p.

Cahiers de l'économie du livre, N° 8 Décembre 1992, p 82-102.

Chartier (Jacques), Martin (Henri-Jean), *Histoire de l'édition Française*, Promodis 1986, Fayard 1991, 4 tomes, 2500 p.

« Chercheurs et professionnels du livre vers une réflexion commune », *Livres Hebdo*, 1984, n°9 p 68.

Collectif, *Les livres de poche*, Les temps modernes, Paris, Avril 1965, n°227.

Cuvelier (F.), *Histoire du livre, voie royale de l'esprit humain*, Monaco, Edition du Rocher, 1982, 303 p.

« De l'usage statistique d'un patrimoine, le dépôt légal », *Livres Hebdo*, 1980, n°35 p 101

« Dépôt légal en 1982 », *Livres Hebdo*, 1983, n°27 p 61.

Desricahrd (Yves), Petit (Claude), « Approche bibliographique de l'économie du livre », *Cahiers de l'économie du livre*, N° 2 Octobre 89, p

Dumazedier J., Hassenforder J., *Eléments pour une sociologie comparée de la production, de la diffusion, et de l'utilisation du livre*, Paris, 1963, ou *Bibliographie de la France*, Chronique, 1962, n°24 90 p.

Edition du livre et industrie graphique, rapport des Comités du sixième Plan, 71-75, Paris, 1971, La documentation Française, 23 p.

Escarpit (Robert), *L'écrit et la communication*, Paris, PUF, Que sais-je ?, 1973.

Escarpit (Robert), *La révolution du livre*, UNESCO, PUF, 1965.

Escarpit (Robert), *Le littéraire et le social*, 1970, Flammarion, 315 p.

« Essai; Les répercussions de la télé sur le marché du livre », *Cahiers de l'économie du livre*, N° 7 Mars 92, p

« Essais statistiques sur l'évolution de l'édition du livre pour enfants et l'évolution de la scolarisation de 1800 à 1966. », *Bibliographie de la France*, 1971, n°44, p 699/711.

Establet (Roger), Felouzis (G.), « Livre et télévision: deux médias en concurrence ? », *Cahiers de l'économie du livre*, N° 8 Décembre 1992, p 125-138.

Estivals (Robert), *Histoire, sociologie et prévision quantitatives de l'imprimé*, Paris, 1961.

Estivals (Robert), *La statistique bibliographique*, Bulletin bibliographique de la France, 1969, a.14, n°12, p 481-502.

« Faut-il faire payer les bibliothèques », *Livres Hebdo*, 1993, n°38 p 59.

Gaillard (Roger), *Audace: Annuaire à l'usage des Auteurs cherchant un éditeur*, Calcre, 1994, 500 p.

Gambaro (Marc), « Approches théoriques de l'industrie du livre », *Cahiers de l'économie du livre*, déc 92, n°8, p 82/102.

Gèze (François), « Où va l'édition française ? », in *Esprit* n°9, septembre 89.

Gèze (François), « La surproduction de livres de 1981-1990 », *Cahiers de l'économie du livre*, N° 8 Décembre 1992, p 138-144

Greffé (Xavier), Pflieger (S.), Rouet (Marc), *Socio-économie de la culture: livre, musique*, Anthropos, 1990.

I.L.T.A.M., *La littérature à l'heure du livre de poche*, Bordeaux, 1966.

Johannot (Yvonne), *Quand le livre devient poche*, PUG, 1978, 200 p.

Kant (Emmanuel), *Qu'est-ce qu'un livre*, PUF, Quadrige, 1995, 200 p.

« L'édition française », *Bibliographie de la France*, n° du 150aire, 09/61, 300 p.

« L'évolution du marché du livre et ses perspectives », *Bibliographie de la France*, Chronique, 1978, n°47, p 2180/2197.

« La recherche et le livre », *Livres Hebdo*, 1982, n°2 p 61 et p 68.

Labarre (Albert), *Histoire du Livre*, Que sais-je ?, PUF, 1985, 127 p.

Lacour (Christian), *Répertoire des éditeurs Français*, Edition François Lacour, 1988, 104 p.

Lallement (Jérôme), « Essai de définition économique du livre », *Cahiers de l'économie du livre*, N° 9 Mars 1993, p 103-117.

Lazareff (Alexandre), de Montremy (J.M.), *L'année du livre 1992-1993*, BN, Robert Laffont, 1993, 432 p.

Le livre français, hier, aujourd'hui, demain, Paris, R.Laffont, Lausanne, Grammont, 1975, 142 p.

Le livre français, hier, aujourd'hui, demain. Un bilan établi sous la direction de Cain (Julien), Escarpit (Robert), Martin (Henri-Jean), Paris, Imprimerie Nationale, 1972, 406 p.

Leenhardt (Hélène), Weil (Micheline), « De la réutilisation des livres voués au pilon à l'amélioration des pratiques de don », *Cahiers de l'économie du livre*, N° 5 Mars 91, p 148-166.

« Les chercheurs rencontrent les éditeurs », *Livres Hebdo*, 1984, n°5 p 67.

« Les éditeurs contre la reprographie sauvage », *Livres Hebdo*, 1988, n°1 p 93.

« Les libraires qui vendent des livres de fond », *Livres Hebdo*, 1982, n°1 p 77.

« Les nouveaux éditeurs en France (les limites de l'économétrie) », *Cahiers de l'économie du livre*, N° 1 Mai 89, p 75-84

« Les prix littéraires dans les meilleures ventes », *Livres de France* 1986, n°72 p 84.

Libère (François), *Le livre, mutations actuelles*, Problèmes politiques et sociaux, n°628, 16 Mars 1990, La documentation Française, 64 p.

Lough (John), *L'écrivain et son public, Commerce du livre et des idées en France du Moyen Age à nos jours*, Le chemin vert, 1978, 383 p.

Martin (Henri-Jean), *Comment mesurer un succès littéraire : Le problème des tirages*, La bibliographie matérielle, La Table Ronde, Paris 1979, 1983, p 25-42.

Marval (Howard P.), Reagan (Patricia), « Restrictions de la concurrence et lancement des nouveautés », *Cahiers de l'économie du livre*, N° 9 Mars 1993.

Minon (Marc), *Chaînes et groupement de librairies en Europe*, *Cahiers de l'économie du livre*, Hors série n°2, 337 p.

Monographie de l'édition 1973, SNE, Paris, 1973, 200 p.

Nyssen (Hubert), *L'éditeur et son double*, 1986, Aix Marseille 1, Doctorat de troisième cycle, sous la direction de Raymond Jean, publié chez Actes sud.

« Observatoire pour quoi faire ? », *Cahiers de l'économie du livre*, N° 1 Mai 89, p 4-10

« Philippe Schuwer, entretien », *Livres Hebdo*, 1987, n°11 p 121.

Piault (F.), « La réorganisation de l'édition après la récession de 81 à 93 », *Cahiers de l'économie du livre*, N° 7 Mars 92, p

« Qu'est ce qu'un directeur littéraire ? Jean Deschanel des éditions Desclée de Brouwer répond », *Bibliographie de la France*, Chronique, 1979, n°16, p 8/9.

« Qu'est ce qu'un directeur littéraire ? Père François Refoulé des Editions du Cerf répond », *Bibliographie de la France*, Chronique, 1979, n°10.

Robine (Nicole), *L'évolution du livre de poche*, Panorama mondial des événements, Bâle, 1968.

Rodolphe-Rousseau (Jacques), *L'avenir du livre*, *Bibliographie de la France*, Chronique, 1953, n°6 p 4/16.

Rouet (François), *Le livre, Mutation d'une industrie culturelle*, La Documentation Française, 1992, 270 p.

Schuwer (Philippe), *Editeurs d'aujourd'hui*, 1987, Editions de Retz, 168 p.

Schuwer (Philippe), *L'économie et l'édition, de la dissipation de quelques mythes*, *Livres Hebdo*, 1982, n°46 p 92.

Schuwer (Philippe), *Traité pratique d'édition*, Edition du cercle de la librairie, 1994, 566 p.

Seibel (Bernadette), « Types d'édition et différenciations des marchés du livre », *Cahiers de l'économie du livre*, N° 9 Mars 1993, p 66-90.

SNE, *L'éditeur pourquoi ?*, 1977, SNE, 110 p.

« Une crise à l'issue incertaine: une étude de François Rouet », *Livres Hebdo*, 1992, n°53 p 17.

Zoltowski (Victor), « Les cycles de la création intellectuelle et artistique », *Bibliographie de la France*, Chronique, 1956, n°10 p 1/44.

G. Ouvrages et articles sur certains secteurs de l'édition

« 73 nouvelles collections universitaires », *Livres Hebdo*, 1988, n°43 p 101.

Ait Slimani (Said), *Les spécificités d'une industrie culturelle: L'édition scolaire française*, Thèse de troisième cycle en Science de l'information à l'université de Grenoble 3 sous la direction de Bernard Miège, 1988.

Bouvaist (Jean-Marie), « Les professionnels du livre face aux marchés des livres politiques », *Cahiers de l'économie du livre*, N° 8 Décembre 1992, p 5-28

Collectif, *Le livre scientifique et le livre de vulgarisation scientifique en France, Actes du colloque organisé par l'association des bibliothécaires français dans le cadre du festival international du livre de Nice, Le samedi 13-05-1978.*

« Edition d'érudition, l'état des lieux », *Livres Hebdo*, 1990, n°3 p 27.

« Edition scolaire, une décennie mouvementée », *Livres Hebdo*, 1987, n°37 p 79.

« Erudition: Les aides du CNL et du CNRS », *Livres Hebdo*, 1990, n°3 p 30.

Favard (Hélène), *Etude du secteur de l'édition d'ouvrages d'érudition*, Mémoire de maîtrise de l'université de Paris VII, 1988.

« L'édition de droit : Toujours solide », *Livres Hebdo*, 1982, n°48 p 115.

« L'édition scientifique et technique aussi », *Livres Hebdo*, 1981, n°39 p 95

« L'édition scientifique sous le regard de l'état », *Livres Hebdo*, 1983, n°10 p 75.

« L'édition universitaire en manoeuvres », *Livres Hebdo*, 1990, n°49 p 43.

« L'édition universitaire », *Bulletin du Livre*, 15.01.68, n°152, p 24-60.

« La rentrée universitaire: l'édition en France entre la crainte et l'inquiétude », *Livres Hebdo*, 1979, n°7 p 89.

« Le livre de poche universitaire, 20 ans après », *Livres Hebdo*, 1981, n°42 p 110.

Luchini (Alban), « Production et distribution du livre de religion en France », *Cahiers de l'économie du livre*, N° 3 Mars 90 p

Moati (Philippe), « La filière du roman: de la passion à la réalité marchande », *Cahiers de l'économie du livre*, N° 7 Mars 92, p

« Panorama de l'activité universitaire des éditeurs », *Bulletin du Livre* 1972 n°209.

« Rentrée universitaire 88-89: 1092 titres », *Livres Hebdo*, 1988, n°26 p 71.

« Rentrées universitaires », *Livres Hebdo*, 1983, n°42 p 109.

Reynié (Dominique), « La politique à l'ouvrage », *Cahiers de l'économie du livre*, N° 8 Décembre 1992, p 28-61.

Schilling (Marie-Claire), *Les éditions à compte d'auteur*, Doctorat de troisième cycle, 1985, Paris 2, sous la direction de Francon André.

Tulard (Jean), *Le marché de l'histoire*, Que sais-je ?, PUF, Paris, 199., 127p

« Universitaire: les manuels, l'entreprise et le poche », *Livres Hebdo*, 1991, n°42 p 69.

H. Ouvrages et articles sur des maisons d'édition

« 305 réimpressions du fond Gallimard en un an », *Livres Hebdo*, 1980, n°28-29 p 36.

« Agora Les Classiques, aux presses de la cité », *Livres Hebdo*, 1990, n°16 p 66.

« Agora, des essais en Presses Pocket », *Livres Hebdo*, 1985, n°16 p 56.

« Albin Michel refonde ses sciences humaines », *Livres Hebdo*, 1993, n°44 p 67.

« Albin Michel: 11 collections et 2 revues en sciences humaines », *Livres de France* 1993, n°152 p 35.

Assouline (Pierre), *Gaston Gallimard (1881-1975), un demi siècle d'édition française*, Balland, 1984, 496 p.

« Aubier Montaigne et l'édition universitaire », *Livres Hebdo*, 1979, n°10 p 74.

« Aubier-Montaigne », *Bulletin du Livre*, 1977, n°320 p 57.

« Bordas, les notions philosophiques », *Livres Hebdo*, 1993, n°56 p 93.

« Deux secteurs en expansion chez Flammarion, les beaux livres et les sciences humaines », *Livres Hebdo*, 1980, n°10 p 59

« Erès, une nouvelle maison spécialisée en sciences humaines », *Livres Hebdo*, 1981, n°28-31 p 62

« Flammarion Sciences-Humaines », *Bulletin du Livre*, 1977, n°307 p 69.

« Flammarion/Aubier: portrait de Louis Audibert éditeur en sciences humaines », *Livres Hebdo*, 1990, n°46 p 54.

« Gallimard Tel », *Livres de France* 1990, n°124 p 130.

Guïtton (Jean), *L'éditeur et l'auteur*, *Bibliographie de la France*, Chronique, 1961, n°42 p 1/2.

« Hatier, Optiques Philosophie », *Livres Hebdo*, 1993, n°47 p 91.

« Hermann: Evelyne Pisier chargé du développement des sciences humaines », *Livres Hebdo*, 1993, n°42 p 89.

« La librairie Gallimard », *Bibliographie de la France*, Chronique, 1954, n°9 p 12/16.

« La nouvelle politique des presses du CNRS », *Livres Hebdo*, 1987, n°39 p 66.

« La pléiade de Baudelaire à Joyce », *Livres Hebdo*, 1982, n°21 p 62.

« Le CNRS, un service de publication ou une maison d'édition », *Livres Hebdo*, 1980, n°2 p 47.

« Le collège de Philosophie chez Grasset », *Livres Hebdo*, 1989, n°51-52 p 67.

- « Le genre humain: une nouvelle revue chez Fayard », *Livres Hebdo*, 1981, n°38 p 50.
- « Le seuil, une fondation pour les sciences humaines », *Livres Hebdo*, 1987, n°40 p 127.
- « Les 100 ans de Flammarion », *Bulletin du Livre* 1974 n°247
- « Les biblios essais les yeux fermés », *Livres Hebdo*, 1985, n°39 p 83.
- « Les contemporains en poche au Seuil », *Livres Hebdo*, 1988, n°38 p 84.
- « Les éditions François Maspero deviennent La Découverte/Maspero », *Livres Hebdo*, 1982, n°51-52 p 54.
- « Les Essais chez Gallimard », *Livres Hebdo*, 1981, n°26 p 55.
- « Les presses universitaires », *Bibliographie de la France*, Chronique, 1978, n°7, p 251.

Markovits (Gyorgyi), *Les éditions de Minuit*, Acta. litt., 1983, volume 25, n°1-2, p 67-177.

- « Méridiens Klincsieck et les sciences humaines », *Livres Hebdo*, 1986, n°41 p 93.
- « Messidor à la recherche de solutions », *Livres Hebdo*, 1992, n°22 p 43.
- « Messidor en direct dans l'huma », *Livres Hebdo*, 1986, n°7 p 64.

Mistler (Jean), *La librairie Hachette de 1836 à nos jours*, Paris, Hachette, 1964, 400 p.

Perronin (Henri), Ferreri (Gabrielle), *Les publications du CNRS, de 43 à nos jours*, Cahier Histoire du CNRS, 1990, n°10, p 51-81.

- « Petite collection Maspero, de plus en plus d'inédits », *Livres Hebdo*, 1981, n°2 p 47.
- « PUF, l'interrogation philosophique », *Livres Hebdo*, 1992, n°7 p 64.
- « Quatre collections universitaires aux PUF », *Livres Hebdo*, 1989, n°45 p 78.
- « Sur Le Seuil », *1935-1979*, Paris, Edition du Seuil, 1979, 42 p.

Tesnières (Valérie), *Les éditions Montaigne, Ferdinand Aubier éditeur 1924-1940*, Thèse de l'Ecole nationale des Chartes, Paris, 1983

- « Verdier après Heidegger », *Livres Hebdo*, 1988, n°16 p 64.
- « Vrin », *Bulletin du Livre*, 1978, n°336 p 113.
- « Vrin: le livre d'occasion pour universitaire », *Bulletin du Livre* 1977 n°319 p

I. Ouvrages et articles sur l'édition en sciences humaines

- « 52 collections de psychanalyse », *Livres Hebdo*, 1990, n°13 p 65.

BIPE Conseil, *L'état de l'édition en sciences humaines*, Paris, 1990, SNE.

Desjeux (Dominique), « La valorisation des sciences humaines par l'édition » in *La valorisation des sciences Humaines*, *Bulletin de l'AFA*, n°37-38, Montrouge, 1989.

Desjeux (Dominique), Taponier (S.), *La recherche sous contrat en sciences humaines*, in *Sciences Humaines* n°9, Auxerre, 1991.

Desjeux (Dominique), Orphent (Isabelle), Taponier (Sophie), *L'édition en sciences humaines, la mise en scène de l'homme et de la société*, L'Harmattan, 1991, 238p

« François Gèze, président du Groupe des éditeurs de sciences humaines », *Livres Hebdo*, 1993, n° p.

Guiomar (Jean-Yves), *Sciences humaines, tribune : « l'édition en sciences humaines »*, *Livres Hebdo*, 1991, n°1 p 56.

« L'édition de Sciences Humaines et Sociales », *Livres Hebdo*, 17 juin 1994, n°121 p 31-60.

« L'édition en sciences humaines », *Cahiers de l'économie du livre*, N° 6 Décembre 1991, p 155 Notes de lecture.

« Le livre de psychanalyse: Gallimard, Le Seuil, Payot, Aubier-Montaigne », *Bulletin du Livre*, 1978, n°338 p 87.

« Les éditions universitaires entre deux logiques », in *La lettre sup n°5*, mars 1991, Paris.

« Les sciences humaines », *Bulletin du Livre* 1974 n°241

Minon (Marc), *L'éditeur en Sciences Humaines, les risques d'une économie duale*, Médiaspouvoirs, n°27, 1992.

Minon (Marc), « L'état de l'édition en sciences Humaines et Sociales », *Cahiers de l'économie du livre*, N° 4 Décembre 1990 p 47

« Psychanalyse », *Livres Hebdo*, 1990, n°13 p 61.

Rapport Prigent sur l'édition en Sciences Sociales et Humaines, La documentation Française, Octobre 1985.

Ruano Borbolen (Jean-Christophe), *Les contradictions de l'édition en Sciences Humaines*, in *Sciences Humaines* n°6, 1991, Auxerre.

« Sciences humaines et Histoire », *Bibliographie de la France*, Chronique, 1977, suppl.n°25, p.

« Sciences Humaines et Sociales: tenir pour passer le cap de la crise », *Livres Hebdo*, 1993, n°45 p 77.

« Sciences humaines, la crise ? », *Livres Hebdo*, 1982, n°44 p 94.

« Sciences humaines, la mesure du malaise », *Livres Hebdo*, 1990, n°46 p 35.

« Sciences humaines : un secteur à deux vitesses », *Livres Hebdo*, 1991, n°50 p 38.

« Un secteur en évolution : les sciences humaines », *Bibliographie de la France*, Chronique, 1976, n°43, p.

« Une sélection de nouveautés en sciences humaines », *Bibliographie de la France*, Chronique, 1978, n°41, p 1797/1804.

J. Ouvrages et articles sur le marché du livre philosophique

« Bernard-Henry Lévy, auteur, directeur de collection chez Grasset », *Livres Hebdo*, 1981, n°2 p 48

Bouchardeau (Huguette), « Les manuels de philosophie », Annexe 2 de la thèse *Une institution : la philosophie dans l'enseignement du second degré en France*, Lyon, 1975, 70 p.

Bouvier D'Yvoire¹¹⁹ (**Jean**), *La politique éditoriale et le marché du livre classique de philosophie*, DESS d'édition, Université de Paris XIII, 1988.

« Bruno Huisman », *Livres de France* 1983, n°45 p 65.

« Bruno Huisman, philosophie et sciences humaines », *Livres Hebdo*, 1983, n°32-35 p 86.

Ferrand (Christine), *La philosophie au temps des grands travaux*, *Livres Hebdo*, 1984, n°49 p 99-104.

« Combat pour l'oeuvre de Lacan », *Livres Hebdo*, 1991, n°8 p 58.

Dela (Arthur), *Le livre de philosophie en France, une approche de la production 1975-1978*, Mémoire de maîtrise d'édition de Paris XIII, Villetaneuse, 1979.

« Edgar Morin », *Livres de France* 1980, n°13 p 63.

« Foucault n'est pas mort », *Livres de France* 1984, n°56 p 77.

« France Inter, « philo...j'aime » par J.M. Cavada », *Livres Hebdo*, 1991, n°36 p 59.

« Freud au complet », *Livres Hebdo*, 1988, n°15 p 119.

« Freud et l'automobile », *Livres Hebdo*, 1984, n°39 p 87.

« Heidegger piraté, l'affaire Martineau/Gallimard », *Livres Hebdo*, 1985, n°28-31 p 50.

« La disparition de Félix Guattari », *Livres Hebdo*, 1992, n°36 p 57.

« La mort de Louis Althusser », *Livres Hebdo*, 1990, n°43 p 49.

« Lacan », *Livres de France* 1980, n°6 p 83.

« Le corpus, une nouvelle aventure chez Fayard », *Livres Hebdo*, 1984, n°49 p 104-107.

« Le fonds Michel Foucault chez les Dominicains », *Livres Hebdo*, 1988, n°4 p 58.

« *Les classiques de la philosophie* au Livre de Poche », *Livres Hebdo*, 1990, n°32-34 p 74.

« Les revues de philosophie », *La revue des revues*, n°8, hiver 89-90

« Lettre et philosophie à l'agrégation 78 », *Bulletin du Livre*, 1977, n°327 p 63.

« Marx chez Messidor-Editions Sociales », *Livres Hebdo*, 1983, n° p.

« Marx », *Livres Hebdo*, 1983, n°13 p 74.

« Michel Serres à l'académie française », *Livres Hebdo*, 1990, n°14 p 73.

« Oeuvres de Henri Lefebvre », *Livres Hebdo*, 1991, n°27 p 41.

« Philosophie 150 collections », *Livres Hebdo*, 1991, n°13 p 61.

« Philosophie, 14 philosophes pour un collègue », *Livres Hebdo*, 1983, n°44 p 82.

¹¹⁹Nous aurions aimé mettre la main sur ce document sans-doute fort intéressant. Malheureusement, il est enfermé dans une armoire non classée de l'UFR de communication de Paris XIII. Malgré nos demandes réitérées, il n'a pas été possible de le consulter.

« Philosophie », *Bulletin du Livre*, 15.05.68, n°156, p 33-60.

« Philosophie », *Livres Hebdo*, 1991, n°13 p 53.

« Philosophie, toujours plus de poche », *Livres Hebdo*, 1991, n°13 p 59.

« Philosophie, un nouveau droit de cité », *Livres Hebdo*, 1991, n°13 p 53.

« Philosophie : la philo en chiffres », *Livres Hebdo*, 1991, n°13 p 56.

« Philosophie : les éditeurs de philosophie se réorganisent », *Livres Hebdo*, 1991, n°13 p 56.

« Sartre », *Livres de France* 1980, n°9 p 44.

« Verdier : *Heidegger et le nazisme* », *Livres Hebdo*, 1987, n°46 p 92.

Veyret (Gabriel Raphaël), *De l'édition philosophique, Eléments pour un état des lieux et exemples d'innovation 1985-1990*, 1990, Mémoire de DESS, Université de Villetaneuse, Paris 13.

« Vladimir Jankélévitch à Apostrophes », *Livres Hebdo*, 1980, n°2 p 45

SOURCES

Etude sur l'index Translationum, Bibliographie de la France, Chronique, publié chaque année entre 1953 et 1979

L'activité de l'édition française en 1958, Bibliographie de la France, Chronique, 1959, n°40 p2/4.

Les plus forts tirages depuis dix ans, Bibliographie de la France, Chronique, 1955, n°19 p1/4.

Production intellectuelle, Bibliographie de la France, Chronique, publié chaque année entre 1945 et 1975.

Données statistiques sur la production de livres en France, Syndicat national de l'édition, brochure annuelle depuis 1958, on le retrouve sous divers noms. Souvent publié dans la *Bibliographie de la France, Chronique*.

Traductions et publications dans une autre langue que le français, Bibliographie nationale de la France, Chronique, publié entre 1951 et 1975.

Le livre dans le monde, Bibliographie nationale de la France, Chronique, 1968, n°42 p134.

Les livres du mois, Supplément de la Bibliographie nationale, puis de Livres Hebdo, et aussi *Les livres de l'année*

Les livres disponibles, Le cercle du Livre, Electre, A partir de 1969

Les livres disponibles au format de poche (sous divers noms), Le cercle du Livre, Electre, à partir de 1973.

Les tables décennales de l'édition française, La librairie française

Bibliographie nationale française depuis 1970 sur CD-ROM, Bibliothèque nationale, Chadwyck-Healey France.

Les livres disponibles sur CD-ROM, Electre.

Kompass, banque de données sur les entreprises sur CD-ROM.

CD-Thèses puis Téléthèses, les thèses soutenues en France depuis 1973 sur CD-ROM.

Audace, annuaire des auteurs à la recherche d'un éditeur, CALCRE.

« Revues de philosophie » *Le guide de la presse*, ALPHOM, 1994.

« Revues de philosophie » *Le catalogue des revues*

Les meilleures ventes publiées dans l'Express, 1963, 1968, 1973, 1978.

Index du monde 1946, 1966, 1986

Revue de métaphysique et de morale 1946, 1966, 1986

Annuaire statistiques de la France, INSEE.

Ministère de l'éducation nationale, Centre national de documentation pédagogique

Centre national du livre

CNRS

INDEX DES PERSONNES ET DES MAISONS D'ÉDITIONS CITÉES

Alunni 2; 60; 61; 90; 98; 126
Aubier 47; 52; 56; 63; 98; 99; 102; 107; 108; 109; 111; 112; 114; 121; 132; 147; 148; 149
Audibert 2; 32; 47; 63; 86; 105; 147
Bourdieu 35; 38; 52; 67; 116; 135; 138; 140; 142
Cerf 41; 44; 56; 107; 108; 109; 111; 114; 121; 122; 127; 128; 145
Courtine 2; 14; 40; 47; 49; 51; 68; 89; 90; 92; 97; 124
Dela 20; 21; 22; 150
Droit 2; 63; 64; 93
Fabiani 6; 25; 30; 34; 36; 45; 125; 140
Gallimard 11; 14; 31; 37; 47; 48; 52; 54; 58; 63; 64; 65; 74; 89; 97; 98; 99; 102; 104; 109; 111; 112; 116; 117;
121; 126; 130; 131; 132; 147; 148; 149; 150
Gèze 2; 16; 144; 149
Grasset 37; 39; 50; 54; 62; 94; 97; 104; 108; 109; 111; 114; 132; 133; 137; 147; 149
Huisman 73; 77; 134; 150
Kletz 71; 72; 77; 88; 142
Launay (de) 98; 132
Lindon 102; 135
Maspero 2; 38; 44; 52; 94; 99; 101; 108; 109; 111; 114; 126; 128; 133; 148
Millon 52; 56; 108; 109; 114; 134; 135
Minon 15; 17; 18; 69; 70; 101; 145; 149
Minuit 38; 44; 48; 52; 54; 56; 58; 63; 64; 99; 103; 104; 107; 108; 109; 111; 112; 114; 121; 122; 126; 130; 131;
140; 142; 148
Nora 50; 52; 53; 59; 102; 130
Piel 52; 53; 130
Pinto 65; 75; 116; 141
Prigent 2; 49; 73; 88; 91; 96; 97; 99; 105; 109; 126; 149
PUF 2; 6; 8; 23; 37; 39; 41; 44; 45; 49; 50; 52; 56; 58; 63; 64; 73; 74; 79; 95; 96; 97; 99; 100; 107; 108; 109;
111; 112; 114; 116; 121; 122; 125; 126; 127; 132; 141; 142; 143; 144; 147; 148
Rieffel 2; 141
Rouet 15; 144; 145; 146
Soulié 2; 36; 40; 78; 79; 80; 90; 142
Verny 54; 133
Veyret 2; 151
Vrin 2; 8; 14; 21; 31; 41; 44; 49; 50; 52; 54; 56; 63; 64; 72; 77; 79; 89; 91; 92; 97; 98; 99; 107; 108; 111; 112;
114; 121; 122; 123; 124; 125; 129; 132; 135; 140; 148; 154
Wahl 44; 53; 60; 130; 131

TABLE DES ILLUSTRATIONS, TABLEAUX ET GRAPHIQUES

Couverture : Logo de la maison d'édition Joseph Vrin.....	1
Graphique n°1 : Evolution du chiffre d'affaires du marché de l'érudition (francs 1993).	11
Graphique n°2 : C.A. du livre de sciences humaines généralités rapporté au CA de l'édition.....	12
Graphique n°3 : Evolution du nombre de titres dans le secteur des sciences humaines.	12
Graphique n°4 : Nombre d'exemplaires produits et vendus en sciences humaines.....	13
Graphique n°5 : Tirages moyen en sciences humaines.....	13
Tableau n°1 : Répartition par âge des lecteurs en sciences humaines en 1988.....	15
Graphique n°6 : Indice de progression des achats de livres de sciences humaines des Français en volumes et en valeur.....	16
Graphique n°7 : Evolution des ventes la première année.....	17
Graphique n°8 : Nombres de titres de la catégorie 1. du dépôt légal.....	20
Tableau n°2 : Production de titres de philosophie dans le monde en 1967.....	21
Tableau n°3 : Comparaison de la production de livres de philosophie à partir de différentes sources.	21
Tableau n°4 : Comparaison de la production de livres de philosophies à partir de différentes sources.....	22
Graphique n°9 : Production de nouveautés en philosophie et psychologie par mois depuis 1945. (Source : les livres du mois).....	24
Tableau n°5 : Coefficients saisonniers.....	25
Tableau n°6 : Comparaison avec la production de la Belle Epoque.	25
Tableau n°7 : Nombre de nouveautés en philosophie par année après tri des livres du mois.....	25
Graphique n°10 : Production de nouveautés en philosophie par an depuis 1945. (Source : les livres du mois).....	26
Graphique n°11 : Lissage par moyenne (carré) et médiane (triangle) mobile d'ordre 5.....	26
Tableau n°8 : Estimation du stock de livres de philosophie.....	28
Tableau n°9 : Evolution des prix du livre de philosophie.	30
Tableau n°10 : Indices de concentration.	30
Tableau n°11 : Stocks de titres de philosophie en vente au format de poche.....	32
Graphique n°12 : Estimation du CA du marché du livre philosophique en francs 93.....	33
Tableau n°12 : Probabilités d'accès au divers titres par génération et conséquences éditoriales.	38
Graphique n°13 : AFC, caractéristiques des auteurs universitaires et publication.....	43
Graphique n°14 : AFC, Universités et éditeurs, (en gras les variables actives).	45
Graphique n°15 : Evolution du nombre de créations de collections.....	48
Graphique n°16 : Créations et suppressions de revues.....	55
Tableau n°13 : Liste des oeuvres au programme de terminale en 1958.....	74
Tableau n°14 : Auteurs au programme de terminale en 1982.....	75
Graphique n°17 : Evolution du nombre d'élèves présentés au baccalauréat (tous les cinq ans).	76
Graphique n°18 : Evolution du nombre d'élèves en classes préparatoires.....	77
Tableau n°15 : Nombre d'élèves inscrits dans les facultés de philosophie en 1990-1991. Source Soulié (1994).....	78
Tableau n°16 : Nombre d'élèves inscrits en doctorat de philosophie dans les facultés de philosophie en 1990-1991. Source Soulié (1994).....	79
Tableau n°17 : Origine sociale des étudiants en maîtrise de philosophie de Paris I en 1990. (Source Soulié).....	80
Tableau n°18 : Origine sociale des étudiants de lettres en France.....	80
Graphique n°19 : Nombre de concurrents et nombre de postes à l'agrégation de philosophie (Source rapports du jury).....	81
Graphique n°20 : Nombre de concurrents et nombre de postes au CAPES de philosophie (Source rapports du jury).....	82
Graphique n°21 : Nombre de diplômes délivrés en philosophie.....	83
Graphique n°22 : Nombre de thèses produites en philosophie (Source Docthèses).....	84
Graphique n°23 : Evolution du nombre de professeurs de philosophie dans l'enseignement secondaire public.....	85
Tableau n°19 : Nombre d'enseignants de philosophie dans le supérieur par année. Source : annuaire du Syndicat Autonome de l'Enseignement Supérieur.....	86
Graphique n°24 : Estimation du public spécialisé du livre philosophique.....	87

Tableau n°20 : Auteurs les plus souvent choisis au programme de l'agrégation entre 1965 et 1994. (Source Soulié).....	90
Tableau n°21 : Nombre de livres de philosophie traduits dans les pays étrangers	93
Tableau n°22 : Typologie des tirages	97
Graphique n°25 : Ventes de deux livres de Marx de la collection PCM.....	101
Tableau n°23 : Liste d'ouvrages ayant figuré dans la liste des 10 meilleures ventes de L'express	104
Tableau n°24 : 10 meilleures ventes * éditeurs	104
Tableau n°25 : Nombre de titres publiés par les cinq premiers éditeurs par année.....	107
Graphique n°26 : AFC, présence des éditeurs en philosophie par année.....	108
Graphique n°27 : ACP, Cercle de corrélation des variables actives avec le premier plan. (Période 48-93).	110
Graphique n°28 : ACP, Espace des éditeurs dans le plan page, prix, taille (ensemble de la période).	111
Graphique n°29 : ACP, Espace des éditeurs et des collections en 1948 dans le plan page, prix, taille.....	112
Graphique n°30 : ACP, Espace des éditeurs en 1988 dans le plan page, prix, taille.....	114
Graphique n°31 : ACP, Espace des collections en 1988 dans le plan page, prix, taille.	114
Graphique n°32 : AFC, Espace des classiques en fonction du temps	115
Tableau n°25 : Relevé des principales occurrences du titre et de l'auteur	118
Graphique n°33 : Nombre de références à « Marx » (et au marxisme).....	119
Graphique n°34 : AFC sur le tableau croisement des occurrences par année.	120
Graphique n°35 : AFC sur le tableau croisement des occurrences par éditeur.....	122
Graphique n°36 : ACP, Espace des positions de Vrin par année dans le plan page, prix, taille.....	124
Graphique n°37 : ACP, Espace des positions de PUF par année dans le plan page, prix, taille.	127
Graphique n°38 : Nombre de titres publiés par les éditeurs politiques et religieux.....	128
Graphique n°39 : Nombre de titres publiés par les généralistes.	130
Graphique n°40 : Nombres d'ouvrages des éditions de Minit par an et par Collection.....	131